U d'/of OTTAWA
39003002246444

JAN 7 1972

Universitas
BIBLIOTHECA
Octaviana

# SAINTE-BEUVE ET CHAMPFLEURY

## *DU MÊME AUTEUR*

Souvenirs et Indiscrétions. — Le Dîner du Vendredi Saint, par Sainte-Beuve, publiés par son dernier secrétaire (Calmann Lévy) . . . . . 1 vol.

Histoire de Jean-l'ont-pris, conte languedocien du XVIIIe siècle, par l'abbé Favre, traduit et précédé d'une notice (Liseux) . . . . . 1 vol.

Plume et Pinceau, études de littérature et d'art (Liseux) . . . . . 1 vol.

Le Blason de la Révolution (Lemerre). . . 1 vol.

Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve. (Calmann Lévy) . . . . . 1 vol.

Petits étés de la cinquantaine, sonnets, (Lemerre) 1 vol.

Notes et Pensées (Sauvaitre). . . . . 1 vol.

Œuvres choisies de Piron, avec une analyse de son théâtre et des notes, précédées d'une étude par M. Sainte-Beuve (Garnier frères). . . . 1 vol.

La vie de Sainte-Beuve (en tête du Tableau de la Poésie française au XVIe siècle. Lemerre). . . 2 vol.

Le Mont Ganelon, le Grand Ferré, Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy (Compiègne, imp. Mennecier) 1 vol.

Gaietés de terroir (Lucien Duc) . . . . . 1 vol.

Une amitié a la d'Arthez (Lucien Duc). . . 1 vol

JULES TROUBAT

—

*UN COIN DE LITTÉRATURE SOUS LE SECOND EMPIRE*

—

# Sainte-Beuve et Champfleury

## Lettres de Champfleury à sa mère à son frère et à divers

PARIS
SOCIÉTE DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

884

PQ
2252
.Z5A4
1908

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

# CHAMPFLEURY

JUGÉ PAR

# SAINTE-BEUVE ET BAUDELAIRE

1.

L'art d'écrire pour ne rien dire n'était pas de l'invention de Champfleury. On en jugera par les lettres de jeunesse qu'il adressait à sa mère, et où se révèle une volonté nette, un vif désir d'arriver, d'être le moins longtemps possible à charge aux siens, de ne rien devoir qu'à lui-même, et en même temps de se faire un nom dans les Lettres. Le phénomène est commun à tous les êtres qui ont du ressort et de la vocation, de se sentir soutenus, dans les moments d'abandon et de désespérance, par quelque chose d'intérieur qui relève leur courage et leur crie foi en l'avenir.

Champfleury (de son vrai nom et de ses petits noms, Jules-François-Félix Husson-Fleury), né à Laon le 17 septembre 1821, apportait à Paris des provisions d'air natal, qui enflèrent ses voiles jusqu'à la fin de sa vie. La vieille cité picarde — ville sur la hauteur, comme l'a appelée le poète chansonnier Gustave Mathieu — où l'on n'accédait encore que par la *grimpette*, avait gardé toutes ses saveurs provinciales. Le

romancier né malin, doué d'esprit fin et délicat et d'une observation pénétrante, fut le peintre de mœurs de cette bourgeoisie moyenne de petite ville, au milieu de laquelle il avait vécu, et qui lui laissait des souvenirs attendris encore plus que comiques. Le comique était au fond de sa nature, le propre de son talent, et il l'exagérait quelquefois ; mais il n'en tenait pas moins pour le petit monde de sa province, il en était resté. Et quel romancier n'a pas conservé l'accent du pays, le souffle du terroir natal ? Il y aurait toute une géographie à dresser des romans rapportés de la petite patrie, de celle qu'on a faite sienne, comme Mme Sand pour le Berry, ou de celle qui est bien la vôtre, et dont un Daudet tire des chefs-d'œuvre que les méridionaux lui ont pardonnés, voulant encore y voir un effet de l'amour du pays.

Sainte-Beuve a écrit sur Champfleury romancier une page qui le caractérise bien, encore que le critique, largement ouvert à toutes les nouveautés originales, et qui n'en dédaignait aucune, fît des réserves sur ce qui choquait son goût difficile et d'une élégance restée voltairienne, encore plus que romantique. Il écrivait en 1863 :

M. Champfleury, que nous aurons peu aujourd'hui à envisager comme romancier (l'article avait trait surtout aux *Frères Le Nain* [1], sur lesquels Champfleury venait de publier son livre capital), M. Champfleury est lui-même, dans ses ouvrages, un studieux observateur et un copiste consciencieux des personnages et des situations naturelles ; il a ses défauts qui paraissent d'abord et qui ne se dissimulent pas ; mais il a sa vérité, sa façon de voir bien à lui, et qui, une fois appliquée à son objet, l'environne, le pénètre et ne le lâche pas avant de nous l'avoir bien montré et expliqué. A défaut de l'élégance et de la distinction de la forme, il le fond, la connaissance et l'amour de son sujet, de son monde, le sentiment des parties touchantes que ce petit monde populaire ou bourgeois peut recéler sous son enveloppe vulgaire ; suivez-le, ayez patience, et vous serez souvent étonné de vous sentir ému là où vous aviez commencé par être un peu heurté ou rebuté. Je ne veux, entre ses divers romans, citer ici que *les Souffrances du professeur Delteil*, ce pauvre souffre-douleur de ses méchants écoliers, cet amoureux muet et désespéré d'une des trois sœurs modistes, et recommander la figure de ce docteur indulgent et tendre qui épouse celle même qui s'est rendue coupable d'une faute et qui le lui avoue. Il y a là, sous l'écorce peu flatteuse des personnages des plus ordinaires, des cordes morales bien démêlées, bien senties...

1. *Nouveaux Lundis*, t. IV, chez Calmann-Lévy, éditeurs.

C'est ce que nous disions. La sincérité de Champfleury consistait justement en ce qu'il ne peignait que des gens de sa connaissance ; plus haut ou plus bas, il se serait fourvoyé. Ses tableaux de genre valent des tableaux de maître, comme ceux des Le Nain, ses compatriotes, peintres de la réalité sous Louis XIII, et dont le génie sincère et convaincu triomphe au Louvre des préventions du vieux temps contre les sujets empruntés à la vie commune du tiers état, forgerons ou paysans, pour lesquels la Révolution s'est faite aussi en art. Aujourd'hui c'est cause gagnée.

Un singulier reproche que j'entendis faire, lorsque l'article de Sainte-Beuve parut, est celui que le fils de l'un des hommes qui ont le mieux personnifié la bourgeoisie sous le règne de dix-huit ans, Guillaume Guizot, faisait à Champfleury, d'avoir donné trop d'importance aux bourgeois. Il oubliait ses propres origines.

Certains mots ont l'apparence du vrai, et ne prouvent rien. Préault, le grand sculpteur romantique, qui avait beaucoup d'esprit, disait avec plus de malignité que de justesse : « Balzac a peint les portiers à la fresque, et les héros en

miniature. » C'est méconnaître la portée de l'art moderne dans ce qu'il a de plus fécond et dont Champfleury fut, à sa manière, un précurseur.

A ceux qui lui reprochent sans cesse son style tel qu'il le voulait, impersonnel, approprié à ses personnages, et non une imitation *classique* du romantisme, je répondrai avec Baudelaire :

... Jusqu'à présent, je n'ai rien dit du style. On le devine facilement. Il est large, soudain, brusque, poétique, comme la nature. Pas de grosses bouffissures, pas de littérarisme outré. L'auteur, de même qu'il s'applique à bien voir les êtres et leurs physionomies toujours étranges pour qui sait bien voir, s'applique aussi à bien retenir le cri de leur animalité, et il en résulte une sorte de méthode d'autant plus frappante qu'elle est pour ainsi dire insaisissable. J'explique peut-être mal ma pensée, mais tous ceux qui ont éprouvé le besoin de se créer une esthétique à leur usage me comprendront.

La seule chose que je reprocherais volontiers à l'auteur est de ne pas connaître peut-être ses richesses, de n'être pas suffisamment rabâcheur, de trop se fier à ses lecteurs, de ne pas tirer de conclusions, de ne pas épuiser un sujet, tous reproches qui se réduisent à un seul, et qui dérivent du même principe. Mais peut-être aussi ai-je tort ; il ne faut forcer la destinée de personne ; de larges ébauches sont plus belles que des

tableaux confusionnés, et il a peut-être choisi la meilleure méthode qui est la simple, la courte et l'ancienne [1].

Champfleury n'en est pas resté aux ébauches dont parlait Baudelaire ; les grands tableaux de mœurs sont venus avec *les Bourgeois de Molinchart, Monsieur de Boisdhyver, la Succession Le Camus, les Amoureux de Sainte-Périne, la Mascarade de la vie parisienne,* etc. Il a à son actif une quarantaine de volumes qui ne doivent rien l'un à l'autre, et dont témoigne la bibliographie de son œuvre par Maurice Clouard.

C'est ce qui donne de l'intérêt aux lettres qu'on va lire. Elles expriment des idées, et elles sont un tableau de la vie d'un homme de lettres, jeune, qui se cherche et qui finit par se trouver à travers tous les obstacles et les complications qu'offre toujours une telle carrière.

La vie de bohème n'est pas ce qui le tente, et il en sort dès qu'il le peut, sans cesser d'appartenir à cette grande famille d'*ouvriers littéraires,* que Sainte-Beuve signalait à l'attention

1. Charles Baudelaire. *Œuvres posthumes, les Contes de Champfleury,* 18 janvier 1848. Un vol. in-8°. Paris, Société du *Mercure de France,* 1908.

de M. Le Play, dans ses articles sur *la Réforme sociale en France* [1].

On vit dans un temps, écrivait déjà Sainte-Beuve en 1864, où les journaux sont tout, et où, seuls, presque seuls, ils rétribuent convenablement leur homme : on est journaliste; on l'est, fût-on romancier, car c'est en feuilletons que paraissent vos livres même, et l'on s'en aperçoit; ils se ressentent à tout moment des coupures, des attentes et des suspensions d'intérêt du feuilleton ; ils en portent la marque et le pli. On a des veines de succès, on a des mortes-saisons et des froideurs. On vit au jour le jour ; l'or coule à flots, puis il tarit...

C'est pour cela que Champfleury, à qui la censure impériale coupait à tout moment les vivres dans les journaux ou dans les gares, suspendant un feuilleton par-ci, interdisant la vente des volumes par-là, chercha un refuge ailleurs, et le trouva, grâce à un vieil ami, Loré-dan Larchey, qui intervint puissamment pour e faire nommer chef des Collections à la Ma-nufacture de Sèvres, sous le Ministère de Jules Simon. Ses connaissances en céramique l'y portaient et le désignaient.

1. *Nouveaux Lundis*, t. IX.

Il y mourut le 6 décembre 1889 ; il fut l'une des premières victimes de l'influenza, qui sévit cette année-là, après la fermeture de l'Exposition universelle, où Champfleury avait organisé brillamment, et avec l'esprit méthodique qu'il appliquait à tout, les produits de la Manufacture nationale.

JULES TROUBAT.

# LETTRES DE CHAMPFLEURY
# A SA MÈRE

Paris, 18 juillet 1843.

Mon cher père,

Après la démarche que Huriet [1] a faite à Paris pour moi et qui paraît infructueuse, il me reste à attendre une réponse définitive de toi sur ce que tu exiges que je fasse. Je ne sais si Huriet t'a bien expliqué cette affaire de librairie, dont je lui ai parlé.

Il y a dans la rue Saint-Jacques une maison qui est connue depuis plus de vingt-cinq ans sous le nom de maison M... ; les journalistes qui ont des livres à laver vont les vendre là à un grand rabais ; ainsi un critique qui reçoit deux exemplaires d'un ouvrage nouveau qui coûte 10 francs par exemple va le vendre 5 francs tout neuf. Les étudiants qui ont besoin d'argent, et le nombre en est grand, commencent par se défaire de leurs livres, et c'est toujours la M... qu'on va voir la première. Tu me diras sans doute qu'on achète beaucoup plus qu'on

1. Beau-frère de Champfleury.

ne vend ; mais les libraires du Palais-Royal vont tous les matins faire des visites dans les boutiques du quartier latin et achètent ce qu'il y a de bon. Il y a aussi les étudiants studieux qui connaissent aussi bien la boutique que les étudiants de la Chaumière, et qui aiment mieux acheter un livre de droit, de médecine ou de littérature, la moitié meilleur marché qu'on ne le vend ailleurs.

On veut vendre 8.000 francs ; il y a en magasin 37.000 volumes, ce qui les met chacun à 4 sous 1/2 à peu près ; ainsi on ne paie que le fonds véritable, on ne paie pas de pas de porte, peut-être même pourra-t-on acheter à 7.000 fr.

Si cette idée m'était venue seule en tête, on aurait pu croire que je me faisais des illusions ; mais le jeune homme qui m'a proposé l'affaire, fait de la librairie depuis neuf ans ; il a vingt-sept ans, et si l'on tient à ce que je ne réfléchisse pas et à ce que je ne comprenne pas le commerce, il faut bien aussi s'en rapporter aux capacités de ce jeune homme. Les gens qui raisonnent, ou qui passent pour raisonner, m'ont dit : mais ce jeune homme qui veut s'associer avec vous, n'a pas d'argent et vous exploitera ; malheureusement ce commis, qui est un des meilleurs de Paris, a les fonds tout prêts et, s'il

m'a proposé l'affaire, c'est qu'il m'a jugé assez d'intelligence pour l'aider ; s'il me prend, c'est qu'il faut que nous soyons deux, un pour rester toujours à la boutique, et un autre pour courir, chercher des occasions de livres. Maintenant tu penseras peut-être qu'il serait difficile de vivre à deux ; mais la M... y a fait fortune ; son frère veut vendre parce qu'elle est morte et que lui-même a une librairie, et de plus cette femme qui a fait une assez jolie fortune était d'une saleté, d'un désordre incroyables. De son temps on jetait les livres en tas, tellement qu'on a vendu dernièrement 2.000 volumes dépareillés, et qui étaient entrés complets dans la boutique ; et malgré tout cela elle a fait ses affaires.

Ma mère me dit que je suis trop jeune pour prendre un établissement ; mais quand retrouverai-je une occasion d'acheter 4.000 francs de quoi m'établir ? je commence sérieusement à m'ennuyer de vivre dans l'attente. Huriet me dit que tu voudrais me faire entrer dans les contributions ; mais à trente ans, je pourrais bien gagner 1.500 francs. Est-ce véritablement une position ? Au Ministère, c'est absolument la même chose, et nous sommes encore loin de tenir la place...

—

Paris, 18 septembre 1843.

Ma chère mère,

En recevant ta première lettre pour l'abbé L..., j'ai été extrêmement satisfait, quoique ne me doutant pas de quoi il était question; la seconde lettre d'Édouard[1] ne m'en apprit pas davantage; cependant tout cela paraissait très avantageux et très sûr pour moi. Dans cet intervalle, ayant appris par un de mes amis l'adresse de M. L..., et voulant au moins montrer du zèle, j'y allai aussitôt; je n'eus le temps que de causer cinq minutes, et il me donna un rendez-vous pour le dimanche. J'écrivis aussitôt à Édouard, mais comme le dimanche à 9 heures, je n'avais pas reçu sa lettre, je partis seul : M. L... me reçut on ne peut mieux, il me fit passer dans son salon ; nous causâmes à peu près une heure de littérature, de la place que j'ai en ce moment ; mais voyant qu'il n'était pas du tout question de ce dont vous me parliez dans vos lettres, je lui dis que mon père et mon frère me faisaient espérer qu'il pourrait m'être utile. Il me répondit que certainement, il connaissait quelques

1. M. Édouard Fleury, frère de Champfleury.

journalistes, que je lui ferais plaisir de venir le voir, etc., etc. ; mais il ne me parla pas du tout de sa fabrique d'orgues. J'étais abasourdi en sortant. Vous croirez peut-être que c'est de ma faute, comme Huriet me l'a déjà dit, en me parlant des lettres qu'Édouard m'avait données en partant pour quelques personnes, mais cela est tellement peu vrai, que M. L... a tenu absolument à ce que je lui donne mon adresse ; il veut venir me voir. En rentrant à l'hôtel, je trouvai les lettres d'Édouard, une pour moi et une pour M. L... ; je suis bien fâché qu'elles ne soient pas arrivées une demi-heure plus tôt, ça aurait précisé la question. Ceci, du reste, ne m'empêchera pas de retourner chez lui ; seulement je crois qu'il a pu à Laon vous faire des offres de service banales, qui se font d'ordinaire avec la certitude qu'on n'en usera pas.

En tous cas, j'espère avant trois mois gagner un peu plus d'argent que maintenant...

On répète un vaudeville de Murger et de moi, au théâtre du Luxembourg ; nous avons déjà nos entrées et le mois de novembre verra luire cette grande œuvre. J'en ai une autre aux Délassements, qui est depuis cinq mois dans un *statu quo* désespérant...

—

Paris, 24 septembre 1843.

Ma chère mère,

Aussitôt la réception de ta lettre, je m'empresse de te répondre, voulant faire cesser l'inquiétude que tu as. Si j'avais eu le temps, je serais allé de suite chez P..., afin d'avoir une explication au sujet de son infâme lettre. Voici les faits : je le prévins un jour que j'allais le quitter ; de ce jour il n'est pas de malhonnêtetés qu'il ne m'ait faites. Un jour on ne faisait pas mon lit ; un autre, je n'avais ni serviette ni eau ; enfin une nuit que j'étais couché, un de ses locataires, mon ami, qui partait en vacances, vint m'éveiller ; comme d'usage il avait invité ses amis. La soirée fut assez turbulente, mais elle ne l'était pas pour le quartier latin, et surtout pour l'hôtel César, où il est impossible de travailler tranquille. P..., qui perdait encore ce jeune homme comme locataire, vint nous insulter dans sa chambre ; tu dois savoir ce que c'est qu'une douzaine de jeunes gens : on le pria de se recoucher ; il nous menaça de faire venir la garde, non pas pour nous, comme il l'a hypocritement écrit, mais pour faire sortir les jeunes gens étrangers de son hôtel.

Voilà absolument toute l'affaire ; quant aux dépenses graves que tu me reproches, je dépense beaucoup moins que ses locataires ordinaires ; je n'ai presque jamais bu de vin ; j'ai seulement amené quelquefois un ami dîner avec moi ; seulement tout est hors de prix ; on ne t'envoie pas les notes détaillées, sans cela tu pourrais voir que je déjeune seulement une fois avec une tasse de café qu'on paie 75 centimes ; c'est aussi cher que dans les cafés. Je vais vérifier la note qu'il dit être si importante ; il faut te dire qu'il a l'habitude de les grossir, les étudiants y regardent si peu. Il faut savoir diminuer avec lui comme avec un tailleur ; je vous écrirai ce qu'il faut que vous payiez...

—

Paris, 18 octobre 1843.

Ma chère mère,

Pardonne-moi d'avoir été si long à te répondre. Ta dernière lettre contient un passage qui m'a longtemps étonné ; je l'ai commenté, puis analysé, enfin j'ai cru découvrir que le monsieur

de Laon, qui m'avait rencontré, prétendait que j'étais un peu fol. Bien obligé !

Ce monsieur est donc un disciple de Lavater ou de Gall ; je croirais assez volontiers, moi, que c'est une espèce d'épicier retiré qui veut dire des malices. Cela m'a fait assez rire. Mais ce que je n'ai pas compris, c'est que tu m'aies écrit cela sérieusement. Je suis toujours à mon bureau où je vis tranquillement. Quant à mon appartement, j'y suis parfaitement ; la portière dit que moi et Murger, nous sommes deux petits saints. Imagine-toi la vie la plus calme du monde ; le soir, quand je reviens du *Bulletin des Arts,* je reçois mes visites d'amis ou je vais au spectacle ; j'ai souvent des billets, et puis je me couche. Tu ne crois pas que je me ferai une position ici, mais moi j'en suis assez persuadé, comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois ; il faut savoir attendre...

—

6 novembre 1843.

Je prie mon ex-vieux Carolus de me faire différentes commissions, lesquelles commissions seront récompensées par une place dans mon

cœur. D'abord demander au sieur A..., clerc de notaire, un premier volume des *Contes* d'Hoffmann, plus des gravures de Rubens, d'après des bustes antiques ; ensuite demander à Maréchal le jeune plusieurs livraisons de la *Galerie des contemporains* ; quand l'illustre Carolus aura ces objets, les remettre de suite à ma mère en la priant de me les envoyer. Ensuite chercher, ou faire chercher dans la ville, deux de mes œuvres imprimées dans le *Journal de l'Aisne,* dont l'une est intitulée *Une faute* et l'autre *Un sorcier,* je crois. Plus, fouiller dans ma chambre, dans ma bibliothèque, y trouver un volume intitulé : *Mémoires académiques de la ville de Saint-Quentin*, et s'assurer que ledit volume contient un article sur *Delatour* [1], et me l'envoyer. Tâcher de trouver toujours soit dans ma chambre, soit ailleurs, *mes complaintes* [2] ; j'en ai besoin. Ma mère pourra aider de ses recherches le sieur Carolus. Dans la mansarde au-dessus de ma chambre, il doit y avoir une

1. Champfleury renonça plus tard à cette orthographe, quand il publia son premier volume sur *les Peintres de Laon et de Saint-Quentin. De La Tour,* Paris, 1855, Didron et Dumoulin, éditeurs. In-8°, 153 pages.

2. Champfleury avait publié la *Complainte de la veuve Colnet*, en vers, à Laon, à l'imprimerie de son père (1843).

charge de Dantan, emballée dans des linges ; deux *pots en gré* qui étaient sur ma cheminée, enfin diverses affaires qui ne peuvent que contribuer à l'embellissement de mes appartements. Si le Carolus observe exactement mes recommandations, nous pourrons causer un peu de lui dans le *Tam-Tam* [1] et faire connaître son nom à tout Paris. Faire mes compliments à ces messieurs de l'atelier, et que le père Cham conserve toujours de son bon cassis qui fasse du bien au torse à Carolus.

Le sixième jour de novembre (automne) en l'an de grâce 1843.

*P.-S.* — Avoir soin de m'envoyer deux exemplaires du journal, si on publie un feuilleton de moi.

—

1843 (fin décembre).

Ma chère mère,

Si je ne t'ai pas écrit jusqu'alors pour te remercier de la complaisance que tu avais eue de m'envoyer exactement ce que je te demandais,

1. Le *Tam-Tam*, du 29 octobre et 12 novembre 1843, publiait des articles de Champfleury, signés Cabrion.

c'est que j'ai pensé à ma lettre du jour de l'an. Tu comprends que j'eusse pu t'écrire bien avant, mais l'usage antique et solennel des lettres de fin d'année est là qui vous force à prendre la plume.

Jusqu'alors, l'année 1844 semble s'ouvrir très heureusement pour moi, et j'espère pouvoir t'en montrer les résultats. 1843 a été heureux en ceci que j'ai pu sortir de Laon et de l'inaction dans laquelle je me trouvais ; mes six premiers mois à Paris n'ont guère porté de résultats, parce que je marchais sans but ; mais depuis le commencement d'octobre, je sais à quoi m'en tenir, et j'espère que tout ira pour le mieux.

D'un jour à l'autre, je peux trouver une place plus importante ; si je pouvais ne vous être nullement à charge maintenant, je serais très content. Tu ne saurais croire combien je suis heureux de ne plus entendre toutes ces dissensions de famille, tous ces absurdes ragotages de petite ville. D'un autre côté, je ne réussirais pas que je saurais toute chose mille fois mieux que si j'étais resté à Laon. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut connaître la vie, soit comme jouissances, misère ou bien-être. On apprend les affaires sans s'en douter ; on prend de l'aplomb, une chose dont j'avais besoin et qui sert infiniment ;

ce qui paraîtrait vice en province est souvent appelé de la hardiesse, du bonheur, quand on réussit. Si l'on se doutait de l'affreux tripotage des journaux, de la vie de tout ce qui s'occupe de Lettres, on rabattrait bien de l'estime qu'on a pour tous ces grands noms, et ce sont principalement les grandes intelligences qui sont des canailles, passe-moi le mot. Ceci se conçoit; étant trop forts pour être exploités, ils exploitent les autres, et ils ont parfaitement raison...

—

2 février 1844.

Ma chère mère,

J'ai été très étonné de ne pas recevoir mon mois. Si on ne veut plus rien m'envoyer, il fallait me prévenir clairement; on n'écrase pas un individu avant de lui crier gare. Edouard me dit t'avoir montré la lettre que je lui écrivais; à part la façon plus ou moins drôle dont j'envisage les choses, tu dois voir que je me remue et que si je ne réussis pas, ce n'est pas faute de trouver des moyens.

Mais j'en reviens toujours là que si on ne voulait pas me soutenir, il fallait alors me faire prendre un état manuel. Tu diras qu'à vingt-

deux ans, il est bien étonnant que je vous sois à charge ; mais combien y a-t-il de jeunes gens dans les arts qui gagnent leur vie à vingt-deux ans? Tu m'as déjà beaucoup dit que tu ne croyais pas à mes dispositions, mais moi j'y crois. Sais-tu ce que je peux faire, ce que je sais et ce que je puis devenir ? Tu ne t'en doutes pas. J'ai l'esprit très léger. D'accord ; mais on peut appliquer l'esprit léger à quelque chose. Quel est le jeune homme à qui on donne moins de 1.200 francs ? Je n'en sais guère. — Les petits des maçons gagnent leur vie à dix ans, il y en a d'autres qui gagnent de l'argent à huit ans. Si c'est ainsi que vous comprenez la question, je ne peux pas discuter. Je me crois maître de mon avenir, parce que tout homme est maître de son avenir ; maintenant, j'accepte parfaitement toutes sortes de conseils, parce que je sais combien tu m'aimes, mais tu t'es toujours exagérée mal à propos, et tu t'es tracassée inutilement pour nos positions.

Si je te disais que je me moque autant des bals masqués que je les aimais à Laon, que je n'ai pas mis le pied depuis deux mois dans aucune espèce de bal, — et ceci je le jure sur mon honneur, — tu ne le croirais peut-être que difficilement ; comprends donc bien qu'il faut que

les passions sortent violemment quand on est dans un petit milieu ; et qu'à Paris, j'ai assez d'autres choses qui me détournent de toutes ces absurdités. — Et surtout, si on te parle en bien des étudiants mes compatriotes, prends bien garde de ne pas en rire, car si tu connaissais la vie de ces crétins-là, la comparaison me ferait bien ressortir à tes yeux.

J'attends donc mon mois. Si au mois de mars, on veut cesser cette pension, écris-le-moi de suite, j'aviserai à toutes sortes de moyens, qui ne serviront guère à ce que je veux entreprendre, mais enfin qui me feront *vivre*, puisque j'en serai réduit là.

Je t'embrasse de tout mon cœur ; fais bien mes amitiés à mon père.

Ton fils et ami.

—

25 février (1844).

Ma chère mère,

Ainsi qu'Édouard a dû te le dire, j'ai été reçu d'une façon charmante par Arsène Houssaye. Il a à mes yeux un grand avantage, c'est de ne pas m'avoir dit les paroles d'usage : « Mon ami,

la littérature est difficile, vous voyez combien de jeunes gens encombrent les routes, etc., etc. » toutes choses qu'on sait parfaitement et qui ne peuvent pas changer la façon de voir d'un individu ; car si ces paroles vous faisaient rebrousser chemin pour vous mettre *dans le commerce* ou ailleurs, vous seriez donc censé n'avoir pas le moins du monde réfléchi. Nous n'avons rien arrêté encore, je lui ai envoyé un petit travail assez soigné, et mercredi prochain je dois le revoir. Si mon article paraît, ce me sera un grand honneur, car tu sais que *l'Artiste* est rédigé par les sommités littéraires. En outre je dois avoir une chronique d'arts pour chaque numéro, ce qui est un travail fixe. Ainsi que m'a dit Houssaye, tout cela n'est pas de l'or en barre, mais c'est une position que bien des jeunes gens qui travaillent depuis longtemps envieraient.

C'est un homme artiste à la façon de M..., mais en beau ; quoiqu'on prétende que je ne sache rien, nous avons causé peinture et il a été très étonné ; il m'a demandé où j'avais appris tout cela. Nous verrons dans une quinzaine se dessiner ma position...

—

(Sans date.)

Ma chère mère,

Ainsi que je l'écris à Edouard, je pense dans trois mois aller passer une quinzaine au milieu de vous. Il arrive des jours où je m'ennuie ; voilà bientôt plus de quinze mois, si je vais à Laon, que je ne vous aurai vus, et quoiqu'on ait mis quelquefois en doute mon attachement pour vous, je t'assure que le temps me semble souvent bien long.

Ce n'est pas à dire pour cela que je me décourage ; au contraire les affaires commencent à prendre tournure. J'ai pas mal de travaux ; je fais un petit livre en ce moment. Sera-t-il publié ? c'est là la question. Mes relations avec Houssaye continuent sur le meilleur pied, il me voit plutôt en ami qu'en protecteur...

—

13 mars 1844.

Mon cher père,

Je ne t'écrivais pas depuis longtemps, parce que ma position n'offrait rien de bien nouveau, et ensuite parce que les lettres à ma mère étaient aussi bien destinées à elle qu'à toi ;

mais aujourd'hui qu'une nouvelle route semble s'ouvrir devant moi, je m'empresse de te faire part de ce que je compte faire.

L'article sur Arsène Houssaye[1], qui n'est rien en apparence, doit me mener assez loin. Il m'a créé des relations qui, si elles ne sont pas maintenant très utiles, comme argent, le seront bien davantage comme avenir. Il a été excessivement content ; je le tiens non seulement de lui, car la chose pourrait paraître apocryphe, mais d'autres personnes à qui il en a parlé et qui me l'ont rapporté.

Avant peu je vous enverrai des travaux qu'il m'a commandés et qui m'ouvriront une route fort difficile à parcourir.

En outre, tu pourras voir dans ton journal [2] quelques travaux assez sérieux qui prouveront ce que je peux faire; j'y travaille tous les jours. Ce sont des études sur les hommes remarquables du département; je commence par les personnages de la République, qui sera pour ainsi dire la première série. Ceci me mettra en rap-

1. Champfleury venait de publier dans le *Journal de l'Aisne* une biographie d'Arsène Houssaye.

2. Champfleury fit paraître dans le *Journal de l'Aisne*, journal de son père, les Biographies de Camille Desmoulins, de Saint-Just et de Babeuf.

port avec M. Quinette[1] et j'espère que ces rapports ne resteront pas sans fruits.

Je commence à prendre pas mal d'aplomb, et cette entrevue ne me coûte plus rien. Autant à Laon je fuyais le monde, autant maintenant j'en reconnais la nécessité, et je vais chercher à me créer des connaissances haut placées.

C'est un grand bonheur pour moi que d'avoir quitté Laon ; je me débarrasse tous les jours de ces préjugés, dont je n'avais pu jamais me délivrer là-bas. On me reproche de ne pas gagner ma vie encore ; mais que savais-je quand je quittai Laon ? Peu ou rien. Ici j'apprends chaque jour. Ceux qui se figurent qu'on peut faire de la littérature sans études se trompent étrangement...

Certainement les travaux que j'ai pour Houssaye me seront payés ; mais compte que de recherches, que de courses il faut aux Bibliothèques pour ces travaux qui ne sont pas d'imagination, mais bien des biographies.

En outre, ce que j'entreprends, pour le *Journal de l'Aisne*, je ne veux pas le faire à la légère, sans études et sans matériaux ; il y en a qui prennent une biographie et qui en font

1. M. Quinette, député de Vervins, fils du conventionnel Quinette, homme de la Révolution et de l'Empire.

une autre, en l'habillant d'un autre style; cela ne suffit pas. Ainsi je viens de faire la biographie de Camille Desmoulins; non seulement j'ai consulté quatre ou cinq auteurs qui avaient écrit sur lui, mais encore j'ai été obligé de consulter ses œuvres, et tout cela ne se fait pas en un jour.

Je compte que tu ne verras pas dans cette lettre une simple demande d'argent, mais un exposé de la conduite que je veux tenir désormais. C'est quand on est près de sortir de l'ornière qu'il faut donner un bon coup de collier; et j'espère que cette fois encore tu me viendras en aide.

Peut-être bientôt seras-tu débarrassé des contributions que je t'impose journellement, et peut-être verras-tu par toi-même que je vaux mieux qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

J'ai besoin d'une foule de livres, car tu comprends qu'il y a bien des Bibliothèques, mais qu'on doit toujours avoir chez soi un bon vieux fonds d'auteurs choisis qu'on ne demande même jamais aux Bibliothèques ; j'ai besoin aussi d'une foule de choses qui ne sont rien et qui coûtent, voici pourquoi je te demande encore ce supplément.

Je compte sur une réponse de toi.

Je t'embrasse.

24 avril 1844.

Ma chère mère,

Tu dois bien comprendre que si je ne t'ai pas écrit plus tôt non plus qu'à Édouard, c'est qu'il y avait des motifs, des affaires dont j'attends bientôt la solution. Il ne faut pas encore en parler, rien n'étant fait encore. Il est vrai que j'aurais dû t'écrire, mais je ne croyais pas que tu serais inquiète; j'ai été d'abord quinze jours sans quitter le lit, c'est une maladie presque. J'avais un abcès à la gorge qui me faisait souffrir comme un damné; heureusement mes amis ne m'ont pas abandonné, et je n'ai qu'à me louer d'eux.

Pourquoi donc crois-tu toujours que je ne pense pas à toi? Mais quand je travaille, si je produis quelque chose, c'est que je songe que toi et d'autres personnes s'intéressent à moi. Pourquoi me dis-tu que je trouve la vie littéraire dure? Je ne me dissimule pas les innombrables difficultés qui surgissent à chaque pas; mais il me faudrait bien peu de courage pour être abattu déjà.

Mes relations avec Houssaye sont toujours très amicales, à ce point que, ignorant que j'é-

tais malade et comme j'avais été près de trois semaines sans l'aller voir, il allait écrire à Édouard pour savoir si je n'étais pas retourné à Laon...

—

(Sans date.

Ma chère maman,

Il y avait huit ans qu'elle allait à la boutique et elle cachait les poids des balances, et faisait mille petites niches agréables; ce que voyant, le jeune homme l'aimait beaucoup. Et il allait à la boutique de M. L... : mademoiselle Phrasie, disait-il, quand M^lle^ Delphine sera en âge d'être mariée, vous me le direz.

Et Phrasie riait; car le jeune herboriste — on dit qu'il est herboriste — était très riche. Dans cette partie-là, dit la Phrasie, on fait cinq sous avec un liard. Enfin il se présenta je ne sais quel drôle, quel courtaud, quel *crinquailler* pour demander en mariage Delphine. On ne dit ni oui ni non. L'herboriste eut vent de l'affaire. — Eh! bien, dit-il, vous ne m'avez pas attendu? — Comment! attendu? — Oui, ne

vous ai-je pas dit que je voulais me marier avec M^lle^ Delphine ? — Allons, monsieur, vous vous moquez, son père lui donne si peu de chose en dot ! — La dot m'est bien égale, j'ai 100.000 francs chez le notaire ; si le papa veut, le mariage est fait. — Allons voir le notaire, dit le digne oncle.

Le jeune herboriste n'avait pas menti ; le notaire prouva par ducatons la fortune de son client. Tope là, l'affaire est faite. Il y a eu nopces et festins ; je n'y étais pas. C'est bien fait pour moi qui suis un malhonnête, un grossier, qui ne faisait pas sa cour à la Danaé du comptoir. C'est 20 francs de perdus pour moi, car il y avait un superbe feuilleton à faire, et 200 francs d'observations à ramasser. Tout cela m'apprendra.

Tu voulais des détails, en voilà ; je ne t'en garantis pas l'authenticité, tout cela me venant par je ne sais quel canal. Ernestine et son mari sont tombés de cent pour cent dans l'opinion de la Phrasie ; elle passe son temps à lire des romans, elle mange tout en chapeaux, en robes, son mari fume ; et il n'a pas 100.000 francs.

Pardonne-moi de rire un peu ; je ne le devrais pas ; tu es malade. Je voudrais être à Laon pour te voir. C'est grave, puisque ça t'empêche

de travailler. Espérons que le printemps va te faire du bien, et te rendra la santé.

Je travaille assez et je pense que tout ira bien avant peu. Je ne vois pas encore le moyen de me faire des rentes, mais on peut vivre honorablement, un peu tracassé, c'est vrai, mais plus libre que dans n'importe quel état...

—

26 juillet 1844.

Ma chère maman,

J'apprends par une lettre d'Édouard qu'heureusement tu vas bien. Je ne savais pas que tu avais été si malade. Huriet m'avait écrit que tu étais indisposée et que tu gardais le lit momentanément, mais je ne croyais pas que ta maladie fût grave. Sans cela je t'aurais écrit de suite.

J'espère te voir dans quinze jours ou trois semaines ; songe à te bien porter, pour que je puisse aller me promener avec toi.

Je me fais une fête de retourner dans mon pays. On abîme toujours son pays et les habitants, mais quand vient l'heure du retour, on est toujours heureux.

Édouard m'a rendu un grand service en insé-

rant l'article sur Eugène Sue, je ne sais vraiment comment reconnaître toutes les bontés qu'il a pour moi. Un jour viendra peut-être où je pourrai lui être utile. Je pense que mon retour ne pourra que vous être agréable. Du reste ce ne sera pas tout à fait du temps perdu. J'emporte des matériaux pour travailler. J'ai quelques courses à faire dans les environs de Laon, pour un article que Houssaye m'a demandé. Lui-même viendra un moment se reposer à Bruyères de ses travaux : il est toujours très aimable avec moi et il m'a dernièrement rendu un service qu'on ne peut guère oublier.

J'espère pouvoir bientôt t'embrasser ainsi que mes sœurs et Huriet.

A bientôt.

—

(1844).

Ma chère maman,

... Il n'y a rien absolument de neuf que quelques choses qui se décideront sans doute au commencement du mois prochain ; c'est-à-dire peut-être 50 francs d'appointements fixes à *la*

*Sylphide* pour leur faire quatre articles de peinture par mois et le Salon prochain. Et puis d'autres affaires que je machine. Je commence à avoir quelques relations ; hier dans la Chaussée d'Antin, à une soirée d'artistes où je me trouvais, j'ai fait la connaissance d'un éditeur qui débute et qui *a de l'argent,* chose très rare par le temps qui court. D'un autre côté j'ai quelques petites affaires en train, et je crois bien que le temps n'est pas loin où je pourrai gagner un peu d'argent. Voilà quinze jours que j'ai rendu des épreuves à Houssaye et je croyais toujours les voir paraître, ce qui fait que j'annonçais les articles à Édouard, et que l'article ne paraîtra maintenant que dimanche prochain.

Réponds-moi, je te prie, à ce sujet : Édouard ne me dit pas s'il a envoyé les feuilletons à Eugène Sue. J'irai dans quelques jours voir enfin le dénouement de tout cela. J'ai bien peur que tout le mal qu'il s'est donné pour des choses aussi peu amusantes à faire, ne serve à rien. Enfin j'emploierai toute la politique désirable...

—

2 septembre (1844).

Ma chère mère,

Je suis très étonné de ce que t'ayant écrit par D..., tu ne m'aies pas répondu. Est-ce que tu n'aurais pas reçu ma lettre, plus une malle que je t'avais envoyée ? Je ne sais que penser ; ce n'est pas au moment où j'ai une place que vous devez être mécontents de moi. Qu'est-ce que je vous demande maintenant ? 600 francs pour aller tant bien que mal. Si je veux sortir de chez P..., c'est que je puis bien mieux vivre ailleurs, et à meilleur marché. Avant six mois, je veux être casé bien mieux que je ne le suis maintenant, quoique je n'aie pas à me plaindre. Dans deux mois, il y a un M. Bury, délégué des colonies, qui me donnera une lettre pour Granier de Cassagnac ; tu sais que c'est le rédacteur en chef du *Globe*. Ce monsieur a beaucoup d'influence au journal, qui est subventionné par les colonies.

Il faut savoir attendre à Paris, et tel qui arriverait de province avec des talents supérieurs, ne trouverait pas un morceau de pain, s'il n'a des amis. On n'arrive que par la camaraderie ; quoique dans notre illustre pays, je

ne passais pas pour grand'chose, il est bien étonnant que tous les individus d'intelligence se lient avec moi, quand ils me connaissent un peu. J'ai donné des arrhes pour mon logement de la rue Cassini, n° 2, j'espérais y entrer le premier de septembre et comme je n'ai pas reçu de réponse, je ne sais à quoi m'en tenir...

—

(1844.)

Mon cher père,

...Tu as dû lire les lettres que j'ai envoyées à ma mère, je n'ai rien à y ajouter. Je guette la première place venue à un journal politique. Quand je parviendrai à faire du feuilleton convenablement, je gagnerai de l'argent. Mais ceci ne s'apprend pas en un jour. Il n'y a pas un des hommes, que vous appelez jeunes gens, qui commence à se poser avant trente ans. Certainement il y a des exceptions, mais tout le monde n'a pas le bonheur d'être une exception.

Quant aux affaires politiques, on s'occupe beaucoup du duc de Bordeaux, et on se moque infiniment de lui. Les jeunes gens commencent

aussi à voir clair dans l'opposition, je crois que *le Globe*[1] a été pour beaucoup dans l'éclairage.

Huriet m'a dit que tu te portes bien, je souhaite que ta bonne santé continue.

Ton fils et ami.

—

28 octobre 1844.

Ma chère mère,

Ainsi que je l'ai écrit à Edouard, qui a dû t'en faire part, la visite à Eugène Sue n'a produit que peu de résultats, résultats peut-être à attendre, mais qui sont assez incertains. Je n'étais pas dans une position à demander, j'attendais qu'il m'offrît, et il ne m'a guère offert, quoique d'une grande amabilité. Cet homme croit qu'il gouverne l'Europe, et on lui expédie des nourrices, des orphelines, des ouvrières, des dames de charité; il a plus d'affaires qu'un ministre, et il n'a peut-être pas même deviné que j'avais besoin de lui. J'avais une lettre d'Édouard, laquelle lettre est restée infruc-

1. *Le Globe*, journal de Granier de Cassagnac, qui cessa de paraître en 1845.

tueuse ; je m'y attendais presque, ainsi que Édouard, je le pense.

Un ami à moi, sur lequel je comptais beaucoup, a été nommé, pendant mon absence, rédacteur d'un journal de province ; ainsi, si comme ma sœur me le fait entendre, vous avez quelques recommandations à m'envoyer, ne m'oubliez pas.

Ce n'est pas à croire pour cela que je ne trouverai pas de places ; le hasard de demain peut m'en donner une ; j'ai vu quelques jeunes gens sans famille, sans ressources, à qui même j'ai été quelquefois utile, se relever tout à coup au moment où ils s'y attendaient le moins.

Ceci ne m'empêche pas de travailler ; et dans quelque temps tu verras quelque chose de moi dans *l'Artiste* [1].

Tu comprends bien que si je voulais publier, ce ne me serait pas difficile ; — mais travailler pour rien, jamais. — C'est l'avis d'Houssaye et de tous les gens arrivés qui me conseillent de garder mes manuscrits. Il viendra un temps où il ne m'en restera pas assez...

—

1. *L'Artiste* publia, en effet, le 8 décembre 1844, *Une Visite au Louvre*, signée J. Fleury.

26 décembre 1844.

Ma chère mère,

Édouard a dû te raconter nos entrevues ; à ce qu'il m'a dit, il était chargé d'une lettre terrible, que je n'ai pas lue. Je me demande encore pourquoi cette lettre terrible et ce qui la motivait ; est-ce l'argent que je vous coûte ? mais je fais ce que je peux pour arriver à une position. La chose n'est rien moins que facile, il est vrai ; plus j'avance dans la littérature, plus je vois des hommes qui ont un certain nom, plus j'aperçois des gens qui se plaignent et qui réellement ne sont pas fortunés ; mais ces gens-là ont presque tous des goûts excentriques, qui dévorent l'argent.

Si le travail doit mener à quelque chose, j'arriverai : tous les jours je vais quatre à cinq heures à la Bibliothèque et de là je travaille trois à quatre heures tous les soirs. Tu vois que mon temps n'est pas si mal employé.

Dans quelque temps, j'enverrai à Édouard un numéro du *Satan* [1] dans lequel j'ai des feuilletons ; j'en ai déjà publié trois ce mois-ci, sans compter les articles non signés ; j'aurai dans quelque temps un article à *l'Artiste* et

1. *Le Corsaire-Satan.*

dans trois ou quatre mois, le grand travail qui m'occupe à la Bibliothèque, et que je publierai n'importe où.

Hier soir nous causions à *l'Artiste* avec quelques gens de lettres, et je me suis presque décidé à changer de nom[1]. Jules Fleury n'est pas assez voyant, et assez singulier ; ainsi que le disait Houssaye à Édouard, on a beaucoup plus de peine à arriver avec ce nom-là qu'avec un autre. Ce sont là des petites nuances, des finesses que tu ne comprendras peut-être pas bien. Je garderai mon nom, mais en l'augmentant ; on a trouvé que Champfleury était beaucoup plus cavalier, plus agréable à l'œil et plus retentissant à l'oreille. Du moins ç'a été l'avis des gens présents à la discussion[2].

1. Voir l'*Œuvre de Champfleury*, qui est sa Bibliographie, par Maurice Clouard (Paris, Léon Sapin, 1891). Champfleury signait encore Jules Fleury ses articles du *Tam-Tam*, du *Journal de l'Aisne*, de *l'Artiste*, du *Corsaire*, etc.

2. On n'entrait pas à *l'Artiste* sans changer de nom. Arsène Houssaye se chargeait de vous en trouver un plus ronflant. Il avait pratiqué sur la finale du sien propre une légère variante. Quand Champfleury me présenta à lui pour faire, dans *l'Artiste*, le compte-rendu des ventes des tableaux à l'hôtel des commissaires-priseurs, il voulut que je prisse un pseudonyme m'objectant que le nom de Louis Lurine — avec lequel le mien n'avait aucun rapport — avait porté malheur à l'écrivain qui le portait ; et comme je lui proposai celui de ma mère, Hérand : « C'est un beau nom, me dit-il, comme tous ceux qui

Cette année-ci va être meilleure pour moi que la dernière ; il n'y a pas à en douter ; mais il faudra que je me meuble, que je m'habille d'une manière plus confortable, ce sont là les seuls moyens d'arriver.

Je te souhaite, ainsi qu'à mon père, une année exempte d'inquiétudes et de maladies et je t'embrasse de tout mon cœur.

—

(1845.)

Ma chère maman,

Il paraît que vous avez accusé Houssaye *de revoir* un peu trop mes articles. C'est peut-être flatteur pour moi, mais je lui disais hier que ce ne l'était guère pour lui. Houssaye n'a pas revu une ligne, pas même un mot de mes articles ;

commencent par un H, Homère, Hugo... » — « Houssaye », ne pouvait-on s'empêcher d'ajouter. — Sainte-Beuve, au contraire, partisan du *Vrai*, du *Vrai seul*, ne comprenait pas cette manie de vouloir s'appeler autrement qu'on ne s'appelle ; on avait beau citer Poquelin, Arouet, Caron, il aurait volontiers dit comme Hugo, écrivant à un de mes amis : « Notre siècle de virilité répudie ces enfantillages... » Il les traitait de préciosités. C'était lui le vrai réaliste. Champfleury n'en gagna pas moins, dès ce jour, à ne plus être confondu avec son homonyme, Jules Fleury, de *la Démocratie pacifique*.

même il a publié sans aucune censure, c'est-à-dire qu'il devient tellement paresseux, qu'il ne lit plus rien. La preuve de ceci est que dans quelques phrases très incorrectes de la fin, on trouve quatre fois le mot *que*. Voici sans doute ce qui vous aura induits en erreur : Houssaye a beaucoup étudié Diderot et imité sa forme ; moi-même je l'étudie en ce moment très assidûment ; très souvent je me mets à le copier ainsi que du Voltaire ; sans s'en douter, on pastiche la forme, et c'est là ce qui fait l'à peu près ressemblant avec la manière d'Houssaye. Je n'entrerai pas dans une forte discussion sur l'ordre et la vertu des sots. C'est tout simplement un aphorisme de Mirabeau retourné et une boutade qui ne prouve rien. Pour mes articles du *Corsaire*, permis à vous de les trouver mauvais ; mais c'est de l'argent, et là est la question.

Je n'ai jamais prétendu devenir un grand homme littéraire ; en travaillant, j'aurais pu avoir un nom recommandable ; mais il ne faut pas y penser ; j'ai besoin de vivre. Aussitôt que je pourrai gagner ma vie seul, je me regarderai comme très heureux, tout en étant très reconnaissant de ce que vous avez bien voulu faire pour moi.

Quoi qu'il en soit, ne crois pas que j'aban-

donne les choses sérieuses ; je deviens amateur de choses sévères, j'achète des vieux livres qui sont d'un savantisme très profond. Je n'ai rien de bien neuf à t'annoncer pour le moment, si ce n'est quelques articles à peu près reçus à *l'Illustration*, mais qui ne paraîtront pas avant quelque temps ; on fera des gravures, et ça ne marche pas vite...

—

18 février 1845.

Ma chère maman,

Pardonne-moi d'avoir été aussi longtemps à t'écrire ; j'ai eu beaucoup d'affaires et j'en ai encore. Tu me diras que j'ai bien eu un moment pour t'envoyer une lettre, c'est vrai, et cette lettre je l'ai faite, je l'ai gardée huit jours dans ma poche, sans songer à la mettre à la poste, et je n'ai pu l'envoyer, car elle était trop sale.

Comme j'ai souvent la plume à la main, dans la journée, rien ne me coûte plus que quand il faut écrire. C'est là un peu notre histoire à tous. Tu le sais bien par papa.

Huriet m'écrit que M. B... est très en colère de ce que j'ai laissé mon paquet chez lui. Voilà-t-

il pas une grave affaire! Tu comprends que j'avais plus besoin d'argent que de linge. Je peux prendre mon argent dans le jour, tandis que je ne peux prendre le paquet que le soir. Je ne serai pas satisfait d'être rencontré par quelques-unes de mes connaissances avec un paquet de blanchisseuse. Quant à mes affaires, cela se dessine assez bien...

On m'aime beaucoup au *Corsaire*, il est vrai que je leur ai rendu des services. Seulement si je fais longtemps ce métier peu payé, je ne pourrai plus en sortir; il est vrai que par là on arrive très facilement à écrire pour le théâtre, mais on est rangé dans la foule des vaudevillistes et des petits journalistes. Enfin, comme je n'ai pas deux mille livres de rente et qu'il faut vivre, j'en ai pris mon parti.

Houssaye m'a conseillé lui-même de me lancer dans cette voie, qui va parfaitement à mon esprit. J'ai demain dimanche un commencement d'articles dans *l'Artiste*, qui sera sans doute assez long, j'imagine, car ils ne sont pas finis.

Je vais peut-être faire quelques démarches pour obtenir une critique de Salon quelconque, besogne très facile pour moi, mais j'aime si peu aller demander que je ne crois pas que ce sera pour cette année.

J'ai beaucoup plus travaillé ce mois-ci au *Corsaire* que les deux autres mois ; je pense que cela continuera. Pour faire ce métier, je ne parle pas des feuilletons, il faudrait connaître beaucoup de monde et des personnes toutes diversement placées ; moi qui n'ai que des connaissances très restreintes et dans une seule classe d'individus, j'ai un peu plus de mal qu'un autre...

Édouard m'a écrit que tu étais malade. Tu te désoles, j'en suis sûr, pour rien, tu vois toujours l'avenir en sombre. A quoi bon ? moi je vois toujours tout en rose — pour moi du moins, — mais j'espère que tu vas mieux, et que tu verras un jour que tu avais tort dans tes pressentiments.

Bonjour à mon père, à Édouard et au petit Abel[1].

Ton fils et ami.

—

15 mai 1845.

Ma chère maman,

J'étais loin de soupçonner même ta maladie. Dans tes dernières lettres tu ne t'expliquais pas

1. Abel Huriet, neveu de Champfleury.

positivement, seulement celle que j'ai reçue il y a quelques jours était plus explicite. Tu es gravement malade, car tu ne te lèves pas. Je sais quelle force morale tu as, à défaut de la force physique, et tu es peut-être plus malade que tu ne me le dis. Pourquoi ne suis-je pas là? Tu crois que si je ne t'écris pas, je ne pense pas à toi. Tu te trompes. Je parlais de toi il n'y a pas encore quinze jours avec Wallon[1] qui a le bonheur de vivre heureux avec sa mère...

Je retardais ma lettre à cause d'une bonne nouvelle. La bonne nouvelle n'est pas encore mûre. Édouard devra m'aider un peu ; je lui en écrivais quelques mots ; ma position semble devoir changer. Tout cela me viendra du *Corsaire,* quoique tu ne partages pas mes vues à cet endroit. Tu ne te doutes guère de l'influence énorme qu'a un pareil journal, fort en réputation à Paris, très lu, beaucoup plus lu que *le Charivari.* On vous craint comme le feu. Houssaye a bien tremblé il y a quelques jours, mais tout est apaisé; je n'ai pas été tout à fait étranger au raccommodement.

1. Wallon, le Colline de Murger, dans les *Scènes de la Vie de bohème,* compatriote et ami de Champfleury, un des derniers défenseurs du gallicanisme. Il fut nommé directeur de l'Imprimerie impériale, juste à la veille de la chute du second empire.

Il vient de se fonder un journal énorme, qui me donnera beaucoup d'occupation ; vous ne savez pas trop cela à Laon, où l'on n'est pas au courant du mouvement de la presse. Cette année je vais travailler énormément ; il faut que dans six mois je sois journaliste politique, sans pour cela renoncer à la littérature. Il y a un homme qui a été mille fois meilleur qu'Houssaye à mon égard, qui me connaît, qui m'aide, et qui me fait travailler avec lui. Celui-là est tout simplement un journaliste, qui a quarante ans de fonctions. Il me semble bien étonnant que je fasse de la politique, mais lui en est sûr. Pour sûr, sans me flatter, ce n'est ni le bon sens ni l'esprit qui me manquent, mais bien les études et le savoir.

J'ai quelques affaires à te demander, mais le temps me presse. Sais-tu que je suis occupé tous les soirs de huit heures à minuit, et quelquefois une heure du matin, à faire le journal? Il est vrai de dire que ce n'est pas bien payé. J'écrirai dans quelques jours à Édouard en lui envoyant un feuilleton de moi qui a eu un grand succès, mais que je ne t'engage pas à lire, ce sont tout simplement mes *Confessions* [1]. Tu

1. *Une page des Confessions de Sylvius* (*Le Corsaire*, 16 mai 1845).

pourrais me croire plus immoral et plus fou que je ne suis.

Je fais des vœux pour que tu te rétablisses vitement. Bonjour à mon père, à ma sœur, à Huriet.

Ton fils qui t'aime.

—

(Sans date.)

...Nous sommes tous dans un qui-vive perpétuel. L'agrandissement des journaux nous tuera sans rémission. Vous ne voyez pas tout cela en province. *La Presse* et les *Débats*, tels quels, ne sont rien comme grandeur. Je viens de voir le prospectus d'un nouveau journal, c'est quelque chose de monstrueux et d'illisible. Avec tout cela, on fonde tous les jours de nouveaux journaux... Il faut faire de la politique...

J'aurais pu entrer au *Globe*[1], si je ne m'étais compromis au *Corsaire;* mais je n'ose pas quitter tout à fait ce journal qui me donne à vivre et dont la puissance est terrible. Vous êtes à trente-deux lieues de soupçonner cette puissance. Un homme m'ennuie, me fait un mauvais tour, j'en-

1. *Le Globe* mourut en 1845.

tends un homme littéraire, j'ai le droit de le clouer six mois tous les jours dans *le Corsaire*. « Je demande, disait le rédacteur en chef, vieux bonhomme de soixante ans, que mes rédacteurs aient plus de *haine* que d'esprit. »

Pardon de te servir tant de journalisme ; mais c'est mon métier. J'y pense le plus possible et je songe au meilleur parti à en tirer. J'ai tout à fait oublié de parler à Édouard de Bergeron ; mais je n'ai pas pu découvrir son adresse ; au *Charivari*, on m'aurait très mal reçu, à cause du *Corsaire*, et on ne donne jamais les adresses des rédacteurs — pour cause [1].

—

9 août 1845.

Ma chère maman,

Pardonne-moi si je ne t'ai pas écrit plus vitement, j'ai fait un petit voyage dans les environs de Paris, un voyage de huit jours dont j'avais fort besoin et qui m'a remis un peu. J'étais

1. L'adresse que cherchait Champfleury, Philibert Audebrand me l'a donnée un jour, de longues années après : le célèbre régicide, — poursuivi du moins comme tel, — connu aussi pour le soufflet qu'il donna un soir à Émile de Girardin, à l'Opéra, demeurait tout près du théâtre de Montmartre.

ennuyé, fatigué ; mon grand voyage a manqué par deux raisons : on n'a pas voulu au *Corsaire* que je m'en aille, on avait besoin de moi pour faire un *théâtre;* d'un autre côté je serais retourné à Paris sans argent, et puis mon futur compagnon de route est disparu tout d'un coup, comme par enchantement ; au moment de partir pour la Belgique, il est allé à Orléans sans me laisser la moindre nouvelle. Tout cela fait partie de la vie imprévue que nous menons, de la vie au jour le jour qui a bien son charme, mais que je changerai volontiers un jour contre la vie réelle.

Plus j'écris et plus je m'aperçois qu'il est difficile d'écrire. Non pas que je sois découragé, au contraire. Il m'est arrivé par deux fois des bouffées de compliments, qui pourraient faire tourner la tête à un imbécile, et que j'accueille avec plaisir — ces choses-là ne font jamais pleurer — mais avec réserve. Quand des compliments me viennent de connaissances ou amis, je n'y prends nullement garde.

L'autre jour que je dînais au cabaret avec un de mes amis, je lisais *le Corsaire;* un monsieur arrive qui connaissait vaguement la personne avec qui je me trouvais. Il lui parle du *Corsaire* et de ses rédacteurs : « Savez-vous, monsieur, dit-

il, ce qu'est un nommé Champfleury ? » Moi de rire : je pouvais recevoir une bordée d'insultes : « C'est un homme de beaucoup d'esprit », ajouta-t-il. Tout en riant, j'ai gardé mon incognito.

Je te raconte cela naïvement et sans prétention ; ce que je fais aujourd'hui est peut-être très drôle (on me le dit souvent), mais je me regarderais comme bien malheureux, s'il fallait en rester là. Je vais faire des études sérieuses, j'en ai grand besoin, je ne sais rien, ni philosophie, ni géographie, ni grammaire, ni histoire, ni sciences.

Par bonheur ma tête me sauve ; il y a beaucoup de gens savants qui veulent à toute force me regarder comme un vieux savant. Ce qui donnerait à croire que la physiognomonie est une chimère. Crois bien une chose : c'est que j'arriverai, j'en suis sûr. Quand ? Ce ne sera pas demain, mais un jour. Si je ne me fais pas un nom *littéraire*, je me ferai toujours un nom par le théâtre, où tout au moins je gagnerai de l'argent.

Dis à Édouard que j'ai été deux fois chez Bergeron sans le trouver ; j'arrive de chez lu pour la troisième fois aussi inutilement. J'ai reçu une lettre très aimable pour moi, où il

m'annonce qu'il viendra me voir au retour d'un voyage qui va durer un mois. Sans être d'une grande utilité, cette connaissance me fera plaisir ; tous les gens de la presse qui le connaissent, l'aiment beaucoup...

—

30 juin 1847.

... Tu me parles des faillites de la ville de Laon, événements évidemment énormes. Qu'est-ce, cela, à côté des terribles événements qui remuent dans ce moment tout Paris et qui ne sont rien encore, car une révélation en amène d'autres, puis d'autres? Tout le monde est inquiet: personne ne croit au gouvernement, pas même ceux qui s'en sont le plus servi. Je ne sais pas, mais il y a dans l'air une révolution prochaine : si l'hiver de 1848 est aussi terrible que le dernier, cela deviendra fâcheux.

Et ce n'est pas le peuple qui est à craindre : celui-là, s'il se révolte, on le mitraille très vite, mais je causais dimanche avec un des hommes les plus forts de ce temps-ci, cela va t'étonner, c'est Daumier, un caricaturiste; il me dit que

la rue Saint-Denis n'est pas contente. Si la bourgeoisie s'en mêle, la chose est sérieuse, car la bourgeoisie est la royauté de ce temps-ci.

Ce matin, j'ai été porter un article à Girardin, qui est plus que jamais rempli de fiel contre le ministère... On lui a refusé je ne sais trop quelle place très importante, et il se venge ; il est dangereux, car il mène 37.000 abonnés.

Dans tout ce tohubohu, la littérature ne marche pas ; on s'occupe beaucoup plus de la Bourse, des chemins de fer et surtout des scandales de la Chambre des députés que de feuilletons ; les nouveaux journaux ont bien de la peine à paraître... Je gagne très peu de chose par cette raison toute simple que je commence à *me voir* et à douter de mon éducation. Aussi j'étudie beaucoup ; je lis six heures par jour ; pendant trois mois je m'entoure de livres religieux ; trois autres mois, de philosophie ; trois autres mois, d'histoire, et les trois derniers, de belles-lettres. Depuis que je suis à Paris, j'ai fait d'énormes progrès et beaucoup d'études, mais au hasard ; je suis enfin arrivé à une méthode certaine.

J'ai encore fait une pantomime, mais pour l'argent seulement ; je n'y ai pas attaché mon nom, par ce motif que j'essaie de me faire

oublier un peu, à cause de mon séjour dans les petits journaux...

Je t'embrasse.

—

(1847.)

Ma chère maman,

... Tu auras vu dans les journaux que je m'étais décidé à signer une nouvelle pantomime ; et puisque tu t'inquiètes quand on parle de moi, tu auras dû être contente. J'ai obtenu un immense succès.

Cette nouvelle pantomime va sans doute plus que toute autre chose décider de mon avenir et me donner un modeste sort tranquille.

Il est présumable que vers le commencement de décembre, au Christmas, qui est le Noël des Anglais, je partirai pour Londres, chargé de faire des engagements d'acteurs, ainsi que pour étudier la pantomime anglaise.

Le directeur des Funambules a trouvé l'idée très bonne et n'y met pas d'obstacles ; au contraire. Aujourd'hui j'étais à travailler, il pleuvait, Théophile Gautier est venu me voir et m'a dit mystérieusement qu'il était question de m'of-

frir dans ce petit théâtre 300 francs par mois, en m'engageant à écrire six pièces par an ; seulement je serais chargé d'un travail que j'ignore ou que je n'aurais pas la patience de faire, mais je donnerais 50 francs à un individu pour l'exécuter. Resterait donc 250 francs par mois, ce que je ne trouverais jamais ailleurs et beaucoup de temps libre.

Ce marché ne se conclura sans doute qu'à mon retour de Londres ; mais enfin nous verrons d'ici là [1].

Je demeure maintenant dans une des plus belles maisons de Paris, à l'hôtel Pellapra, du nom de celui qui a été condamné à la Chambre des pairs [2] ; j'ai vue sur les Tuileries et sur la Seine. Cela me coûte assez cher, 360 francs par an [3].

Ainsi que tu le vois, ma chère maman, mon affaire devient assez bonne ; c'est toujours un peu dans les brouillards du futur, mais l'espérance est une chose si gaie que la réalité ne vaut pas autant.

1. Il ne s'est jamais conclu, pas plus que ce voyage à Londres.

2. Voir le procès Teste, en 1847.

3. Rien qu'au prix des loyers, on pourrait découvrir la date approximative de cette lettre.

Adieu, ma chère maman, embrasse pour moi tout le monde, et crois bien que je suis heureux de te faire part de mes petits bonheurs. Je voudrais que tu en aies autant à me répondre.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

—

(Sans date.)

Ma chère maman,

Je t'écris aujourd'hui que je suis gai, de peur d'être trop triste demain ; car il me prend quelquefois des tristesses infinies, ou des colères sans fin, qui me viennent des relations d'affaires.

« Le pain des poètes est un pain trempé de larmes », disait Gœthe, et il avait raison. Malgré ça, j'aime mon état par dessus tout ; j'ai quelquefois de grands bonheurs. Mon dernier succès a été très franc, je ne sais si tu as lu les gazettes ; mais on ne sait pas combien sous une simple pantomime [1], il y a de fièvres, de rages et de malheurs. Les directeurs, les acteurs, vous

1. Champfleury était en ces années-là en veine de pantomimes, et nous ne savons à laquelle se rapporte la lettre sans date ci-dessus. *Pierrot valet de la Mort* est de 1846 ; *Pierrot pendu*, *Pierrot marquis*, sont de 1847 ; *Madame Polichinelle*, *La Reine des Carottes*, de 1848.

font mourir à petit feu. Ainsi avant de la jouer, tout le théâtre la trouvait exécrable, ça ne ferait pas un sou ; moi, je suis sûr de mes effets, et tout m'irritait. Tu me diras que je devrais me mettre au-dessus de tout cela ; mais j'ai les nerfs tellement sensibles, que je n'en ai pas la force.

Ils veulent tous que je fasse du théâtre parlé ; mais je deviendrais fou, en comparaison de ce que je souffre aux Funambules. On siffle Balzac, on siffle Théophile, on siffle Gozlan ; moi qui appartiens à cette famille d'écrivains hardis et chercheurs, je ne pense pas échapper à ce sort.

Depuis un mois, je suis dans des fièvres intermittentes ; les fatigues, le travail, les projets m'empêchent de dormir. Dame, il sortira de ce Vésuve quelque chose de bon.

Ma sœur, en une heure, a assisté à une des choses les plus comiques de la vie littéraire : le siège de ma porte par un créancier. Elle a été très bonne, et m'a acheté une cravate dont le besoin se faisait cruellement sentir.

Je l'ai retrouvée ce soir chez M^me^ L..., qui m'a fait ces fausses amabilités parisiennes, devant lesquelles je suis de glace. Nous autres qui vivons au milieu des grandes intelligences de ce temps-ci, moi un jour sans gants à qui la prin-

cesse Belgiojoso offre la main, tu comprends le mépris et l'ennui que je ressens dans ce monde-là !

Parbleu ! ne faut-il pas faire des compliments, ou dire des fadeurs, moi qui cet hiver me permettais de contredire Michelet, dans son salon, devant beaucoup de monde !

Nous aimons la vérité et la sincérité et la naïveté ; nous sommes un petit cercle de sauvages qui travaillons chacun de son côté à y arriver, et il nous faudrait aller cacher nos pensées, aller mentir devant les bourgeois, pour perdre en une heure tout le fruit de travaux considérables !

Tout cela, ma chère maman, te semble bizarre ; mais il n'y a rien d'affecté. Et plus je serai vrai, plus je serai bizarre, la société vivant de mensonges. Aussi, ne sommes-nous d'aucun parti politique, et avons-nous de grands faibles pour les vaincus.

Cet été je me lance dans la science, ayant soif d'apprendre. Je suis un cours énorme d'histoire naturelle et vais aller le matin aux cliniques des hôpitaux.

Quand Balzac, en me regardant, m'a dit : *Vous êtes un travailleur*, cela m'a surpris. Il avait dit vrai.

Bonjour à papa ; quel malheur qu'il ne puisse pas satisfaire des goûts et des manies bien innocentes ! Bonjour à Édouard qui ne répond jamais.

Je n'oublie pas ma tante. J'espère que tu te portes bien ; réponds-moi une longue lettre avec des nouvelles.

Ton fils qui t'aime et t'embrasse.

—

1847 (?).

Ma chère maman,

...Mes affaires vont mieux ; je suis rentré au *Corsaire* qui m'a pris pas mal de feuilletons et je pense que tout ira bien maintenant. Je partirai sans doute de Paris vers la fin du mois pour les îles Guernesey, ayant par là des mœurs assez étranges à étudier. C'est un voyage pédestre et artistique à travers la Normandie.

Réponds-moi un mot avant que je parte...

Pour moi je ne désire qu'une chose, c'est de pouvoir gagner une petite somme, juste de quoi vivre honnêtement, et tâcher de trouver une femme bien pot-au-feu qui voudra mener une vie tranquille.

De tous mes anciens amis, je suis à peu près le seul qui pense de la sorte ; ils chantent la vie de bohème et se font fiers de la mener. C'est en réalité la vie la plus amère que de ne pas dîner, de n'avoir pas de bottes et de faire là-dessus des quantités de paradoxes.

Le suprême bonheur pour moi sera de mener la vie de province à Paris, c'est-à-dire la vie réglée et tranquille avec tous les avantages des relations et la fréquentation des gens intelligents...

Adieu, crois bien que je t'aime ainsi que mon père.

—

(Sans date.)

Ma chère maman,

J'ai reçu ta lettre avec plaisir; il y avait longtemps que je n'avais de tes nouvelles. Tu ne me disais pas que tu étais malade. Édouard m'a dit que tu avais la grippe, avant de partir.

Je suis tout à fait bien aujourd'hui et rentré à mon domicile[1] ; je commençais fortement à

1. 15, quai Malaquais. C'est l'adresse qu'il donne à la fin de sa lettre, signée encore J. Fleury. Les lettres qu'il écrivait à sa mère portaient cette suscription: Madame Fleury-Duflot, place du Bourg, Laon.

m'ennuyer de n'être plus chez moi. Ne t'inquiète pas trop de ma position ; je ne te dirai pas qu'elle est brillante. Il y a peu d'hommes de lettres très heureux, même les plus riches ; mais au moins vit-on content et insouciant.

Quand je vois les gens riches soucieux, ennuyés et ne sachant comment passer leur temps, je me trouve beaucoup plus fortuné qu'eux. D'ailleurs le travail est la plus grande des jouissances. De temps à autre, je retombe dans la paresse, deux jours, trois jours et encore vois-je pendant ce temps-là des gens très intelligents qui discutent ; eh bien ! je me sens pris d'un grand ennui.

Tu ne saurais croire le plaisir qu'on a à gâcher du papier, car quelquefois mieux vaudrait le laisser blanc que de le noircir d'encre ; mais enfin ça rend heureux au possible quand un gros tas écrit est devant vous. Et je t'assure que les reproches qu'on pourrait faire sur ma paresse ne seront jamais à la hauteur des miens.

Du reste tu as pu voir par toi-même si j'ai réussi. De tous mes amis, moi seul ai percé jusque-là ; on m'a attaqué, on m'a loué. J'ai fait peu et mon peu a été connu très vite. J'ai beaucoup étudié, surtout beaucoup appris. Tu sais ce que j'avais fait dans mes classes. Je n'avais

rien lu avant de venir à Paris, rien que des romans et pas pour les étudier.

Il m'a fallu un grand sentiment de la vérité et une tournure d'esprit mélancolique et comique à la fois, pour pouvoir me lancer sans instruction, sans études. Mais aussi j'ai travaillé ; je ne suis pas ce qu'on appelle savant, je ne veux pas le devenir. Cela est d'ailleurs en dehors de la littérature. Non, je cherche la naïveté et les bons sentiments. Plus tard, quand j'aurai trouvé ma vraie manière, tu verras combien j'ai fait de progrès, parce que dans ce moment je ne peux pas encore réaliser tout ce que j'ai dans l'esprit.

Je ne te parle pas de toi, ma chère maman. J'aurais voulu te voir avec mon père ; mais cela me paraît impossible. Je lui écris une petite lettre, car je l'aime beaucoup et je l'ai toujours aimé, quoique nous n'eussions pas de grands rapports d'amitié. Quel malheur qu'il n'ait pas à lui deux ou trois mille livres de rentes ! il aurait été très heureux.

Quoi qu'on en dise, il a des goûts simples. Pour des manies, qui n'en a pas ? Comment va-t-il faire maintenant ? Je voudrais qu'il lui fût permis tous les ans de bouleverser son jardin ; je voudrais qu'il eût à sa disposition un

petit carré de journal. Tout cela est bien innocent et bien naturel.

Je te souhaite une meilleure année, ma chère maman. Qui sait ? tout n'est pas désespéré. La vie n'est pas remplie que de chagrins et tu en as eu assez pour ta part...

Cette maladie m'a retardé beaucoup et je travaille ferme. Je voudrais être assez riche pour envoyer au petit Abel[1] des étrennes ; hélas ! je crois que quand ce moment arrivera, il sera aussi grand que moi. Les oncles littérateurs n'ont jamais été des oncles d'Amérique.

Adieu, ma chère maman, porte-toi bien, et pardonne-moi de t'écrire sur une simple feuille. Je l'ai fait ainsi, afin de pouvoir, sans surcharger le port, envoyer une lettre à mon père[2].

Bonne année.

Ton fils qui t'aime.

—

1. Son neveu.

2. Ceci date d'avant la révolution de 1848, où la taxe uniforme des lettres fut de 25 centimes pour toute la France. Auparavant on n'affranchissait pas les lettres, mais on les payait selon la distance et le poids. Aussi n'écrivait-on pas souvent.

Vendredi 25, 8 heures du matin (1848).

Ma chère maman,

Je n'ai voulu t'écrire qu'après les événements un peu tranquillisés. Je sors de l'hôtel de ville où j'ai passé la nuit à monter la garde.

On commence à renverser les barricades, le temps est superbe, mais tout le monde a perdu la tête. Nous ne savons si nous sommes en pleine République comme le veut le peuple.

Il y a vingt-cinq gouvernements provisoires.

La garde nationale a bien peur maintenant; elle est effrayée de ce qu'elle a fait, ou plutôt de ce qu'elle a laissé faire.

Jamais on n'aura vu de révolution pareille.

Les provinciaux, qui ont fait la révolution de Juillet et qui sont maintenant chez eux, ne comprendront rien à la nôtre.

On ne s'est pas battu pour ainsi dire. On n'a fait que des barricades, mais un réseau très serré. Au bout de deux heures, les Tuileries étaient prises.

J'ai fumé ma pipe assis sur le trône, un des premiers.

Et nous n'avions pas d'armes; je n'ai jamais pu m'emparer que d'une paire de bottes à l'écuyère.

Cette fuite du roi et des princes donne beaucoup à penser. Est-ce une ruse ?

Le peuple n'entend point et ne veut pas écouter le mot de Régence.

Il y a eu pillage complet au Palais-Royal, j'entends qu'on a mis le feu à 5 ou 600.000 francs de mobilier; hier soir le feu menaçait tout le quartier.

Odilon Barrot et Thiers sont compromis à jamais; j'ai enfin vu le peuple, le vrai et je l'ai entendu. Les uns sont pleins de sagesse, mais les autres ont été bien terribles; ils avaient bu toute la cave des Tuileries et ils ont monté la garde cette nuit, arrêtant tout le monde et cent fois plus terribles que des municipaux.

A moins que le gouvernement provisoire qu'on n'a pas encore vu ne se montre très ferme et très décidé, il arrivera que la garde nationale fatiguée fera une contre-révolution.

*P.-S.* — Tu sauras demain par les journaux que la République est proclamée.

Adieu, ma chère maman, bonjour à mon père et à tout le monde. J'écris à la hâte, et je t'embrasse.

—

30 avril 1884.

Ma chère mère,

Je commence déjà à revenir de toutes sortes d'errements que j'avais en tête.

Puisque tu ne peux entendre parler ni d'artistes ni de gens de lettres, enfin de personne qui s'occupe d'arts, écoute un peu un conseil que m'a donné un jeune écrivain de notre pays : « Si vous voulez vous occuper de littérature n'importe comment, ayez d'abord une place positive, ne restez pas livré à vous-même, vous ne ferez rien. » Carle L..., de Coucy, un homme de lettres, est employé au Ministère ; je connais maintenant un ou deux poètes qui sont secrétaires de je ne sais quels espions russes. Malgré tout ce que l'on pourra me dire, je ne peux pas rester avec des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et qui ne voient pas plus loin ; j'aime les gens d'esprit, d'imagination, avec lesquels on ne peut que gagner. Aussi étais-je fatigué à Laon de cette vie de désœuvrement, de quasi-débauche, qui ne convient qu'aux sens et non pas à l'esprit [1]. Avant quinze

1. Les affaires littéraires n'allant pas à Paris, après la révolution de février, Champfleury était retourné à Laon, d'où,

jours je veux être placé, n'importe comment, j'ai compris aussi bien que personne votre position pécuniaire; si je peux parvenir à gagner 1.200 francs, je ne vous demanderai plus rien que de m'habiller. Quant aux dettes que j'ai laissées à Laon, je demande qu'on ne les paie pas, je m'en acquitterai tôt ou tard ; je te prierai seulement de payer de malheureuses petites sommes criardes qu'on viendra sans doute te réclamer. Quand je suis revenu de Paris la première fois, je ne me doutais aucunement de la vie; c'est Laon qui m'a perdu, j'avais 40 francs à dépenser par mois, les 40 francs ne suffisaient pas pour le café, non pas que je boive, on peut le savoir partout, mais les jeux dans lesquels j'étais très ignorant me perdirent. — Le café entraîne les connaissances et les prétendues amitiés qui ne sont que des camaraderies tout au plus. Les camaraderies de Laon sont cent fois pires qu'à Paris; ici jamais nous ne mettons le pied au café, on cause et on discute. Tu ne sais guère nos divertissements, ce sont tous jeunes gens qui se livrent, qui à la poésie, qui à la peinture, qui à la musique et qui se commu-

comme on le verra par la lettre suivante, il se félicita d'être revenu bientôt à Paris.

niquent leurs œuvres ; on passe de temps en temps une moitié de nuit à écouter un drame ou à faire de la musique, voilà notre vie. Du reste tu dois savoir que je suis logé seul, je rentre tous les jours de très bonne heure, enfin une existence beaucoup plus tranquille et mieux employée qu'à Laon. Édouard te dira que je compte avoir bientôt une place dans un journal.

Je désirerais que tu m'envoies mon habit noir, ma redingote noire, mon paletot sac et mon gilet de velours ainsi que le gilet blanc ; on s'habille maintenant très simplement, les redingotes que j'ai emportées ne conviennent guère pour aller faire des visites et demander des places. Le plus tôt possible sera le meilleur. Édouard te donnera sans doute 40 francs pour moi.

Tu souhaiteras le bonjour de ma part à Huriet et à ma sœur ; s'ils ont besoin de quelques courses, je suis entièrement à leur disposition.

Je te recommande expressément de m'envoyer un volume, une espèce de registre que je croyais dans ma malle, où il y a des fragments de feuilletons, de lettres manuscrites et qui pourra m'être très utile ; c'est sans doute dans ma chambre, je renverrai aussi le carton à chapeau, on y mettra mon chapeau blanc.

Dis à mon père que je pense à lui et qu'il ne me croie pas si indifférent que je le parais.

—

21 août 1848.

Ma chère maman,

Je demeure à cette heure, 3, rue d'Arcole, en face l'hôtel de ville. Je loge au sixième étage, j'ai un balcon où j'aurai le plaisir de voir l'émeute se dérouler, s'il y a encore des émeutes.

J'ai bien fait de retourner à Paris ; depuis mon arrivée, il s'est fondé toutes sortes de journaux amis, qui m'ont accueilli avec empressement.

C'est moi qui ai ouvert le feuilleton de *l'Événement*, journal de Victor Hugo.

Je travaille au *Journal* d'Alphonse Karr.

Et je vais publier une série de feuilletons à *la Presse*.

Comme tu ne lis pas tous ces journaux, tu ne vois pas tout ce qu'on a imprimé de moi ou sur moi.

Du reste Victor Hugo vient de se conduire avec moi d'une façon qui prouve qu'il me porte un intérêt sérieux ; tu me connais assez franc

et même assez rude pour n'aller jamais flatter les gens, pour n'aller jamais rien demander, pour n'aller jamais crier ma pauvreté sur les toits.

Avant-hier matin je reçus une lettre de Victor Hugo, qui m'annonçait que M. Mérimée l'avait fait venir au Ministère pour lui demander des notes sur des gens de lettres pauvres ou de talent. Hugo a donné mon nom le premier, comme étant le plus digne d'être encouragé.

Et j'attends. C'est très beau, n'est-il pas vrai, dans ce temps-ci surtout où tous les esprits ne pensent qu'à la politique, qu'un homme comme Hugo ait mis tant de zèle à mon service ?

Je l'ai remercié par une lettre.

On ne parle que de troubles prochains ; je ne sais rien de plus et suis toujours aussi indifférent en matières politiques. Cela ne me regarde pas.

Eh bien, pense à ce que je serais devenu à Laon... oublié complètement. Un homme de lettres qu'on ne voit plus à Paris est *mort*.

J'ai des amis, mais des *amis* de journal, de relations, qui ne m'écriraient plus un mot de lettre en province, et qui m'écriront cent lettres à Paris. Si l'indemnité du Ministère est

un peu grosse, je pourrai terminer ma comédie à laquelle je ne peux travailler, forcé de courir et d'écrire des articles toute la journée.

J'espère que tu te portes bien, ainsi que papa.

—

23 août 1848.

Mon cher Edouard,

Je t'écris en arrivant de la Chaise-Dieu où nous sommes allés hier avec ta femme et F... Malheureusement ta femme n'a pas réussi dans son voyage, où elle allait à la recherche de la dentelle, moi à la recherche de la *Danse des Morts*, et F... à la recherche de rien du tout ; ce qui en fait un triste compagnon. Qui diable a pensé à l'amener par ici ? S'il n'avait pas eu son mal de dents pour le dédommager, je ne sais pas ce qu'il aurait fait au Puy.

En revenant de la Chaise-Dieu, il a trouvé la justice de paix qui l'attendait ; la joie lui aura fait redoubler son mal de dents ; car j'entends ce matin à travers la cloison un nouveau dentiste qui fait de longs discours pour ne rien lui arracher.

Je ne veux de mal à personne ; mais sois certain qu'il faut être puni sur cette terre, du mal

d'abord et du bien qu'on ne fait pas. Assez riche pour vivre, il occupe la place d'un autre qui en aurait besoin. Il sera puni. Il va faire souffrir les plaignants ; il sera puni. Au lieu d'un homme bon, vertueux et à larges vues, il sera un mauvais juge, étroit, donnant raison au riche contre le pauvre. Et il sera puni.

Voilà ce que c'est à nous autres que notre socialisme, qui a fait que je reçois de terribles bordées quand nous sommes à dîner. On m'appelle rouge ; moi je soutiens qu'on ne comprend rien à ce que nous pensons. Je sais bien qu'à Laon vous êtes mal entourés ; vous avez perpétuellement la menace sous vos yeux, et vous êtes forcés de lutter contre le progrès, représenté par de pareils hommes. Si je vivais en province, évidemment, je suivrais la même route. Mais à Paris où on peut discuter, vivre au contact d'intelligences et s'éclairer par les rapprochements, nous ne pouvons pas marcher avec l'ancienne société.

D'ailleurs tout ceci ne m'empêche pas de penser à l'art. Tu comprends ma joie quand j'ai retrouvé au Puy un portrait de Le Nain fait par lui-même. Quel hasard singulier ! Je ne suis pas encore sûr, mais je vais en avoir la certitude.

Je ne te dirai pas mes impressions de voyage ;

je crois que ta femme en tient un registre plus fidèle que moi. Aussi bien tu liras une partie de mon voyage dans *l'Illustration* où je travaille maintenant.

Quel malheur que tu ne sois pas venu ! nous aurions fait à nous deux une chose curieuse, toi en me dessinant des croquis qu'on me demande, et moi en racontant les curiosités.

Par un autre hasard, j'ai rencontré au théâtre Giraud, un petit peintre qui me connaissait plus que je ne le connaissais, et qui va me faire quelques dessins, pour les joindre à mes articles. Si cependant tu avais une quinzaine à perdre, il faudrait venir. C'est un beau et grand pays.

Je ne partage pas l'enthousiasme général pour les rochers quelquefois très audacieux, mais dont le ton me déplaît. Ils ont l'air *peints*. Je leur trouve la vérité de l'art, plutôt que la vérité de la nature. Ils sont mélangés d'un ton rouille et vert, qui ferait croire que Decamps leur a donné un glacis général. Mais il faut être sur les lieux pour comprendre ces finesses.

J'ai aussi trouvé là-bas un gros architecte, un Normand, de la célèbre famille des Normands, graveurs, architectes, etc. qui serait aussi un véritable artiste, si la vie de province ne l'avait tué.

Nous commençons à avoir vu une bonne partie du pays. Ta femme est un bon compagnon de route ; elle ne craint pas les fatigues, et ne se fait pas prier pour grimper dans les ruines, pour monter les montagnes et descendre des chemins difficiles. Son voyage ne sera pas perdu, si elle rapporte l'art de la dentelle à Laon.

Moi je commence à me remettre au travail ; mon estomac va un peu mieux ; mais il n'est pas encore dans son état habituel.

Quand tu écriras à ta femme, réponds-moi donc à quelle époque paraîtra soit à Soissons, soit dans ton journal, le travail sur les Le Nain. Voici pourquoi :

J'aurai assez de notes encore, pour le refaire en double, dans la brochure. Je suis en train d'achever mon quatrième volume que je veux publier presque inédit, pour le commencement de l'hiver. Aussi, recevras-tu la copie un de ces matins.

Adieu et porte-toi bien. Ta dernière lettre a été se promener par ta faute dans la Haute-Marne et n'est venue qu'un peu tard dans la Haute-Loire.

Ton frère et ami.

—

(1848.)

Ma chère maman,

... Je ne suis pas trop mécontent de ma position, ni trop riche, ni trop pauvre; un moment je me suis cru au comble de la fortune; car ce n'est jamais le travail qui m'a manqué, mais bien la faculté de placer tous mes contes. Donc, un moment, ça allait très bien; j'avais un journal dévoué, *l'Événement*, qui m'a imprimé dix feuilletons en deux mois; et puis maintenant cela s'est arrêté.

Heureusement le Ministère m'a fait cadeau de 200 francs, qui sont arrivés juste à point pour faire taire mes créanciers, et pour me permettre de travailler un peu tranquillement. Enfin je suis content, et ma position n'est pas mauvaise.

Ma dernière pantomime a eu un grand succès; tu en auras sans doute entendu parler dans quelques journaux. Cela devient de plus en plus à la mode; on n'a plus de places à mes premières, et quinze jours auparavant le père Balzac, qui est aussi curieux qu'il est gros, sollicitait une petite place [1].

1. *La Reine des Carottes* fut représentée le 27 septembre 1848, au théâtre des Funambules, et c'est pour la voir jouer que Balzac écrivit à Champfleury : « Faites-moi goûter de ce légume littéraire. »

J'ai eu un grand mois de joie; c'était quand Lockroy était directeur des Français; c'est un homme très intelligent. Il m'avait offert mes entrées, je lui avais parlé d'une pièce; il me poussait à la faire. Tout d'un coup cet odieux avocat Senard casse mon Lockroy; la nouvelle direction me casse mes entrées, le dégoût me prend et la pièce reste en l'air.

C'est le diable que tous ces remue-ménages moitié politiques et moitié actrices. Tu me diras qu'on devrait avoir des tas de feuilletons tout prêts, des tas de pièces toutes faites, mais tu ne songes pas au découragement qui vous casse les bras. Vous voilà au travail plein de plaisir, vous entamez une affaire avec un journal, tout va bien, vous voyez de l'argent, et puis tout manque. On ne travaille plus, on flâne, on s'ennuie.

Joins à cela que nous vivons dans un temps où l'on s'occupe très peu de contes et de romans, que nous sommes les fils d'une littérature fausse et qui se meurt, et qu'il nous faut chercher autre chose. Heureusement pour moi je suis dans le simple et le vrai, je ne me suis pas trop inquiété des romantiques, sans cela je serais bien malade.

Et puis, pense que Hugo a fait tout ce qu'il

a pu pour nous encourager, et que nous ne pouvons pas faire autrement que de l'attaquer un jour. Ainsi dernièrement la jeune école qui pousse a traité très durement Théophile à cause de moi, ce qui m'a fait un grand tourment. Je lui suis redevable de tout, du bruit qu'a fait mon nom et je ne peux pas être ingrat.

Je t'écris tout cela, tu n'y comprendras pas grand'chose, ne vivant pas dans les coulisses du monde littéraire; mais je ne sais rien autre chose. Je ne m'occupe pas de politique et je ne vis que littérairement [1].

Adieu, maman, parle-moi de tes affaires comme je te parle des miennes, embrasse papa, ma sœur et Édouard. Bonjour à tous.

—

1. Champfleury n'avait pas besoin de s'occuper de politique, pour être mêlé à la lutte des partis. Après la bataille des classiques et des romantiques, la guerre commençait entre le romantisme et le réalisme, favorisé, comme toute poussée nouvelle, par une révolution politique, celle de 1848. Champfleury se défendait vainement d'en être le porte-drapeau; il était chef d'école malgré lui. Sa fantaisie était souvent restée romantique, comme de nos jours le naturalisme, qui a refoulé le réalisme, se ressent toujours de la fanfare rhétoricienne du grand *classique* Hugo.

(Sans date.)

Ma chère maman,

Le petit mandat est venu fort à propos et je t'en remercie.

Tu as vu dans ma lettre un désespoir trop immense ; je me suis peut-être laissé aller en écrivant ; mais demande à ma sœur qui m'a vu, je ris assez de toutes les misères de la vie.

Seulement, au fond, je suis très triste. Tous les artistes sont de même, les grands comme les petits.

Ce diable de temps serait assez amusant à regarder si on avait des rentes ; mais on n'en a pas, et les affaires politiques font une trop rude concurrence aux arts et aux lettres.

Ma sœur me demande si je veux changer d'état. Ah ! quel état vaudrait le mien ? Nous sommes libres, indépendants, nous avons le droit de dire ce que nous pensons. Avec un pli pareil pris depuis six ans, où voudrais-tu que je restasse seulement deux heures ?

J'avais envoyé l'autre jour à Édouard, afin qu'il te le montre, un journal dans lequel je répondais à un de mes amis qui m'avait fort blessé sans le savoir. C'était un feuilletoniste de *la Patrie*, qui faisait croire à quatre-vingt

mille Français que j'étais le *roi de la bohème*. Il entendait par là que je faisais partie de cette belle race de poètes pauvres des XVIe et XVIIe siècles, et que j'étais leur fils.

Au fond de mon existence dérangée, rien n'est plus rangé; je n'aime qu'une chose, les livres, j'en achète et je n'en vends jamais. Et toujours mes livres auront une chambre. Ce critique de *la Patrie* croyait que je demeurais dans un arbre.

Tu n'as pas lu cet article important ; j'expliquais notre vie à quelques-uns, pauvres parce que nous le voulons, pauvres parce que nous prétendons garder notre liberté de penser et d'écrire.

Nous ne faisons pas de camaraderie, et nous ne prêtons pas l'échelle à nos amis pour nous en servir après.

Tu dois comprendre la quantité d'ennemis que nous nous faisons dans le journalisme, en disant toujours la vérité quand nous croyons que c'est la vérité. D'ailleurs les flatteries et les réclames ne mènent à rien ; vous pouvez passer dix ans pour un bon garçon, et puis c'est fini. Mieux vaut notre rudesse et notre franchise, qui nous font craindre et respecter.

Il ne manque qu'une chose, c'est d'avoir une

vie modeste assurée, à l'abri des événements politiques. Cela viendra un jour, mais ne crois pas que je sois d'un byronisme effrayant. Non ; seulement je pense peut-être trop souvent à une existence toute simple que je ne peux pas arriver à réaliser. D'où mes inquiétudes.

Adieu, ma chère maman, j'espère que tu vas bien. Si j'avais pensé que ma lettre te tracasserait, je ne l'aurais pas écrite ; mais j'ai l'habitude d'écrire ce que je sens et j'ai sans doute écrit cela dans un mauvais quart d'heure sans penser à l'impression fâcheuse qui en résulterait.

Embrasse papa et tout le monde.

—

1er janvier 1849.

Ma chère maman,

... Notre position est nette : nous serons maîtres des journaux dans trois ans, quand tous les traités seront épuisés, mais il faut encore que nous étudiions énormément pendant trois ans ; il faut vivre, il faut travailler sérieusement.

Les grands journaux ont eu la niaiserie de faire des traités pour cinq ans avec des romanciers

qui s'en vont. Malgré toute leur bonne volonté, les directeurs de journaux ne peuvent pas nous donner autant de besogne qu'ils le voudraient; mais, je te le garantis, dans trois ans, notre génération arrivera.

Il y a cinq ans que je suis à Paris, et je ne trouve pas que j'aie perdu mon temps ; je me suis fait un nom chez les artistes et mes confrères; dans trois ans, j'aurai un nom pour le public...

Peut-être un jour, retrouveras-tu dans un grand drame bourgeois une partie de ta vie, et de celle de mon père; tu verras alors si je comprends, et si je sens.

Ne crois pas que je t'aie écrit à cause du jour de l'an ; il y a longtemps que je voulais te dire mes joies et mes peines, et puis je tardais ; car tu sais que je suis bien paresseux pour ce qui est des lettres.

Je t'envoie en même temps une lettre pour ma tante ; je te prie de la lui faire donner immédiatement.

Adieu, ma chère maman, embrasse bien mon père pour moi, ma sœur et Abel ; et sois sûre que je fais des vœux pour que l'année 1849 soit meilleure pour toi que l'année 1848.

—

9 février 1849.

Bonjour, ma chère maman ; comment vas-tu? Es-tu plus heureuse, moins chagrine? Comment se porte mon père ? Moi, je suis très heureux aujourd'hui ; je sors d'un rhumatisme, qui m'a fait souffrir le diable pendant deux jours. Il n'y a rien de pareil pour vous rendre la gaîté, quand c'est passé; avec ça il fait un temps charmant, et je t'écris au soleil.

Mes affaires ne vont pas très mal ; j'ai beaucoup mangé cet hiver ; cela est si rare qu'on ne trouve d'une graisse merveilleuse.

On joue une pantomime de moi dans une quinzaine [1] ; de plus, il va se faire un essai très original au théâtre des Variétés ; j'ai beaucoup de besogne, trop même ; j'ai encore une féerie au théâtre Beaumarchais, qui va ouvrir prochainement. Enfin, si *l'Événement* continue, on oubliera mon premier volume. C'est ce que j'aurai fait de plus long...

A force de travail ou plutôt à force de penser, j'arriverai un jour à ce que je veux, à la littérature sérieuse, honnête et morale. Nous vivons

1. *Les trois filles à Cassandre*, pantomime jouée en mars 1849, au théâtre des Funambules.

dans un tel monde de vices que nous sommes obligés de croire à la vertu. Et avant-hier, j'ai rencontré un homme qui m'a dit, dans un bureau de journal, une de ces belles choses qui me faisaient croire à une colombe qui réciterait une leçon de morale dans un nid de serpents.

Cela fera un beau conte plus tard, comme ceux du philosophe Diderot.

Nous sommes dans un singulier temps plein d'instructions et plus comique que méchant. Aussi suis-je plutôt rouge que réactionnaire ; tu sais que je n'aime guère les bourgeois. Ils sont encore les maîtres sous la République, mais ils ne peuvent pas durer[1]. Malgré tout, je ne m'occupe nullement de politique, et je suis plein d'indulgence pour les uns et les autres.

Le journal d'Édouard est très curieux : puisqu'il pense ainsi qu'il faut marcher avec le département, qu'il continue ; mais je crois qu'il

1. Champfleury, qui s'occupa toujours très peu de politique, exprimait là des idées courantes dans les ateliers et les petits cénacles littéraires, où l'on professait le dédain du *bourgeois*. La bourgeoisie, de tout temps, a eu bon dos, et elle l'a encore, se sentant peu atteinte au fond par d'innocents coups d'épingles. C'est elle qui pense, travaille, produit ; elle est aujourd'hui toute la nation, et nous avons tous le droit de nous appeler *esquires*, comme les Anglais qui ajoutent trois lettres distinctives à leur nom, *esq.*, pour sortir du commun. C'est leur manière de s'appeler *citoyens*.

vaudrait mieux ne pas flatter les passions bourgeoises et marcher en avant.

Quand son journal sera bien posé, bien établi, lu à Paris et aura beaucoup d'abonnés, il ne risquera rien de devenir républicain. Pour moi, je ne crois pas Henri V possible, le comte de Paris encore moins ; peut-être les ramènera-t-on, mais cette restauration ne peut pas durer. A quoi bon alors un roi de six mois, de deux ans ? à rien, sinon à ramener de nouveaux troubles.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse ainsi que papa ; dis bonjour à ma sœur, à Huriet, à Édouard, à ma tante, à tout le monde.

—

3 avril 1849.

Ma chère maman,

Remercie d'abord ma sœur de ses bonnes dispositions à mon égard, et pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit plus souvent.

Ne crois pas que j'aie été fâché de ce que tu ne me disais pas de revenir. Édouard n'avait donc pas compris ma lettre ? je me mettais seulement à sa disposition, au cas où il aurait eu

quelque chose à craindre, en rédigeant son journal.

Au reste il a tout ce qu'il faut pour lutter là-bas : il a du courage, malheureusement pas assez de sang-froid. Il est emporté, et j'ai vu que son article sur les clubs de Laon était dangereux, à cause de l'esprit.

Si à Paris la plaisanterie est dangereuse, que sera-ce en province?

Ces théories vont sans doute t'étonner : mais si tu savais les travaux qu'il m'a fallu faire pour comprendre combien peu de chose était l'esprit ! J'en suis arrivé à la *naïveté,* qui est tout dans les arts et tu verras plus tard mes énormes progrès ; mais combien il est difficile de comprendre!

Quand j'ai dit à Balzac que depuis cinq ans j'écrivais sans voir clair, sans méthode, que ma tête était un chaos, il m'a dit : « Vous êtes le seul jeune homme que j'aie entendu parler ainsi », et il ajoutait : « Après avoir écrit pendant sept ans, je me suis seulement douté de la langue française. »

Balzac n'est pas flatteur, et cependant lui seul m'a donné, il y a un mois, de vrais conseils. « Vous feriez des contes qui seraient des chefs-d'œuvre, m'a-t-il dit, que vous créveriez

de faim... faites du théâtre, vous avez tout ce qu'il faut. »

Quoique je ne gagne pas grand'chose, je veux rester pour l'assemblée générale [1] ; d'abord si je retournais à Laon, cela contrarierait Édouard, parce qu'aux dernières élections, on m'accusait, tu sais, de faire les articles. La même chose existerait aujourd'hui...

... Quoique la République me soit assez indifférente, Laon est bien arriéré, et je ne comprends pas l'attachement de papa aux choses de l'ancien régime, le régime de la bourgeoisie et de la médiocrité.

L'ancien régime lui a enlevé sa place ; il a tout perdu sous l'ancien régime ; je ne dis pas et je ne crois pas que la République lui rende rien, mais il vaut mieux marcher avec elle que contre elle.

Nous autres, jeunes gens, qui n'étions pas républicains, l'étions le plus cependant ; car nos attaques à la bourgeoisie étaient la plus grande opposition au gouvernement et au roi, le bourgeois *princeps*.

Tout ce que je sais, c'est que la République m'a donné de l'activité, du courage et que je

1. De la Société des gens de lettres, probablement.

travaille plus que jamais, sans trop m'inquiéter de demain.

Adieu, ma chère maman, bonjour à Huriet, et embrasse tout le monde, mon père, ma sœur et Abel.

—

Paris, 20 juillet 1849.

Ma chère maman,

Je suis sorti de l'hôpital, plus ou moins guéri. Je n'ai pas de jambes et pas beaucoup d'estomac. J'ai vu trois médecins différents qui s'accordent très bien sur ma maladie : il ne faut que des soins et du repos et une nourriture bonne.

J'attendrai ici ma sœur en ne travaillant pas énormément.

La Société des gens de lettres m'a témoigné beaucoup de sympathies; je ne l'avais pas prévenue. Mais on l'a su par un de mes amis et, un jour, j'ai été très étonné de recevoir une députation de gens décorés, qui sont des membres de notre comité.

Si j'avais voulu, ils m'offraient une maison de santé; mais j'étais mieux à Beaujon, j'ai refusé. Il y a eu l'autre jour à la Chambre un scandale

pour un homme de lettres mort de faim, et ils craignent beaucoup de voir des membres de la Société à l'hôpital.

Tu n'as donc pas remis le bout de lettre à Chevergny que je n'entends parler de rien ! Ah ! ça, ils s'imaginent donc que ces travaux sont des farces ? Voilà trente pages qui représentent des recherches de cinq ans, ça éclaircit un point de l'histoire de la peinture [1]. Je ne sais pas si on a reçu la fin de mon manuscrit ! je ne sais pas qui est-ce qui l'imprime, je me trouve fourré dans des sociétés archéologiques de Soissons.

Moi, je croyais qu'on allait imprimer cela tout bonnement dans le *Journal de l'Aisne* et tout de suite. Il est important que je montre toujours quelque chose au public parisien, je connais mes époques ; si on me retarde, on dérange tout.

Tu sauras, ma chère maman, qu'à un moment donné une brochure de vingt pages vous fait considérer beaucoup plus que si vous aviez écrit trente volumes de romans.

1. Il s'agissait d'un premier *Essai sur la vie et l'œuvre des Lenain, peintres laonnois*, par Champfleury, qui fut imprimé à Laon, Imprimerie de Ed. Fleury et Ad. Chevergny, rue Sérurier, 22, 1850. — Sérurier est le nom du maréchal, comte de l'Empire, autre enfant de Laon qui prit Mantoue, patrie de Virgile, en 1797.

Est-ce qu'Édouard est toujours malade ? toujours à sa campagne ? S'il était encore malade, presse donc Chevergny de me répondre un mot sur mon étude sur les Lenain, avec les renseignements que je demandais...

Adieu, maman, porte-toi bien, embrasse ma sœur, mon père; souhaite le bonjour à Mme Édouard. Dans quelques jours j'écrirai à ma sœur.

—

23 juillet 1849

Ma chère maman,

Je n'ai pas voulu t'écrire pendant que j'étais malade; heureusement c'est à peu près fini ; le jour où tu as reçu ma dernière lettre, j'ai été pris par le choléra ou plutôt la cholérine. Je t'assure qu'à une heure du matin j'étais fort peureux et embarrassé ; j'ai réveillé la maison ; on a été chercher le médecin. Un voisin pauvre m'a gardé et j'espère que tout ira bien. Sur cinq de nos amis avec lesquels je me trouve, quatre ont été pris de la même manière.

Le diable est que cette maladie n'a pas de remèdes, qu'on vous fait boire des excitants, du rhum, des toniques et le camphre par des-

sus tout. Quand on a guéri du choléra, on attrape une autre maladie qui vient du traitement, une espèce d'inflammation des intestins.

J'ai toujours des restes de fièvre, la moitié du temps peu d'appétit, l'autre moitié grand appétit. Si je me laisse aller à la faim, je reprends la fièvre. Mais heureusement j'ai grande foi en Raspail, je mange du poivre, des échalotes, de la moutarde, enfin toutes les épices et condiments connus. Je t'engage à acheter son petit traité d'hygiène et de maladie ; on se guérit tout seul, et on apprend à faire des cuisines merveilleuses, où l'ail joue un grand rôle.

Si tu voyais maintenant ma chambre, j'ai une pharmacie camphrée de quoi m'établir.

Ne t'inquiète pas, je vais bien, je suis gai et je travaille à travers toutes les maladies et émeutes ; cependant la dernière m'a donné une espèce de transport au cerveau qui m'a fait grand peur.

Je me rétablissais, je vais me promener sur les boulevards le 13 juin, et je regardais la manifestation très calme, très nombreuse et très pacifique, quoi qu'on en dise, lorsqu'on charge non seulement la manifestation, mais encore les curieux [1]. J'ai réussi à me sauver dans une

1. Il s'agissait de la fameuse échauffourée de juin 1849, pro-

maison ; mais j'avais le corps faible et la tête embarrassée.

Les mouvements de troupes, les tambours, le passage de l'artillerie, ma rue qui était gardée comme *intéressante,* tout cela m'avait donné une presque hallucination, qui ne tient qu'à la maladie, car plus d'une fois j'ai vu des émeutes, des coups de fusil, des personnes tuées, et cela ne m'a rien fait.

Nous sommes tranquilles pour quelque temps, mais je ne crois pas la révolution finie. Il y a toujours la majorité — la *bourgeoisie*, l'aristocratie de ce temps-ci — qui est faible, sans volonté et sans énergie, et surtout sans *idées.* Elle craint la République et n'ose pas la royauté.

Ce qu'il y a de bon dans Édouard, c'est le courage et la fermeté ; Dieu veuille que ces qualités soient dépensées à propos...

Ne t'inquiète jamais de mes idées politiques ; je ne me mêle jamais des choses actives, mais vivant à l'écart, en dehors et au milieu du mouvement, nous jugeons avec bonne foi, et ne nous rallions à aucun parti, attendu que le licou nous blesserait.

duite par l'expédition de Rome, et qui aboutit à l'affaire des Arts et Métiers.

Et malgré ces troubles, j'aime mieux Paris que Laon ; car chez vous on voit des gens ignorants, envieux, bavards et sans courage, qui, aux grands jours de révolution, n'oseraient défendre leurs principes. Dans tout cela, il n'y a guère qu'Édouard qui marcherait seul ; un de mes amis, qui a été commissaire [1] sous Ledru-Rollin, et qui a causé dix minutes avec Édouard, m'en parlait encore et faisait son éloge, quoique partant d'un principe aussi contraire et aussi exalté.

Adieu, ma bonne maman, ne t'inquiète pas de ma santé ; je pense plutôt à la tienne, lis Raspail et profites-en. Papa a dû être fort remué par tous ces événements ; embrasse-le bien, ainsi que ma sœur et ma tante.

Je n'ai pas besoin de te recommander Edouard et sa femme.

—

1. La révolution de février avait créé des commissaires de la République, chargés d'administrer plusieurs départements à la fois. M. Emile Ollivier, par exemple, pour citer un nom célèbre et qui désigne bien la fonction, fut nommé commissaire de la République dans les Bouches-du-Rhône et le Var. Ces nominations relevaient de Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur.

BIBLIOTHECA

Décembre 1849.

Ma chère maman,

Si tu savais combien je suis occupé et tourmenté, tu me pardonnerais d'être aussi longtemps à t'écrire...

Il me faut de grands courages pour travailler. Cependant je mène la vie la plus tranquille qui soit possible. J'ai renoncé à toute espèce de plaisirs. Plus je vais, et plus j'ai des envies de travailler.

J'arriverai un jour à ne plus sortir de chez moi. Dans le temps, je travaillais en l'air, partout, sur une table de café ; aujourd'hui j'ai le courage de m'attabler à mon bureau. Et cela va bien...

... Eh bien ! on disait que les socialistes n'aimaient pas la littérature et les arts. Cependant ils sont venus me commander un roman qui paraît dans quelques jours dans le journal du citoyen Proudhon [1].

Et ne crois pas qu'il y soit question de sang, de révolution ; au contraire mon roman est doux comme un mouton. C'est un conte de Noël, où

1. *La Voix du Peuple*, où parurent *les Oies de Noël*, en 1850.

il est plutôt question de bonnes mœurs de famille que d'autre chose.

Nous autres travaillons pour le peuple, et nous dévouons à cette grande cause ; et il arrive qu'on nous jette la pierre à tout propos.

Ainsi, ma bonne maman, sois tranquille de ce côté, et quand on te parle de moi comme d'un socialiste, ris en toi-même de ces mots sans signification.

Nous savons bien qu'il y a dans le parti des gens sans probité, qui se rattachent aux branches et qui exploitent le titre ; mais cela se voit partout et ne se peut empêcher.

Ma chère maman, tâche de ne pas te faire de chagrin et tu guériras plus vite. Car le chagrin t'a fait plus de mal que la maladie. Moi-même j'ai un peu hérité de ces dispositions ; je regarde quelquefois dans l'avenir avec terreur, mais, heureusement, je m'en sauve en riant aussitôt.

Voilà une nouvelle année qui s'ouvre, belle en promesses pour moi. J'espère qu'elle sera meilleure en santé pour toi.

Écris-moi toujours, cela me fait plaisir. Ne me tiens pas rancune quand je ne réponds pas vite. Pense que je pense à toi. Ce n'est pas quelques griffonneries de plus ou de moins, qui te prouveront que je t'aime.

Adieu, ma chère maman, embrasse pour moi papa. Je lui souhaite une bonne santé.

Je t'embrasse mille fois.

—

18 février 1850.

Ma chère maman,

Comment vas-tu ? Édouard ou ma sœur, je ne me rappelle plus quelle est la dernière lettre que j'ai reçue, m'écrivait que tu es toujours très faible, quoique allant mieux.

Dans deux mois ou trois au plus, j'espère aller vous rendre une petite visite et tâcher de me reposer un peu de cette vie bruyante de Paris.

Je ne vais pas mal, et je ne vais pas bien. Je n'échappe aux accidents qu'en menant la vie la plus réglée du monde et en prenant des nourritures légères et à heure fixe.

Surtout dans ce moment-ci, je suis très fatigué, ayant essayé une fois dans ma vie d'écrire un demi-volume au jour le jour dans *la Voix du Peuple* [1].

1. Il s'agissait des *Oies de Noël*, qui devinrent *l'Usurier Blaizot*, en librairie.

Quoique lancé parmi les proudhoniens, le journal *l'Ordre* (tu comprends bien qu'un titre aussi niais n'appartient qu'à M. Odilon Barrot) vient de me charger de deux feuilletons de peinture par mois.

Je les ferai à mon grand dépit, parce qu'il faut vivre.

Mais je pourrai travailler vingt ans dans un journal pareil, sans que cela serve à un iota à ma réputation.

Personne ne lit *l'Ordre*.

J'ai fait la connaissance d'un homme bien aimable, presque de notre pays, M. Didron, l'archéologue qui est, je crois, de Reims, et qui connaît bien notre pays, car il a publié dans le *Journal de l'Aisne* des travaux sur la cathédrale.

C'est un homme considérable.

Si ma brochure avait été publiée, il aurait été à même de me rendre bien service.

Dis-le à Édouard, ou plutôt montre-lui cette lettre, qu'il fasse l'impossible pour m'envoyer ma dernière épreuve.

Il arrive aujourd'hui que Charles Blanc, qui pouvait me servir, est très déconsidéré à cette heure, et qu'il a lui-même toutes les peines à empêcher un impérialiste âgé de prendre sa place de directeur des Beaux-Arts.

Je ne peux donc plus compter sur lui. D'un autre côté, il est important que cette brochure prouve à quelques imbéciles que je suis capable de travaux sérieux.

Comment se porte Huriet ? et ma sœur ? Et papa ?

Réponds-moi plus souvent que je ne t'écris et ne te fâche pas, car j'ai d'énormes occupations.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse pour toi et pour tout le monde.

—

6 mai 1850.

... Tu serais bien étonnée de me voir à cette heure dans la bourgeoisie jusqu'au cou. Tu n'as pas assez la connaissance de Paris pour me supposer presque tous les soirs *rue aux Ours* chez des négociants.

Il est vrai que les deux ménages sont composés de deux maris et de deux femmes comme j'en ai peu vu. Et la grande raison est qu'on fume dans le salon. On y va s'inviter à dîner sans façon, et on y fait de la musique. Car je suis en train de devenir un grand musicien,

ayant acheté (chose difficile à croire !) une basse dont je suis parvenu à payer les deux tiers.

Ces bijoutiers me réconcilieraient avec la bourgeoisie, s'ils ne formaient malheureusement une petite exception à la grande classe notre ennemie...

—

12 juillet 1850.

Ma chère maman,

Je t'écris de la campagne où je suis depuis une quinzaine : je me suis logé dans le bois de Boulogne, afin d'être plus près d'une maison de bains hydrothérapiques que je prends tous les jours [1]. Je vais très bien et je mène la vie si heureuse, qu'il n'est pas possible que ça dure bien longtemps.

Je crois t'avoir dit que je passais mon temps dans la bourgeoisie, mais une bourgeoisie toute particulière que nous avons dressée à la peinture et à la littérature, un peintre et moi. Nous avons commencé par faire cesser toutes espèces de relations avec diverses familles qui sen-

1. Chez le docteur Pigeaire. — Il en sera de nouveau question dans la lettre du 20 novembre 1851.

taient trop la rue aux Ours et qui ne pouvaient que corrompre ces heureux ménages.

On recevait dans le temps des gens qui s'appellent les P..., les B... ; ces noms-là te diront assez ce que c'étaient. Enfin nous sommes restés les maîtres de la maison où on nous adore, on nous passe toutes nos fantaisies, on respecte nos mauvaises habitudes, etc. Nous avons donc fini par louer une maison de campagne en commun, dans laquelle je demeure avec un jeune Anglais.

J'ai dressé l'Anglais à me faire la cuisine.

Trois fois par semaine, ces dames viennent avec leurs maris passer la journée, et s'en retournent à Paris. Elles apportent des provisions, amènent avec elles un médecin, quelquefois deux médecins, car nulle part on n'a jamais vu de gens aussi nerveux et aussi malades.

Il y a une dame, la plus jeune et la plus aimable, dont la vie n'est qu'une attaque perpétuelle.

Tout le monde se lève à dix heures du matin. On va dans le bois qui nous entoure, et on revient déjeuner avec un de ces appétits terribles que je ne me connaissais plus.

J'ai beaucoup travaillé dans cet endroit, étant parfaitement isolé et me portant un peu mieux.

Il m'est arrivé, chose étonnante, de rencontrer des personnes qui ne parlent ni beaux-arts, ni littérature, ni politique ; et on est tout étonné d'avoir passé quelques heures sans s'ennuyer et sans avoir discuté.

Dernièrement le peintre est tombé malade ; les dames ont couru tout Paris, ont envoyé trois médecins, se sont installées chez sa mère à soigner mon ami. Jamais je n'ai vu de dévouements semblables. Au bout de quinze jours qu'on me connaissait, et tu sais si j'ai l'air aimable dans les nouvelles relations, une de ces dames croyant voir dans ma tristesse une cause d'argent, m'offrait d'envoyer une partie de son argenterie au Mont-de-Piété. C'est plus beau que l'antique [1].

Il est bon pour nous de rencontrer quelque-

1. Un roman de Champfleury, *Madame Eugénio*, donnerait peut-être la clé de ce mystère. Champfleury déploie ici beaucoup d'humour, pour déguiser un roman d'amour, et il se fait plus machiavélique qu'il n'était. Encore une fois, il ne faudrait pas prendre non plus trop à la lettre ces objurgations continuelles contre la bourgeoisie, dont il était plus que personne, où il se complaisait, et dont il rapportait toujours quelque étude de mœurs plutôt sympathique. *Madame Eugénio* se montra fière elle-même du roman qu'elle avait inspiré, et elle y fit même des observations piquantes ; car telle est la femme, qui ne se plaint jamais d'avoir été aimée et *chantée*... en vers ou même en simple prose.

fois de ces gens, afin de ne pas trop voir le monde en laid...

Et toi, ma chère maman, comment vas-tu ? Souffres-tu toujours ? L'été a-t-il apporté quelque changement à ton état ? Quand ma sœur est passée à Paris, je l'ai menée dans ma bourgeoisie ; on l'a trouvée très aimable et je crois qu'elle aussi a dû trouver cette dame charmante. Du reste ma sœur a été pleine de bontés pour moi, et je lui en ai beaucoup de reconnaissance...

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur.

—

Boulogne, 14 août 1850.

Ma chère maman,

Je suis à Boulogne-sur-Mer ; je n'y suis pas allé précisément pour la mer qui ne m'a jamais préoccupé. J'aime mieux la montagne de Laon et les Creuttes. Ce qui me plaît le plus sont les pêcheuses qui ont le courage du rouge dans leurs habits, et qui portent de longues boucles d'oreilles sans fin.

Boulogne est une ville neuve et aristocratique, avec des maisons honnêtes et bourgeoise-

ment froides. On n'est pas en France, on ne voit que des Anglais et des Anglaises et des affiches anglaises. Si je sortais un peu dans la ville, je voudrais savoir l'anglais au bout de huit jours.

Les enfants qui viennent au monde, quand même ils soient nés de parents français, poussent des cris en anglais.

Même les poupées de marchandes de modes, tu sais, en carton, sur lesquelles on confectionne des bonnets et des chapeaux, pincent leur bouche rouge comme des Anglaises.

Elles ne ressemblent guère aux honnêtes poupées de Notre-Dame-de-Liesse qui rougissent devant les pèlerins, mais qui conservent au fond toute l'amabilité des jeunes dames françaises.

J'ai retrouvé à Boulogne les personnes amies, chez lesquelles j'ai présenté ma sœur rue aux Ours.

Ces dames prennent des bains de mer.

Elles nous ont reçus comme la province ne sait pas recevoir, et tous les jours nous faisons des promenades charmantes au bord de la mer.

Dame, il a fallu changer un peu de toilette. Aussi un poète allemand, Weill, que j'ai rencontré avec sa femme dans Boulogne, s'est écrié :

« *Foilà la bremière vois gue monsieur Jeanvleury met tes cants.* »

Dans toute cette toilette de notaire dans laquelle je n'entre qu'en tremblant tous les jours, il n'est resté de caractéristic (voilà l'anglais qui me trotte) que le chapeau, ce chapeau que ma sœur n'a pas voulu emmener en Auvergne l'année passée.

Tu penses bien que ce n'est pas le même, mais c'est son frère. Du reste ma sœur a été punie de son entêtement ; elle m'achète le chapeau de soie, bien reluisant, le chapeau de chapelier bon genre. Les premiers jours que je le mets au Puy, ce chapeau m'intimide, je sens qu'il y a sur ma tête un monument insipide, tout d'un coup il tombe une pluie providentielle ; mon chapeau se corrompt ; il reprend la fière allure de ses grands-pères, et les gens du Puy rient au nez du chapeau bourgeois qui s'était lancé dans les formes romantiques.

Je ne suis pas très sérieux, n'est-ce pas, ma chère maman, mais je cherche à éviter les idées noires causées par mes habits...

Adieu, ma chère maman, je suis à Boulogne encore pour quelques jours, attendant de l'argent de Paris, car la vie est horriblement chère ; écris-moi un mot avant lundi prochain (66, rue

Nationale, M. Champfleury chez Mme Selinge, sage-femme).

N'oublie pas mon père et souhaite le bonjour à Édouard et à sa femme.

Je t'embrasse et je t'aime.

—

Septembre 1850 [1].

Ma chère maman,

J'aurais dû te répondre le lendemain de ton bon cadeau, si important pour moi qui n'ai jamais pensé à acheter de chemises, de bas [2], peut-être parce que je n'avais pas d'argent à y mettre.

Mais depuis mon retour de Boulogne, la situation a changé complètement pour moi. Ce que j'avais prévu arrive. La loi contre le roman qui va faire beaucoup de malheureux sera très utile à quelques jeunes gens comme moi qui ont passé sept ou huit ans à étudier, plutôt que de produire.

1. En relisant de longues années après ses lettres à sa mère, Champfleury a écrit en tête de celle-ci : « Lettre importante, prophétique et à laquelle j'ai donné raison (27 décembre 1877). »

2. C'est bien ainsi que s'exprime Champfleury, à qui on a tant reproché ses incorrections. Il écrivait comme on parlait alors, *de* chemises, *de* bas; depuis lors, l'usage est venu de dire *des*.

Je suis annoncé dans quatre journaux en ce moment et tout passera dans le mois, je crois. Chose plus étonnante, on ne m'avait pas oublié pendant mon absence et *la Patrie* annonçait de moi des articles sur *la Vie anglaise* que je ne connais pas plus que toi.

On me supposait à Londres et comme on me connaît grand flâneur, on s'imaginait des trésors d'observations que je devais rapporter. Je n'ai pas reculé et je travaille à l'heure qu'il est à tâcher de deviner la vie anglaise.

Tu m'as dit bien souvent : travaille. Des amitiés puissantes m'ont répété la même chose.

Et j'avais l'air de ne pas travailler. Ne crois pas que je sois paresseux : papa ne l'est pas, Édouard ne l'est pas, ma sœur ne l'est pas, tu ne l'es pas, la physiologie n'admettrait pas un moment un esprit paresseux au milieu de nous tous si actifs.

Imagine seulement qu'avec un esprit naturel qui pouvait faire de moi un vaudevilliste de drôleries, j'ai voulu arriver plus haut. Tout était à faire, car tu sais quelle singulière éducation j'avais reçue au collège et dans les cafés.

J'ai donc énormément travaillé, énormément réfléchi, énormément lu.

Aussi le peu que j'ai produit a-t-il été très re-

marqué. Je ne vous envoie pas les journaux où on parle souvent de moi, parce que je ne m'en inquiète pas moi-même, mais crois qu'avec de grands défauts, un caractère violent, une sincérité brutale, disant tout, tout franc, critiquant plutôt que louant, je suis à la tête de la jeune école dont beaucoup me craignent et dont quelques-uns m'aiment.

Un fait m'a donné un immense courage. J'allai voir dernièrement le rédacteur en chef de *l'Événement*, homme de trente ans [1] qui ne m'aime guère, ayant abandonné [2] le parti Hugo en littérature pour vivre seul en dehors de toute école.

Il avait vu M. de Balzac, un mois avant sa mort.

— Champfleury travaille-t-il toujours à *l'Événement ?* demanda Balzac. — Non, dit le rédacteur en chef. — Vous avez eu tort de ne pas l'attacher tout entier, ce sera un homme très remarquable par la suite.

Cette phrase qui a été dite devant plusieurs

1. Meurice ou Vacquerie. Il s'agissait de *l'Événement* de 1850, tout dévoué à Victor Hugo.

2. Champfleury parle de lui-même, ayant abandonné le parti Hugo. La phrase paraît incorrecte, elle est pourtant latine, si on l'analyse.

personnes, est d'autant plus sincère qu'elle est répétée par un *ennemi* littéraire. Balzac m'aurait dit pareille chose en face que je n'y aurais pas fait grande attention : mais dite par un mourant qui se souvient d'un jeune homme trois ans après l'avoir vu, elle a été pour moi un grand sujet d'ambition.

Je ne crains que la maladie ; quoique ayant très bonne mine, la moindre chose me dérange. Du mauvais vin, un plat mal apprêté, le travail m'abattent complètement et me donnent des névralgies, des maux d'estomac et surtout du ventre.

Mon hygiène ne sera constituée que quand je gagnerai assez d'argent pour manger chez moi et avoir une bonne.

Si je continue à pouvoir travailler, j'entrevois la possibilité de me faire honnêtement cinq mille francs par an.

Mais j'ai toujours fait de beaux rêves qui ne se réalisent pas et qui ne me rendent pas trop triste.

Adieu, ma chère maman ; je t'écris avec un mal de tête insupportable pour être allé hier soir en soirée. Comment vas-tu ? Réponds-moi bien vite...

Bonjour à papa, je l'embrasse ainsi que toi. J'ai écrit il y a deux jours à Édouard.

12 octobre 1850.

Ma chère maman,

J'ai changé d'adresse, je demeure rue Notre-Dame-de-Recouvrance, 21 ; c'est-à-dire que j'ai passé l'eau, que j'abandonne le faubourg Saint-Germain, le quartier latin pour aller demeurer sur les boulevards, en face du théâtre du Gymnase. Tu ne saurais croire quel événement c'est là ; c'est toute une nouvelle vie.

Quand on quitte notre quartier, c'est que les études sont terminées et qu'on veut gagner de l'argent, être bien habillé, bien logé, etc... Je risque la chose, allant me mettre dès aujourd'hui à une production plus active.

Je t'ai écrit je ne sais plus quand, il y a peut-être quinze jours ou trois semaines, une longue lettre à laquelle tu n'as rien répondu, ce qui m'a un peu vexé et étonné, car d'ordinaire tu réponds très exactement. Je me suis cent fois demandé, depuis, si tu n'avais pas reçu ma lettre ou si je n'avais pas reçu la tienne. D'abord je te remerciais de ton envoi de linge qui m'a été très utile ; mais je ne te redirai pas aujourd'hui ce que le reste contenait, car je n'en sais pas grand'chose maintenant.

Je t'écris en l'air, attendant mon espèce de mobilier qui est en train de vagabonder et de passer la Seine ; car je n'emménage qu'aujourd'hui jeudi.

Tu auras la bonté d'envoyer ce mot à Edouard à qui je n'ai pas écrit depuis une affaire arrêtée, mais à qui j'écrirai, aussitôt l'ordre revenu dans mon ménage ; en attendant dis-lui qu'après beaucoup de courses, je n'ai pu obtenir de règlement définitif chez les libraires, mais que j'ai touché 50 francs chez les Garnier, 25 francs chez Dumoulin, en tout 75 francs que j'ai déposés religieusement chez le marchand de tableaux qui attendra encore deux mois jusqu'à complet paiement de 125 francs, époque à laquelle il livrera le *Le Nain* [1]. J'ai un reçu, mais il est dans mes papiers et mes papiers déménagent.

Comment vas-tu, ma chère maman ? écris-moi, tu ne saurais croire combien j'ai été peiné de ne pas recevoir de lettres de toi.

Adieu, je t'embrasse, ainsi que papa.

—

1. Champfleury et son frère faisaient la chasse aux Le Nain, peintres laonnois, sur lesquels Champfleury a écrit une complète et définitive monographie, dont Sainte-Beuve a rendu compte dans les *Nouveaux Lundis*, tome IV.

23 octobre 1850.

Ma chère maman,

... Tu as tort de t'affliger sur mon compte. Si je n'étais pas maladif, je n'aurais guère à me plaindre, la littérature ne me rend aucunement inquiet. Si je n'avais pas le système nerveux très développé, c'est-à-dire très affaibli, tout irait bien. Un médecin attribue cela à l'épidémie qui a existé, et me dit que j'en ai encore pour trois ou quatre mois. Un autre me conseille de faire de la gymnastique, d'apprendre la boxe et la savate pour m'endurcir les nerfs ; mais ces exercices sont très fatigants, assez coûteux. Pour s'y mettre, il faut n'avoir rien à faire, et une leçon de boxe vous brise les membres pendant huit jours.

D'autres médecins vous disent : soyez gai, ne vous fâchez pas, amusez-vous ; c'est-à-dire toutes sortes de remèdes très bons, mais impossibles.

Je comprends tes craintes en politique ; je crois avoir dit cent fois à toi, que la vie de province n'était pas la vie de Paris, que si vous aviez raison au point de vue de la province, vous n'avez pas raison au point de vue de Paris.

Vois donc Victor Hugo : il est au fond légi-

timiste, catholique, conservateur. Eh ! bien, il arrive que forcé par les circonstances, il attaque le pape, il attaque le ministère, il est applaudi par la Montagne. C'est un réac plus révolutionnaire que tous les rouges. Et il est de bonne foi. Eh ! bien, ces gens là sont obligés de marcher avec leur époque.

Le temps est révolutionnaire. Toute la France se mettrait en travers, qu'un seul homme la briserait. C'est écrit.

Console-toi. Je ne fais pas de politique active, et je n'en ferai, Dieu merci, jamais.

Quant à l'excentricité, j'ai beaucoup ri de tes dernières phrases. Tu as dit des choses que tu ne penses pas. *Je n'ai pas l'amour du beau!* Ceci est une question d'esthétique trop longue à débattre entre nous. On t'a mis cela dans la tête ; je ne me suis pas moqué, pense-le bien ; mais réellement, j'ai ri à ce passage.

Quant à ma nature, ma tournure de corps et d'esprit, cela est aussi difficile à changer, que si je voulais avoir un nez à la grecque. Seulement, ce qui est déroutant pour les esprits provinciaux, est un livre très clair pour les intelligences parisiennes. Un critique me définissait l'autre jour : « *Séduisant comme une danseuse de corde.* »

Adieu, ma chère maman, embrasse mon père, tout le monde, comme je t'embrasse.

—

14 mars 1851.

Ma chère maman,

Pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt ; mais je l'avais fait, j'ai gardé ma lettre sur mon bureau, je l'ai retrouvée plus tard et j'ai bien fait de ne pas l'envoyer.

Je répondais à ta dernière lettre qui m'avait mécontenté et je répondais un peu blessé.

Moins que jamais, tout ce qu'on pourra me dire me changera.

Je suis poussé par le hasard, je travaille énormément, il en arrivera ce qu'il pourra. Tu veux que je me fasse une position, je me la fais tous les jours, soit par mon travail, soit par mes publications.

Que si vous ne voyez rien paraître là-bas, c'est que je n'ai pas l'occasion de vous envoyer ce que je publie.

Une place, toujours une place. J'ai fait la première démarche et ce que je savais d'avance m'a été confirmé par le directeur des Beaux-Arts. On ne peut rien pour moi.

Si j'étais une médiocrité, j'aurais une place, je ne blesserais personne par mes opinions, je solliciterais, je serais d'une politesse basse et je ferais antichambre.

Cela n'est pas possible dans ma position.

Je ne vais pas aux gens, ils doivent venir à moi. Tel est notre orgueil, nous autres qui nous exténuons de travail et qui avons des droits à nos places, — à celles que nous nous créons.

Je ne demande un sou à personne et je vis heureux de ce que je gagne, ne craignant que la maladie.

La bureaucratie me tuerait.

Dis-moi un peu si mon père, qui n'est pas un fantaisiste, n'aurait pas mieux fait de dépenser son intelligence à n'importe quoi que de passer trente ans dans son bureau et d'en être récompensé comme il l'a été.

Nous autres nos livres nous récompensent de bien des peines et de bien des chagrins.

J'ai la tête perdue dans mille travaux, remplie d'idées, le cerveau en feu, la névralgie à la porte et tu viens m'écrire des reproches sans fin qui se brisent devant mes idées arrêtées.

Que demain je tombe malade et me trouve sans argent, sera-ce de ma faute? Nous ne sommes pas nés pour jouir.

Le mois dernier j'ai publié sept feuilletons, j'ai monté une fête d'enfants, fait une pantomime : ce mois-ci vont paraître dix feuilletons à *l'Événement*. J'ai terminé un beau roman. Au milieu de tout cela j'étudie. Que peut-on faire de plus? Il y avait longtemps que je ne publiais rien, mais c'est de la faute de la politique. Est-ce que les commerçants ne souffrent pas dans leurs intérêts les premiers ?

N'aie pas peur, va, ma chère maman, après huit ans d'essai, je sais ce que je veux et ce que je vaux. J'ai toujours à travailler beaucoup, mais j'aurai un nom sérieux avant peu.

Édouard me dit que tu as été très malade ; je m'en veux de ne pas t'avoir écrit, mais comme je te le disais, il vaut mieux que ma lettre n'ait pas été envoyée.

Aie confiance en moi. Ne te chagrine pas inutilement.

Et réponds-moi que tu te portes mieux, ce qui peut seulement me faire grand plaisir.

Je t'embrasse,

Ton fils et ami.

—

11 avril 1851.

Ma chère maman,

... Je vais t'apprendre quelque chose qui va te surprendre :

*Je vais dans le monde.*

C'est-à-dire que je suis reçu seulement par une grande dame, une comtesse polonaise qui ne voit personne, une femme distinguée, qui m'écrit de grandes lettres de conseils, à qui je réponds de grandes lettres, qui me critique, qui me dit quand je fais des fautes de français, qui n'a pas les mêmes idées que moi ni en politique, ni en arts, ni en religion.

Tout cela a l'air d'un conte de fées. Et cependant je peux te nommer cette personne :

Mme Éveline de Hanska, née comtesse Rzewuska.

Tu ne la connais pas davantage, n'est-il pas vrai ? Eh bien, dis à Édouard de te prêter le volume de la *Comédie humaine*, et tu y verras, par la dédicace adressée à cette comtesse, quelle femme est Mme Éveline de Hanska. C'est la veuve de Balzac pour tout dire, qui vit dans l'isolement, dans son petit palais de la cité Beaujon. De tous les amis de son mari, elle n'a

voulu recevoir que moi, tu penses quel honneur, car c'est une femme étonnante qu'on accuse d'avoir écrit une partie du *Lys dans la vallée*, qui s'en défend et que je soupçonne, moi, d'en être l'auteur. Elle me paraît Balzac en femme : c'est une femme de quarante-cinq ans, courte et grosse, avec de beaux yeux et une figure charmante ! Elle parle avec un peu de difficulté le français, ce qui ajoute au charme de sa conversation.

J'ai eu très peur quand elle m'a écrit d'y aller, car sa lettre m'indiquait une femme étonnante ; mais je me suis risqué. Et au lieu de ces oies prétentieuses et pies-grièches qui font des manières et qui croient appartenir au *monde*, je me suis trouvé en face d'une femme charmante, sans prétentions, parlant sans phrases, très spirituelle et se moquant finement des sociétés que nous connaissions tous les deux, comme la maison de Victor Hugo.

« Mon mari appréciait beaucoup votre talent, monsieur, m'écrit-elle dans sa première lettre. Nous avons lu ensemble en Russie avec des joies friandes les charmantes biographies si fines et si originales, publiées par *l'Illustration*. Et cependant l'auteur de ces deux petits chefs-d'œuvre, qui se nomment *Chien-Caillou* et

*Feu Miette*, aurait frappé vainement à la porte de ma chartreuse, s'il n'avait frappé au nom de M. de Balzac. »

Elle m'a chargé, et c'est un grand honneur, d'une préface aux *Pensées* de Balzac, qui vont paraître prochainement.

Je dois m'occuper avec elle des romans inachevés, des notes de son mari ; elle veut que je les continue sous sa direction. Mais ceci est très délicat.

Seulement nous avons des discussions très vives sur beaucoup de questions.

Tu m'as fait tellement croire que je serais mal placé dans le monde, que j'étais très timide à cet endroit ; maintenant que la glace est cassée, je vois que tu avais tort.

Je suis superbe des pieds à la tête, étant tout neuf de tous les côtés, car j'ai jeté en plein costume trois cents francs que j'avais pu mettre de côté, ayant gagné un peu d'argent en ce temps-ci, mais ne sachant si cela durera. J'ai cent francs par mois à un journal pour y faire de la critique de livres, besogne pénible et dure, qui demande beaucoup de travail et d'inquiétude.

—

23 juin 1851.

... J'ai été un mois à Neuilly dans une maison de santé hydrothéropathique; cela m'a été fort utile, mais m'a ruiné.

Mme de Balzac a été très bonne pour moi; c'est elle qui a voulu que je me repose, car je travaille à mettre en ordre les œuvres diverses de son mari que nous allons publier.

Malheureusement l'argent que j'ai gagné a vite filé ; je dépensais là-bas quatre francs par jour, huit francs à la maison de santé et autant en voiture, et le reste pour retourner à Paris.

Et puis il m'a fallu être très beau pour aller dans le monde de Mme de Balzac où je rencontrais quelquefois des aristocrates. Quand ils sont partis, je les appelle *aristocraches,* cela l'amuse beaucoup. Elle trouve très comique de voir de près la bohème.

Il s'est passé au milieu de tout cela des affaires très graves, très sérieuses qui sont trop longues à te dire pour le moment.

Je ne vais pas mal et n'ai besoin que d'air de la campagne et de repos; mais les affaires me poussent et je perdrais trop en quittant Paris...

—

16 juillet 1851.

Ma chère maman,

... Nous sommes plus que jamais dans une mauvaise passe : heureusement Mme de Balzac m'a un peu sauvé en me payant largement les travaux que je fais pour elle.

Tout cela ne sert qu'à combler l'arriéré qui est formidable : mais si je continue, j'arriverai enfin à me libérer et à devenir tranquille. Nous entrons dans une époque moins que jamais favorable à la littérature : la politique tient toute la place. Il faut aller ainsi jusqu'aux élections de 1852.

Mais si mon prochain livre obtient du succès, je pourrai vivoter un peu de la librairie au lieu de faire du journalisme.

Je ne vais pas mal, cependant je suis toujours faible et fatigué, j'aspire à la vie domestique qu'il m'est impossible d'organiser. Jamais ma vie ne sera réglée telle que je la mène ; c'est impossible.

Peut-être faut-il que ma vie soit agitée pour mon talent : généralement le mariage tue l'art. Cette question de pot-au-feu qui se dresse tous les matins est la plus terrible chose du monde...

Dans les derniers temps on a beaucoup parlé de moi : mes petits volumes de mon début sont revenus sur l'eau.

Demande à Baston qu'il te fasse passer *l'Illustration* du dernier mois de juin, tu y liras un bel article.

Mais mes petits contes ne sont pas encore oubliés depuis sept ans, quand on ne parle déjà plus de grosses choses. C'est ce qu'il y a de mieux à dire.

Adieu, ma chère maman, je ne t'oublie pas non plus que papa.

—

20 novembre 1851.

Ma chère maman,

Je te remercie bien de tout ce que tu m'as envoyé, et je vais faire faire des chemises comme tu me l'as dit.

Quel malheur que l'état de ma sœur ne s'améliore point ? J'ai pensé à ceci. Je suis moi-même très fatigué, très énervé, des projets plein la tête et de quoi écrire douze heures sans me reposer.

Mais le croirais-tu ? ma main elle-même se

refuse à écrire. Il me prend des impatiences, des souffrances intenses quand je sens mon petit doigt traîner sur le papier. Ce n'est rien et c'est aussi féroce que si une mouche me bourdonnait dans l'oreille. Mon médecin qui a vu le bien que m'ont fait les bains froids au printemps, me les recommande encore. Réellement j'ai vu des effets très efficaces sur beaucoup de monde.

Si en revenant ma sœur voulait, si tu pouvais la décider, je l'attendrais bien ; j'ai une maison de santé à Neuilly où l'on ne traite que ces maladies par l'eau, très bon marché (5 francs par jour à cause de moi) ; il y a trois demoiselles charmantes, une dame fort aimable, le mari qui est médecin, tout le monde d'une excessive complaisance pour les malades[1]. Avec moi peut-être ma sœur se déciderait-elle à suivre le traitement. Je suis certain qu'au bout de quinze jours elle serait tout à fait bien.

Tâche de la décider...

Je suis un peu brouillé avec M^me^ de Balzac, plutôt en froid. Ah ! tu parles du *monde* : tu ne

1. Champfleury logeait l'été à Neuilly, chez la famille Pigeaire, qui tenait un établissement hydrothérapique. Le docteur Pigeaire, de Montpellier, connu pour ses opinions républicaines, pratiquait le magnétisme.

sais guère ce que c'est. Cependant mes paroles étaient des oracles, on me citait comme un génie (j'en riais bien au fond) et j'avais fini par *fumer* dans le salon en présence de son gendre et de sa fille, tout ce qu'il y a de plus aristocratique en Russie. Mais c'étaient encore d'autres comédies et je ne me sentais pas assez comédien. Je travaille à force. Tu verras que je ne saurai jamais faire fortune. Je t'embrasse et papa. Bonjour à Édouard et à sa femme.

—

Paris, 29 novembre 1851.

Mon cher papa,

Si tu voyais par les journaux que je suis poursuivi pour *crime politique* en cour d'assises, ne t'inquiète pas trop et rassure maman.

J'ai une petite ballade de cinquante lignes, *l'Hiver*, publiée *il y a sept ans*, qui a été reproduite sans mon consentement dans tous les journaux démocratiques [1].

1. Champfleury a recueilli cette ballade en prose, *l'Hiver*, dans son volume intitulé : *'Usurier Blaizot* (Paris, Michel Lévy, 1858). C'est une fantaisie inoffensive.

Peut-être a-t-elle été imprimée cent fois dans cent journaux de province.

Le procureur de la République de Dijon a été assez bête pour saisir le journal de son département, et pour m'incriminer.

Cela n'est que grotesque.

Et je vais en sortir avec les honneurs de la guerre.

Telle est la politique de 1851.

Je t'embrasse ainsi que maman et je cours à l'instruction.

Ton fils et ami.

—

14 décembre 1851.

Ma chère maman,

Ma sœur m'a apporté en passant une lettre d'Édouard, et la nouvelle que tu n'en avais pas reçu de moi. Je n'y comprends rien, car je suis absolument sûr d'en avoir mis une à la poste à ton adresse (chez Baston, libraire), il y a tout au plus huit jours.

Édouard m'envoie de l'argent pour revenir ; comme je comprends qu'il n'ait pas beaucoup le temps d'écrire, c'est toi que je charge de

cette commission, afin de me répondre sérieusement. Je n'ai pas bien compris dans sa lettre, s'il avait absolument besoin de moi, ou s'il voyait ma situation littéraire désespérée.

Je te charge donc de me faire savoir ce qui en est : pour moi je suis plein de courage ; je crois, malgré n'importe quels événements, que la littérature doit vivre, qu'il y ait un Empire ou un Comité de Salut public. Je ne crains rien, ne m'occupant pas de politique.

Sans doute, la situation est critique, et bien des existences sont déplacées : il y en a qui émigrent en Amérique comme Girardin[1], d'autres passent en Belgique, etc..., mais tant mieux pour ceux qui restent à Paris.

On attend une loi sur la presse : qu'importe quelle qu'elle soit! Je n'aime pas le journalisme, je ne l'ai jamais aimé et tout ce qui pourra comprimer son bavardage, je l'approuve.

S'il y a une censure sur les livres, c'est une condition qu'ils ne seront plus tracassés après[2].

1. C'est Girardin qui fit courir ce bruit-là.

2. Champfleury fit le premier l'expérience de la censure sur les livres, qui s'exerça sans ménagement sur les siens propres. *La Mascarade de la vie parisienne* arrêtée dans *l'Opinion nationale*, *les Amoureux de Sainte-Périne*, dans *la Presse*, *la Succession Le Camus*, interdite dans les gares, lui prouvèrent par la suite que la liberté politique n'est pas un vain mot.

J'attends donc et je ne veux pas perdre le fruit de mes huit dures années d'apprentissage; ce n'est pas au moment où je me suis fait une petite place et un nom qu'il serait prudent d'abandonner. Ma place peut se perdre, mais se retrouver ; mon nom ne sera pas perdu. Ce que j'ai de travaux en préparation est immense: mon livre va paraître dans une quinzaine: j'étudie toujours et mes études me deviennent un peu plus faciles à force de relations.

Je suis comme en fusion : m'en retourner à Laon serait glacer toute cette fonte qui ne tardera pas à couler dans un beau moule.

Tâche de faire comprendre cela à Édouard : d'ailleurs je travaille beaucoup ma musique et je deviens fort. On dansera toujours et je me résignerai et je serai heureux de pouvoir écrire en gagnant ma vie à faire de la musique [1].

Tu comprendras toi-même que si je renonçais à cette heure, je serais un être lâche et sans caractère.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse, ainsi qu'Édouard et papa et ma sœur.

Réponds-moi vite.

1. Champfleury nourrissait là un rêve à la Hoffmann, et par le fait, il y avait un Hoffmann dans Champfleury, épris des mêmes préoccupations artistiques et littéraires.

31 décembre 1851.

Ma chère maman, cette lettre t'arrivera sans doute en même temps qu'Édouard que j'ai vu deux jours de suite, mais que je ne rencontrerai sans doute pas aujourd'hui.

Nous avons encore parlé de cette fameuse place qui me poursuit depuis tant d'années ; je n'y crois guère et cependant je vais faire quelques démarches prochainement.

J'ai contre moi des gens qui n'ont jamais passé par l'art, et qui ne savent pas ce que c'est ; ils solliciteront volontiers pour un maître d'école, pour un juge de paix, mais pour un écrivain ! Ah ! qu'est-ce que c'est que cela ?

J'ai contre moi mon apparition dans les journaux de l'opposition, et quoique j'aie souvent écrit au bas de ces journaux le contraire de ce qu'on disait en haut, il suffit qu'on ait vu mon nom là.

J'ai contre moi que je ne sais pas solliciter ; si j'étais solliciteur, je ne serais pas celui que je suis. Que veux-tu ? un mot dur, un regard hautain, un semblant de protection sont capables de me mettre en fureur pendant huit jours. J'aime mieux travailler.

Edouard n'a pas dû trouver à Paris les esprits

aussi bien disposés qu'il le croyait, et avant peu vous entendrez votre bourgeoisie broyée entre le peuple, l'armée et les paysans, crier cent fois plus fort que les socialistes les plus exaltés.

Moi je vis tranquille et ne demande qu'à vendre des livres et des feuilletons. Ma vie est maintenant bien fixée...

Je te souhaite une bonne année, ma chère maman, une année tranquille et sans maladies, ainsi qu'à papa. Moi je serais très heureux, si ma maladie d'estomac ne s'était convertie en souffrances perpétuelles du ventre. Je ne sais ce que c'est, et cependant je vis on ne peut plus calme et souvent je suis couché à huit heures : il est impossible d'être plus rangé.

Adieu, ma bonne maman, écris-moi bientôt. Remercie pour moi ma tante qui m'a envoyé un petit cadeau et sans que je l'aie sollicité.

—

17 février 1852.

Ma chère maman,

... Avant-hier il m'est arrivé une assez drôle de rencontre. Mon libraire, un charmant vieillard qui a les cheveux blancs et l'esprit jeune,

et qui a une vingtaine de mille livres de rentes, m'entraîne en causant jusqu'au chemin de fer. De là nous partons à Enghien où il fait construire une superbe maison de campagne et nous voilà à discuter avec les maçons et serruriers du pays. Il y avait un colombier à bâtir, on va en voir un dans une propriété voisine. Tout d'un coup je reçois un grand coup de poing sur l'épaule. — « Ah ! te voilà ici, Jules. » Je me retourne et je me trouve en face d'un long cadavre qui n'était autre que M. M..., de Vaux, actuellement propriétaire à Enghien, constructeur de chalets suisses à louer pour la belle saison aux actrices, aux lorettes, et sans doute, dans l'avenir, membre du Conseil municipal d'Enghien.

Il appelle sa femme qui ne me reconnaît pas ; cent mille détails sur Laon qui ennuyaient mon libraire. Grand éloge d'Édouard qui, disait M. M..., *est reçu maintenant dans les meilleures maisons de la ville.* J'ai augmenté l'étonnement de M. M..., en lui disant qu'Édouard allait être décoré ; il est renversé et ne sait plus où le monde va.

Comme il me demandait ce que je faisais, mon éditeur l'a beaucoup étonné en lui disant que mes livres se vendaient bien. Pense que

c'était un homme à cheveux blancs, bien mis et propriétaire dans le pays, qui disait cela. M. M... va croire dorénavant aux grands hommes de Laon.

J'ai fini par quitter M. M..., et je ne crois pas que je le fréquenterai beaucoup malgré ses invitations ; cependant je dois au printemps aller souvent dans le pays courir à cheval avec mon libraire.

Je viens de publier un livre [1] qui a eu un grand succès ; on a presque tout vendu d'un coup. Cependant je ne suis pas tranquille. J'ai les mains liées par un traité et cela me fait peur. Toujours marcher et toujours faire un roman après un autre m'effraie. Tout cela pour arriver à vivre simplement ne suffit pas. Ma réputation se fait encore plus vite que ma fortune. Enfin j'essaierai par tous les moyens possibles.

Adieu, ma chère maman, j'ai mis les vers de papa dans un paquet ainsi que mon nouveau volume à l'adresse d'Édouard chez Prioux.

Dis-le-lui et prie-le de m'envoyer les *dernières bonnes feuilles* du *La Tour* que je n'ai pas reçues.

Je t'embrasse ainsi que papa.

Ton fils et ami.

1. *Les Excentriques*, chez Michel Lévy.

7 mai 1852.

Ma chère maman,

... J'ai eu des tracas considérables cet hiver qui sont à peu près passés. Attaques vives et passionnées, une lutte du diable qui tient aux événements et à une littérature qui s'en va.

Nous avons contre nous les très vieux, les très jeunes, ceux qui sont derrière nous, et enfin les gens de l'âge de Houssaye, c'est-à-dire que nous avons tout le monde contre nous. Et cela parce que nous cherchons quelque chose de neuf, la *réalité*.

Cela n'aurait rien que de très bon, car les luttes servent à notre réputation, mais il faut gagner de l'argent. Un de mes amis intimes, qui est peintre, qu'on appelle Courbet et qui a supporté avec moi toutes les colères, a été douze ans sans gagner un sou.

Mais tout se débrouille : j'ai deux éditeurs qui se disputent ma possession, les deux meilleurs de Paris. Encore un an et mon affaire sera faite.

Je vais publier deux livres coup sur coup, et peut-être un troisième, le grand qui appellera

toutes les colères possibles sur ma tête [1]. C'est là la vie littéraire ; et je ne la changerai pas contre n'importe laquelle...

... Je renonce à me faire solliciteur ; on m'a fait attendre une fois une heure et demie au Ministère, je m'en suis allé, peut-être allais-je être appelé. Que veux-tu ? c'est une vocation particulière ; on est tout à fait solliciteur ou pas. Quand on veut l'être, on s'y met tout entier ; quand on ne l'est pas, on se livre à des fantaisies comme celle de m'en aller. D'ailleurs, j'avais sur le cœur qu'on avait mis deux mois à me répondre à ma demande d'audience ; et si le directeur des Beaux-Arts n'avai t pas été convenable, j'aurais été dix fois plus fier que lui.

J'ai besoin de leur appui et je ne ferai rien pour l'obtenir. Lundi je serai sans doute installé à Neuilly... J'y serais déjà depuis huit jours, mais le froid se fait sentir comme au mois de janvier.

Adieu, ma chère maman, n'oublie personne de ma part et pense que je ne t'oublie pas malgré mes travaux.

—

1. Parmi ces livres figuraient probablement *les Aventures de Mlle Mariette*, qui contiennent toute l'esthétique de l'art nouveau connu sous le nom de Réalisme.

9 août 1852.

Ma chère maman,

... Je suis content que ma préface t'ait fait plaisir ; du reste le livre va mieux que je ne le croyais et les gens qui me sont le plus opposés reconnaissent eux-mêmes des efforts et des qualités nouvelles [1].

Je n'ai plus envie que d'une existence tranquille et laborieuse ; mais il est impossible, à moins de faire de mauvaises choses et de devenir un marchand de lignes, d'écrire toujours.

Tu me parles d'une position ; je sais bien que tu as raison à un point de vue ; mais depuis que j'écris, ma vie difficile m'a été d'un grand enseignement, et je serais éteint aujourd'hui, si j'étais entré dans un bureau quelconque.

Le plus difficile est de vivre honnêtement, de ne pas trop compter sur ses livres pour vivre et de n'en pas faire un métier.

Un de mes amis qui soutient sa famille en écrivant, a été obligé de faire les romans les plus affreux ; aujourd'hui il est nommé à la police pour surveiller les livres nouveaux. Tout cela n'est

1. Probablement *les Excentriques*, publiés en 1852 chez Michel Lévy.

pas beau. Il valait mieux faire un commerce quelconque que d'arriver par la plume à un état pareil.

Je ne perds plus de temps à m'éparpiller et je tâche de me concentrer. Maintenant je doute moins que jamais d'arriver à un nom. Que veux-tu ? je subis la loi fatale de tous les écrivains et artistes de tous les temps. Ceux qu'on croit les plus heureux ont des trésors de tristesses, d'ambitions, de pauvretés, tout ce qui constitue un homme de réputation...

—

10 octobre 1852.

Ma chère maman,

... Quand je n'écris pas, je n'en travaille pas moins, et je cherche toujours des combinaisons pour que mon travail soit un peu plus lucratif et s'écoule facilement.

Le grand moment de ma destinée est arrivé ; il faut que je réussisse plus grandement, mon nom est fait dans un certain public, mais il faut que je lutte contre mes confrères. Et il n'y a qu'un moyen, le travail. Aussi m'y suis-je mis depuis cet été avec un grand courage, et il faudra bien aboutir. Mais combien tout cela est

dur, et qu'il est nécessaire d'être de bronze !

Je ne parle pas de mon état maladif, je l'accepte et le subis et je tâcherai qu'il ne me gêne en rien pour mes travaux. A trente-cinq ans je dois être tout ou rien ; si je ne suis rien, c'est que je m'arrêterai moi-même dans cette vie de luttes, et vis-à-vis de moi-même je resterai sans reproches.

Mais je sens que je serai arrivé et que difficilement je sortirais de la vie tranquille que je me suis créée et qui cependant est la plus pénible de toutes les vies...

Je suis guéri pour le moment de l'envie d'avoir une place ; j'ai quelques-uns de mes amis placés nouvellement ; le métier qu'ils font est épouvantable ; ils travaillent comme des nègres et n'ont pas une minute à eux. En revanche les bureaux, les papiers, etc., les empêcheront à jamais de continuer leur littérature.

D'ailleurs il est impossible que je me rattache à l'empire ; je peux m'en servir, mais discrètement. Tous les hommes de lettres qui se rattacheront directement à Napoléon, seront positivement morts ce jour-là. Il est mieux de se tenir à l'écart, d'attendre et de regarder [1]...

—

1. Ce n'est pas absolument prophétique, tous les hommes de

1er janvier 1853.

... La vie littéraire est un rude combat qui a des charmes bien amers, et qu'on ne quitte plus quand on y est entré.

Mon rêve est de gagner beaucoup d'argent et de tâcher de te rendre heureuse ainsi que papa ; espérons que j'y arriverai.

Tu me parlais de la vie de ménage ; oui, je la désire quelquefois, mais elle est presque impossible dans notre état. Où trouver une femme sans prétentions, qui ne s'occupe pas de littérature et qui pense à son ménage ? Cela est rare à Paris, quoique la Parisienne ait des vertus particulières, mais elles aiment trop le plaisir. Et je ne me sens nullement disposé à mener une femme au bal ou au spectacle, mon seul plaisir est la musique.

Adieu, ma chère maman, j'espère te voir au printemps prochain. Je te souhaite une bonne année.

lettres, qui se rattachèrent à l'empire, n'en moururent pas pour cela ; quelques-uns survivent encore, et comme dit Théophile Gautier, qui fut un de ceux-là,

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité,
Le buste
Survit à la cité.

(1853.)

Ma chère maman,

Je t'écris un petit mot aujourd'hui pour te montrer que je ne t'oublie pas. Je suis accablé de besogne et d'ennuis de toute espèce : j'ai beaucoup souffert des nerfs depuis deux mois, à cause de ce faux hiver qui est arrivé, déguisé en printemps, et qui ensuite a montré son vrai et vilain museau.

Je viens de publier un gros volume [1], mon premier grand roman, qui est une affaire capable de me causer beaucoup de tracas littéraires. Et je me suis engagé pour l'année à en fournir trois autres. Sans doute, cette année va-t-elle me remettre un peu au courant, et éponger mon passé.

Un éditeur me propose une affaire de compilation de *quatre mille francs ;* mais j'aurais besoin d'un secrétaire qui m'en mangera au moins la moitié.

Si la guerre ne vient pas, je crois que mon sort sera assuré, et que je pourrai vivre tranquillement et facilement.

1. *Aventures de mademoiselle Mariette*, chez Lecou, libraire-éditeur, 1853.

J'ai reçu par Cerf les vers de papa. Fais-lui mille compliments ; mais je ne peux en rien tirer comme tu penses. Je lui avais pourtant écrit pour lui donner une bonne idée, c'était d'écrire simplement ses mémoires (mais pas en vers) ; nous aurions pu les publier à un moment donné. Cela peut être long, et l'aurait occupé. Il n'y a rien d'aussi beau qu'un homme qui peut exprimer simplement ses sensations ! Parle-lui en.

Je vais envoyer mon nouveau volume à Édouard en même temps. Je t'enverrai les poésies que j'ai très peur de perdre. Pense, si un pareil malheur arrivait ! je sais ce que sont les poètes.

Édouard t'a-t-il fait part de l'histoire de Laon (au point de vue familier) que je publie actuellement dans la *Revue de Paris* [1] ? Cela t'amuserait peut-être un moment...

Adieu, ma chère maman, écris-moi plus souvent que moi, plutôt deux fois qu'une, tes lettres me font toujours le plus grand plaisir.

—

1. La *Revue de Paris* publiait, en 1853, *les Souffrances du professeur Delteil*, une œuvre essentiellement laonnoise.

23 avril 1853.

Ma chère maman,

Ta lettre m'a beaucoup étonné, et d'autant plus qu'Edouard m'a écrit hier et que pas un mot sur cette grave affaire ne transperce. La comparution devant le préfet sur laquelle tu glisses trop légèrement m'a surtout surpris au dernier degré [1]. Il faut croire que tu n'as pas lu le roman, car pour des scènes de collège qui ne font tort à personne, des demoiselles modistes entièrement de mon invention et beaucoup d'autres faits plus ou moins réels, mais qui ne sont que de bien faibles ridicules, tels qu'il s'en voit partout, on ne peut guère se fâcher à Laon. Ce n'est pas cela qui m'empêcherait de traverser la ville, si je pouvais aller te voir en ce moment.

Il n'y a pas de chats à fouetter là-dedans : j'ai écrit Laon pour des considérations particuliè-

1. M. Edouard Fleury, frère de Champfleury, directeur du *Journal de l'Aisne*, feuille essentiellement gouvernementale, avait dû être appelé à s'expliquer sur le roman *laonnois* de Champfleury, *les Souffrances du professeur Delteil* ; c'est du moins ce qui semble ressortir de la lettre de Champfleury à sa mère. Il n'est pas étonnant que le préfet s'en soit mêlé en ce temps où l'administration pesait de tout son poids sur la littérature.

res que tu comprendras difficilement. Cela force mes souvenirs et donne aux choses que j'invente une réalité qu'il me serait difficile de trouver autrement. Mes souvenirs se combinent avec l'invention, et je sais moi-même à peine démêler le vrai du faux.

— Tu m'as écrit une longue lettre littéraire dont je te remercie. Le dernier roman que j'ai publié n'est pas immoral, et je ne cherchera jamais ce genre de succès : seulement l'observation, la vérité vous poussent à analyser des passions dont il faut que le lecteur tire une morale. C'est là la grosse pierre avec laquelle on a toujours assommé les romanciers ; Balzac a passé pour un monstre d'immoralité, quoiqu'il s'en soit toute sa vie défendu. Du reste, mon livre de *Mademoiselle Mariette,* qui a beaucoup de succès, n'a pas eu ce reproche sur la conscience, si j'en excepte toutefois ces niais de *l'Assemblée nationale* que j'ai attaqués le premier et que j'ai tournés en ridicule en leur faisant croire que je descendais de l'évêque Champfleury de Soissons (du XIe siècle). Tu penses que je ne tiens pas à cette illustration, mais avec ces gens il faut agir par des farces énormes, par tous les moyens possibles, et j'ai réussi. Cependant je suis plus inquiet que tu ne le crois ;

position que j'occupe maintenant me donne un peu le vertige, je travaille très difficilement, craignant de ne pas répondre à la hauteur où l'on m'a placé.

Je me tâte, j'essaie, cherchant toujours de quoi accrocher un grand succès avec lequel je pourrai vivre tranquillement, en travaillant à ma fantaisie. Mais que cela est difficile ! et dur et fatigant ! Tu penses si mes nerfs s'en ressentent. Je ne crois pas avoir un jour de bon sur cinq ; tantôt c'est un mal de tête, tantôt une mauvaise digestion, tantôt autre chose. Et ce sont des riens qui vous paralysent, surtout la composition...

—

1853 (?).

Ma chère maman,

Je retourne de nouveau en Allemagne, car le médecin m'a ordonné les eaux de Hombourg-sur-le-Mein ; étant à deux jours de là par les chemins de fer, je ne peux me dispenser d'essayer de boire ces eaux.

Tu as été un peu trop inquiète de mon état, quoiqu'il ne soit pas bon ; mais le moral n'est

res que tu comprendras difficilement. Cela force mes souvenirs et donne aux choses que j'invente une réalité qu'il me serait difficile de trouver autrement. Mes souvenirs se combinent avec l'invention, et je sais moi-même à peine démêler le vrai du faux.

— Tu m'as écrit une longue lettre littéraire dont je te remercie. Le dernier roman que j'ai publié n'est pas immoral, et je ne cherchera jamais ce genre de succès : seulement l'observation, la vérité vous poussent à analyser des passions dont il faut que le lecteur tire une morale. C'est là la grosse pierre avec laquelle on a toujours assommé les romanciers ; Balzac a passé pour un monstre d'immoralité, quoiqu'il s'en soit toute sa vie défendu. Du reste, mon livre de *Mademoiselle Mariette,* qui a beaucoup de succès, n'a pas eu ce reproche sur la conscience, si j'en excepte toutefois ces niais de *l'Assemblée nationale* que j'ai attaqués le premier et que j'ai tournés en ridicule en leur faisant croire que je descendais de l'évêque Champfleury de Soissons (du XIe siècle). Tu penses que je ne tiens pas à cette illustration, mais avec ces gens il faut agir par des farces énormes, par tous les moyens possibles, et j'ai réussi. Cependant je suis plus inquiet que tu ne le crois ;

position que j'occupe maintenant me donne un peu le vertige, je travaille très difficilement, craignant de ne pas répondre à la hauteur où l'on m'a placé.

Je me tâte, j'essaie, cherchant toujours de quoi accrocher un grand succès avec lequel je pourrai vivre tranquillement, en travaillant à ma fantaisie. Mais que cela est difficile ! et dur et fatigant ! Tu penses si mes nerfs s'en ressentent. Je ne crois pas avoir un jour de bon sur cinq ; tantôt c'est un mal de tête, tantôt une mauvaise digestion, tantôt autre chose. Et ce sont des riens qui vous paralysent, surtout la composition...

—

1853 (?).

Ma chère maman,

Je retourne de nouveau en Allemagne, car le médecin m'a ordonné les eaux de Hombourg-sur-le-Mein ; étant à deux jours de là par les chemins de fer, je ne peux me dispenser d'essayer de boire ces eaux.

Tu as été un peu trop inquiète de mon état, quoiqu'il ne soit pas bon ; mais le moral n'est

jamais que la conséquence du physique. Ce n'est pas ma faute si j'ai des crises nerveuses à peu près perpétuelles au creux de l'estomac, toute la machine en est affectée et ce qu'il y a de plus grave, c'est que je peux à peine travailler, à cause de la position du corps qui se révolte quand il est plié.

Cependant mon voyage en Suisse aura été très utile ; j'ai eu la chance de tomber dans un centre mi-allemand, mi-français, où j'ai pu nouer toutes sortes de relations littéraires et apprendre beaucoup.

Je demeurais avec un de mes amis, poète distingué et réfugié français à Berne [1] ; seul je ne m'en serais pas tiré. Si je n'étais pas malade, j'aurais gagné pas mal d'argent en faisant des cours publics, ce qui est la mode dans ce pays, ainsi qu'en Allemagne. Cela doit te surprendre de me voir tout à coup changé en professeur et entrer dans une chaire, moi qui me suis toujours moqué des professeurs et des chaires ; mais tout cela n'est que partie remise...

1. Le poète franc-comtois Max Buchon, un réaliste fervent ami de Courbet, traducteur en vers français du poète allemanique Hébel, auteur d'un grand nombre d'études sur la Poésie populaire, et de deux nouvelles, entre autres, qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1854, *le Malachin* et *le Gouffre gourmand*.

Tu me parles très facilement de places comme si je n'avais qu'à me baisser ; mais tu ne sais pas que M. Geoffroy de Villeneuve a fait pour moi des démarches à deux ans de date qui ont été tellement inutiles, que les ministres ne m'ont même pas répondu, ce qui ne s'est vu sous aucun gouvernement.

Les députés ne sont rien à cette heure ; je ne sais quels sont les hommes qui ont quelque importance, et il faudrait des travaux d'Hercule pour arriver à quelque chose.

Je ne peux trop te le répéter : un solliciteur accomplit une mission difficile ; c'est un état, une profession. Il faut peut-être un an pour comprendre les mécanismes des administrations, se rendre compte des démarches à faire : il est impossible de songer à travailler à autre chose. Un homme qui demande une place est un homme qui peut vivre un an à courir, à intriguer : je n'en ai guère le moyen. Enfin je verrai à mon retour.

Ce qui m'a tué c'est l'élan à prendre pour l'avenir ; je ne peux rester à faire ce que je fais ; si beaucoup envient ma réputation, je n'en suis pas content, et il me faut aller plus loin. Je touche au moment critique de la vie littéraire, qui n'est rien quand on reste stationnaire, et où il

faut toujours être en progrès. Je pense comme un autre à l'argent, car je veux mener une vie sinon riche, du moins aisée.

Le difficile est d'arranger la réputation et l'argent et d'en faire un mariage convenable, de sorte que l'un ne tue pas l'autre.

Adieu, ma chère maman...

Je t'embrasse ainsi que papa; ne me réponds que quand Édouard aura reçu ma lettre.

Ton fils et ami.

—

(1853 ou 1854.)

Ma chère maman,

Tu as dû savoir par Édouard que j'étais de retour depuis bientôt un mois. Je ne suis pas revenu guéri, mais mieux portant. L'argent et le temps m'ont manqué pour aller aux eaux de Hombourg, où la vie coûte à peu près 25 francs par jour, c'est-à-dire 20 francs de trop pour un homme de lettres.

Ce qui m'avait le plus tué l'an passé, je le crois du moins, c'étaient le doute et la recherche après des moyens nouveaux. La lutte est d'une grande vivacité, et l'on n'a pas le droit d'être

médiocre. Heureusement j'ai, malgré mon état maladif, une volonté de fer que la lutte ne peut que rendre plus dure encore.

Si dans la vie je me laisse aller au premier courant, je garde mon énergie pour mon état. J'ai voulu me faire un nom, je l'aurai : il est plus d'à moitié établi, il le faut brillant et accepté par tous.

Maintenant que de luttes, que de combats sans nombre, je le sais, vous ne pouvez l'imaginer. Mais il est beau d'arriver glorieusement, et on arrive quand on travaille.

Tu vois où en est Édouard aujourd'hui, décoré, un de ces jours député sans doute ; tu ne l'aurais pas cru, il y a quatorze ans, quand il est entré à l'imprimerie, pas plus que tu ne croyais que je pourrais faire de la littérature.

Seulement la situation d'Édouard est plus solide en apparence que la mienne, il aura recueilli des honneurs et une certaine aisance qui seront longtemps à venir me trouver.

Nous ne suivons pas la même route : *j'attaque* et lui *défend*. Je ne suis pas de chemin tracé, et je passe mon temps à faire sauter des préjugés, des choses convenues et admises par la société. C'est un métier excessivement pénible et dangereux. Mais j'espère que peu à peu

la tranquillité viendra, dans un an ou deux, et que mon avenir sera assuré, c'est-à-dire que mon travail me donnera de quoi vivre sans trop me fatiguer.

Je crois que je pourrai combattre les maladies, en voyageant un peu à chaque retour des saisons, qui me causent toujours beaucoup de maux de nerfs de toute sorte.

Adieu, ma chère maman, j'ai été très heureux de la décoration d'Édouard, et toi aussi. Comment vas-tu ? Et papa ? Écris-moi un mot, n'est-ce pas ? Je t'embrasse.

Ton fils et ami.

—

(1854.)

... A Paris on ne doit jamais douter ; toutes les misères et les fortunes défaites, et les positions manquées, et la recherche de l'inconnu y abondent, et cela en plus grande majorité que les fortunes. Ce ne serait qu'un immense concert de sanglots si l'on s'arrêtait à de petites défaites...

Les privations par lesquelles j'ai passé, mes visites continuelles chez les pauvres, m'ont du reste donné un peu du médecin et du prêtre ;

tant que la maladie ne s'abat pas sur des individus, ils ne peuvent et ne doivent se désespérer. Autrement c'est de la lâcheté, et un manque de caractère déplorable.

Ne viens pas encore ; au printemps tu pourras passer quelque temps ici, et tu m'aideras à prendre courage. Je ne comprends pas, du reste, quand la religion vous soutient, qu'on puisse se lamenter. A quoi sert alors la religion ?

Tu me dis de réfléchir : tout est réfléchi depuis longtemps et maintenant plus que jamais. Je fais mon chemin péniblement, lentement et sûrement; une modeste aisance viendra, il n'en faut pas douter. Les gazettes de l'étranger commencent à beaucoup s'inquiéter de moi, chaque fois que je fais un pas en avant ; et plus la lutte se dessine, plus je me sens de courage et de force. Mais tu ne peux savoir tout cela...

Adieu, ma chère maman, n'obéis donc à aucun coup de tête qui pourrait t'appeler avant de m'avoir écrit, et je te répondrai toujours immédiatement.

Ton fils et ami.

—

5 février 1854.

Ma chère maman,

... L'activité forcée de la vie parisienne grise ; moi-même je me suis senti plus maladif, quand je vivais seul à la campagne, à Neuilly... mais les places ne s'obtiennent pas facilement à Paris : pense au nombre d'hommes qui arrivent ici pour cacher leurs chagrins, leurs misères, et qui veulent être employés. Moi-même, après dix ans de séjour, je ne saurais trop à quoi aviser ; cependant mes études actuelles me fourniront peut-être le moyen d'arriver à quelque chose ; mais c'est impossible actuellement. Et je sais les tracas des administrations, des employés, et je ne vois pas que l'homme intelligent y soit heureux.

Quant au commerce..., je ne peux en rien dire ; mais il me semble qu'avec de l'activité, on peut toujours gagner honnêtement sa vie...

... Je suis sûr qu'avec du courage à Paris on est plus heureux qu'ailleurs, et que tôt ou tard on finit par se créer une position. Quelquefois c'est long, mais on y arrive... Malheureusement j'ai pris le plus difficile de tous les états : je ne m'en repens pas, mais j'ai encore besoin de quelques bons coups de collier pour arriver...

18 avril 1855.

Ma chère maman,

Je ne t'ai pas écrit avant d'avoir repris mon assiette ordinaire: je me suis remis au travail, mais j'ai l'estomac toujours fatigué et si cela continue, je serai peut-être obligé d'aller en Suisse, quoique je n'y tienne pas beaucoup. D'ailleurs, la vue de cette foule immense qui va remplir Paris m'effraie, on ne pourra pas marcher dans les rues, Paris aura l'air d'une fête publique pendant quatre à cinq mois[1] et je ne peux supporter le tapage, ni cette foule qui emplit les trottoirs et les voitures.

J'ai vu des Parisiens qui souhaitaient de devenir malades pendant quelques mois, rien que pour fuir les nombreux visiteurs qui vont leur tomber sur les bras. Ma sœur est bien heureuse d'habiter ce quartier où les flots de la foule ne se feront pas trop sentir ; elle désire beaucoup que tu viennes, et moi aussi.

J'espère bien que tu te décideras non pas à cause de l'Exposition, mais plutôt pour l'installation de la petite fille.

Abel est toujours maladif ; mon médecin

1. 1855 fut l'année de la première Exposition universelle.

d'événements très contraires, je vais cependant pouvoir me reposer longuement.

Mes affaires tournent assez bien en apparence, — mon grand roman paraîtra au mois de mars dans *la Presse*, et me permettra de rester tranquille dans les champs je ne sais trop où. C'est une affaire de 3000 francs.

Il paraît qu'on veut m'entraîner au *Moniteur*, mais la *Revue des Deux Mondes* me fait d'assez belles propositions : si j'avais plus de forces, il me serait facile de gagner beaucoup d'argent, et c'est ce dont j'enrage ; car à tout moment je suis obligé d'enrayer le travail.

L'année prochaine, j'irai un peu à Vichy quoique je croie la poitrine plus fatiguée que l'estomac. En tous cas, malade ou non, je ne m'ennuie pas à l'heure qu'il est, je travaille le plus que je peux, j'étudie mon piano, ma sœur a dû te raconter qu'on voulait m'engager dans les voies perfides d'un mariage au moins singulier...

Adieu, ma chère maman, dis à papa que si mon roman paraissait plus tôt, je lui ferai parvenir *la Presse*. Ce livre lui sera dédié en volume [1].

1. *Monsieur de Boisdhyver*. La dédicace en volume est curieuse, et mérite d'être reproduite, à titre de document; elle

13 avril 1856.

... Pour mon roman, ce sont des malices contre les hommes et non contre la religion... Lis donc *le Curé Birotteau* de Balzac, qui affectait plus de catholicisme qu'il n'en avait réellement, et tu verras qu'on a imprimé des choses plus

justifie les tendances littéraires de ce qu'on appelait alors le *Réalisme*.

A MON PÈRE

« Quand le bûcheron veut fendre un arbre, il enfonce coins sur coins en frappant avec ardeur pour les faire pénétrer jusqu'au cœur de l'arbre. Le bois s'écarte petit à petit, pousse des gémissements et crie de telle sorte qu'il réveille les échos d'alentour. Malgré ses plaintes, il n'en est pas moins fendu, distribué en beaux quartiers, qui, l'hiver prochain, jetteront de vives flammes dans le foyer.

« Il en est de même de la recherche de la Réalité. Pour arriver à la connaître, de grands travaux sont nécessaires, et le métier de chercheur de Réalité est peut-être plus dur que celui de bûcheron. S'il faut entasser beaucoup de coins avant d'arriver au cœur, les cris qu'entend dans sa chambre le travailleur solitaire sont plus aigus et plus menaçants que ceux des échos de la forêt. Toutes les pies et tous les geais du voisinage s'ameutent, tous les serpents sortent des broussailles en sifflant : *la recherche de la Réalité est interdite*.

« Mais qu'une parcelle de vérité soit trouvée, et il en jaillira une flamme vive et lumineuse qui mettra la joie au cœur du patient chercheur, et le paiera par un épanouissement intérieur des labeurs qu'a demandés son œuvre. »

vraies et plus dures contre tout ce qui porte la soutane.

Je suis resté tout à fait dans les limites de mon art, dont il est très dangereux de sortir, et je ne tiens pas, comme tu le penses, à aller en prison. Mon livre est très amusant et très vrai; mais suivant l'effet que je sentirai dans le public, j'adoucirai quelques traits au besoin sans faire de concession...

Je ne veux pas me fâcher avec ma sœur, mais dis-lui bien que jamais elle ne se mêle de ma littérature, car elle ne me connaît pas : en voulant m'arrêter, on me ferait faire le contraire, c'est-à-dire dépasser le but. Voilà où mène le trop de zèle pieux.

Adieu, ma chère maman; je t'embrasse ainsi que papa.

Ton fils et ami.

—

13 mai 1856.

Ma chère maman,

Je ne reçois plus de tes nouvelles et je suis inquiet. Pourquoi papa ne m'écrit-il pas un mot, si cela te fatigue?...

Je vais à Rambouillet voir de grandes chasses de la Maison de l'empereur; un architecte de l'État m'emmène dans sa voiture, et nous allons suivre le cerf, et les diverses péripéties de sa fuite et de sa mort.

Tout ne va pas à mon gré. Je suis retardé peut-être de six mois à *la Presse*... peut-être serai-je obligé de plaider avec le journal...

... J'ai pris courageusement mon parti de ces malheurs, et j'ai livré un autre roman au *Journal pour tous* (celui de l'héritage [1]); mais au lieu de me reposer six mois et d'étudier tranquillement, comme j'en aurais grand besoin, je serai obligé de me remettre au travail forcément. Peut-être le mois prochain partirai-je pour la Hollande, afin de secouer les fatigues de Paris. Cela dépendra d'un de mes amis qui doit m'accompagner.

Je suis du reste plein de courage ; mais il eût été très important d'étudier l'effet de mes deux livres, afin de voir la route à continuer : je suis

1. *Les Misères de la vie domestique. La Succession Le Camus.* Les deux livres auxquels fait allusion Champfleury dans la même lettre, sont *la Succession Le Camus* et *Monsieur de Boisdhyver*, parus la même année (1856), l'un dans *la Presse*, l'autre dans *le Journal pour tous*, et qui eurent, par la suite, plusieurs éditions en volumes, notamment celles du regrettable Poulet-Malassis.

dans une bonne voie, je le sens ; si ces deux livres étaient publiés à temps, il me resterait très peu de coups de collier à donner ; je commencerais à gagner ma vie : car jusqu'à présent je puis dire que je ne m'en suis tiré qu'à force d'économie et de privations. Notre métier a besoin de beaucoup d'argent pour voir, étudier et ne pas rester enfermé dans le cercle trop restreint des bourgeois de province. On ne se doute pas de cela ; les grands romanciers qui sont toujours gênés ne dépensent guère pour eux, mais pour leur œuvre. Cela m'a été impossible jusqu'ici. Enfin j'espère m'en tirer glorieusement.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse ; n'oublie pas mon père, dis-lui qu'il m'écrive, et aussitôt que cela ne te fatiguera pas, envoie-moi un petit mot.

Ton fils et ami.

—

8 juin 1856.

...Je ne suis pas encore débarrassé d'inquiétudes relativement au succès de ce livre [1] qui

1. *Monsieur de Boisdhyver.*

m'a donné déjà tant de peines. Il est toujours difficile de savoir ce que le public pense ; ce qu'on appelle vulgairement *intérêt* en matière de feuilleton n'existe pas. Il faut près de dix feuilletons avant d'entrer au cœur du sujet, et rien n'est plus long pour les lecteurs de journaux. Cependant je sais que la curiosité est éveillée et il est présumable que le tout ira bien jusqu'à la fin.

Ne manque pas de m'écrire tes impressions et tes critiques, si tu en as à faire ; c'est ce que je demande à mes amis sincères, afin de revoir mon édition lorsqu'elle paraîtra.

Quant au roman de *la Succession*, il ne paraîtra guère avant deux mois, et vous le trouverez à deux sous chez Baston...

—

(1856)

Ma chère maman,

... Le roman a continué son succès : c'était là justement ce qui m'inquiétait le plus, car si l'état de choses actuel continue dans le journalisme, je serai sauvé. Pour moi, c'était comme un début d'une importance suprême : je n'avais

jamais paru devant 35.000 abonnés [1] qu'il faut amuser, après avoir plu aux gens de Paris. Et Paris, ce sont les salons littéraires, mes confrères, etc., etc.

Un directeur de journal appelle *le public* l'opinion de sa femme, de sa maîtresse, de ses amis. Du reste, Girardin a été d'une extrême bonté, quoique très rude et très cassant à l'ordinaire. Mon livre l'a frappé : il m'a beaucoup donné de conseils, fait des corrections, etc., en vue des choses du monde.

Je n'ai qu'à m'en louer. Dans une quinzaine peut-être, l'avenir va se dessiner meilleur ; mais je n'ose parler de mes rêves encore...

—

Vichy, 26 juin 1856.

Ma chère maman,

Quoi que tu aies dit, je suis depuis six jours à Vichy et j'en avais grand besoin, car j'avais des marques très prononcées de gravelle (nou-

1. *Monsieur de Boisdhyver* parut en 31 numéros dans *la Presse*, en 1856. En 1858, *les Amoureux de Sainte-Périne* y furent interdits en cours de publication, après le douzième numéro, sous prétexte que Sainte-Périne était un établissement de l'État.

velle maladie), qui ne s'attaque guère qu'aux gens riches. Les eaux d'ici sont excellentes pour cette affreuse maladie ; mais je les digère avec une excessive difficulté : si tu bois des tiennes, n'y vas qu'avec une extrême prudence...

Je suis ici dans l'hôtel avec M. D..., de la Fère, membre du Conseil général, qui me fait beaucoup de compliments. J'en prends ce que j'en veux. Il a amené sa femme et son fils, un jeune étudiant assez gentil, qui, quoique tout jeune, a été pris cet hiver de coliques hépatiques, semblables aux miennes.

Avec un peu de fortune et de banque, je deviendrais si je voulais le lion de Vichy : sauf la noblesse, les Anglais, il n'y a que moi de connu.

Je me promène assez mélancolique avec un habit gris, sans m'astreindre aux élégances voulues de ce bain, où il ne faudrait pas moins de trois paires de gants frais par jour, trois pantalons, deux habits, un paletot, une redingote, cinq paires de souliers vernis à changer dans la journée.

Je m'en allais tranquillement dans le parc boire de l'eau tiède, avec un livre sous le bras, et je m'étendais dans des prairies superbes, au bord desquelles coule l'Allier. Et je me croyais inconnu dans mon paletot gris.

Mais les libraires me connaissaient, les chanteurs, mes livres se vendaient, ma biographie s'enlevait et je n'en savais rien. J'ai été tout étonné de m'entendre appeler par mon nom, à peu près partout, ce qui maintenant va me permettre de rester en casquette de voyage et en paletot.

Cette *célébrité* que je ne cherche pas est d'autant plus comique qu'à l'hôtel où je suis descendu, hôtel de gros bourgeois de la Normandie, il est vrai, personne ne me connaît, sauf M. D... On a l'air d'avoir peur de moi, et là, je suis assez mal regardé.

J'attends la fin des épreuves de mon roman dont le dénouement m'inquiète et qui va me faire sortir de ma paresse; car depuis cinq ou six ans, je sens enfin les bienfaits de la richesse et de la paresse. J'ai quelques cents francs qui me permettent de rester deux mois à ne rien faire ; mais je sens combien il est facile de s'éteindre dans la quiétude.

Réponds-moi, n'est-ce pas? donne-moi des nouvelles de ta santé. Vas-tu mieux? Te lèves-tu? Que fais-tu? J'ai reçu les vers de papa à qui la réponse de ce colonel a dû faire plaisir.

Surtout donne-moi des nouvelles de ton sentiment propre sur mon roman; je tiens plus à

ton opinion qu'à celle des autres. A Paris je ne sais pas ce qu'on en pense ; mais j'ai publié avant de partir les *Contes posthumes d'Hoffmann* qui ont eu un grand succès. Je viens de lire un grand feuilleton sur ce livre dans *l'Assemblée nationale* d'hier mardi. Dis à Édouard qu'il te le prête.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse, papa, Noémi, Édouard et sa femme. As-tu des nouvelles d'Huriet?

Ton fils et ami.

—

14 juillet 1856.

Tu ne saurais t'imaginer, ma chère maman, les inquiétudes que m'a données mon roman[1] qui enfin entre dans le port à toutes voiles. Le succès ne semblait pas se dessiner à Paris; M. de Girardin n'était pas content, mes amis le trouvaient long et froid ; tous mes confrères, mal écrit ; j'étais accusé de tendre à l'Eugène Sue. *L'Univers religieux* dressait un acte d'accusation auquel il m'a fallu répondre; finalement, je

1. *Monsieur de Boisdhyver.*

suis parti pour Vichy fort tourmenté. Là j'ai retrouvé le vrai public, des gens de Bayeux même [1], de vieilles dames bien élevées qui reconnaissaient Mgr Olivier d'Évreux, et qui s'intéressaient vivement au livre; mais ce dont je suis étonné, c'est qu'ayant la conscience d'avoir fait d'énormes progrès, d'avoir étudié plus profondément les caractères, et mieux enchaîné mon roman, *les Bourgeois de Molinchart* resteront comme un livre plus amusant. A la grande préoccupation de mes confrères, je m'aperçois cependant que le livre a porté coup.

Les eaux de Vichy ne m'ont pas fait grand bien; je les digérais mal et elles m'irritaient à tel point que j'ai été obligé de me purger, m'étant trouvé à peu près mal dans la rue!

Il y a, d'ailleurs, dans la vie qu'on mène à table d'hôte, mille choses qui contrarient le régime des eaux que personne ne suit. C'est une nourriture considérable, échauffante, des pâtisseries, etc., que je ne comprends pas qu'on puisse digérer. En outre j'avais mes épreuves à corriger, je travaillais un peu, j'étais fort inquiet et la recommandation des médecins est de ne rien faire absolument que de s'amuser.

1. Le roman se passe à Bayeux.

Cependant je ne suis pas mécontent de ce voyage qui me servira à me guider pour l'avenir. Je vais sans doute rester à Paris jusqu'à la fin du mois à terminer mes travaux, et je partirai pour la Franche-Comté chez l'ami exilé en Suisse que j'allais voir et qui a obtenu de rentrer en France[1]...

Demain j'enverrai à papa *le Figaro* qui contient ma lutte avec *l'Univers*[2].

—

29 juillet 1856.

Ma chère maman,

Il m'est impossible de connaître l'opinion publique, juge par les divers jugements que tu as portés de mon livre ainsi que papa. Généralement les femmes ont été choquées du dénouement. J'ai été fort attaqué dans la basse presse, mais avec une telle colère qu'on sent l'envie.

Dans huit jours tu recevras, dans *le Journal pour tous*, le nouveau roman dans lequel il y

1. Max Buchon.

2. *Le Figaro*, 10 juillet 1856. Lettre à M. Veuillot sur *Monsieur de Boisdhyver* ; et, 7 août, *Encore quelques mots à propos de Monsieur de Boisdhyver.*

a bien des gens de connaissance. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir donné pour titre : *la Succession Le Camus ;* car je croyais tous les Le Camus morts. A part cela, je ne vois rien de choquant pour Laon ; mais si *les Bourgeois de Molichart* ont fait du tapage, celui-ci est bien autrement réel, comme avidité d'héritiers.

Encore une fois je pars, car je ne respire pas à Paris, et j'ai plus souffert des nerfs et des intestins que jamais depuis mon retour de Vichy. Je vais à Besançon, à Salins[1] et à Montbéliard. Dans cette dernière ville, j'espère étudier des mœurs curieuses : un pays moitié catholique, moitié protestant, avec des usages français et alsaciens.

Si j'étais sûr de mon corps, j'irais passer l'automne et l'hiver en Algérie, pour y étudier les Arabes et principalement les militaires.

Il serait temps de sortir de la bourgeoisie pour prendre l'armée, la finance, le grand monde. Voilà ce qui m'inquiète le plus ; mais j'aurais besoin de grandes études et de repos, car il m'est difficile d'étudier en travaillant sans cesse.

1. Champfleury allait voir ses amis, Courbet et Max Buchon.

Vas-tu un peu mieux, ma chère maman ? N'as-tu pas souffert de ces orages qui sont venus s'abattre coup sur coup ? Pour moi je les ai ressentis vivement. Décidément ce sont des affaires de nerfs qui n'offrent pas grand danger, mais qui secouent évidemment la machine.

J'aurais besoin de vivre tranquille au moins six mois hors de Paris ; mais il me faudrait une société si agréable que je désespère de rencontrer cet idéal.

Dis à papa que je le remercie de ses encouragements ; mais quant à faire partager ses opinions aux prêtres, j'en désespère. Maintenant du reste j'en ai fini avec eux, je n'ai aucune acrimonie contre l'Église, sauf une certaine indifférence, et je vais passer à d'autres classes de la société...

—

9 août 1856.

Je t'écris de Besançon où je suis depuis quelques jours, ma chère maman. J'y ai reçu ta lettre qui m'est revenue de Paris, et elle m'aurait fait grand plaisir, si tu ne te plaignais toujours de tes douleurs d'entrailles. Je sais, hélas! combien ces douleurs plutôt continues que vives,

abattent, rendent triste et désespéré ; depuis le mois de janvier elles ne m'ont quitté qu'à de rares intervalles ; mais je dois te dire qu'à Paris et même ici, il y a une légère influence cholérique due à ces grandes chaleurs, et qu'il est difficile de ne pas admettre que toutes ces tempêtes, ces inondations, ces maladies sur les fruits et les végétaux ne nous atteignent pas un peu.

Cependant j'ai repris bonne mine ici, et si j'ai le courage d'y rester pas mal de temps, je reviendrai à Paris bien portant, je l'espère. Il est vrai de dire que cette vie n'est pas fatigante, se promener, manger et dormir en compagnie d'amis. J'ai déjà rencontré des gens très aimables avec lesquels le hasard m'a mis en relations et chez lesquels j'ai passé trois ou quatre jours, dans de belles propriétés. Généralement on me craint un peu à cause de mes livres : on a peur que je n'étudie mes hôtes jusqu'au vif, voilà le premier mouvement ; mais cela passé on me traite à merveille. Bien mieux un certain baron de S...-J.., chez qui je viens de flâner quelques jours, m'offre de me faire défiler toute une galerie d'antiques, petite noblesse de province, que nous irions surprendre à domicile. Et ce sont ses beaux-frères, belles-sœurs, etc. !

De Besançon j'irai m'installer quelque temps à Salins, chez mon ami Buchon, revenu de l'exil; de là j'irai à Montbéliard faire des études assez difficiles, et je retournerai chasser un peu et faire la vendange à Ornans[1]. Voilà mes projets; puissent-ils s'exécuter sans accidents !

Si je me remettais tout à fait, et que le ministre voulût m'accorder ce que je demande, j'aurais l'intention d'aller passer l'hiver en Afrique pour vivre avec des militaires, et suivre une expédition; mais ceci est une grosse affaire à laquelle je n'ose trop penser ; j'ai besoin de sortir des mêmes personnages et de quitter un peu la province, et j'ai l'intention de peindre l'armée, puis la finance, etc., toutes classes que je connais à peine. Tu me demandes si on me permet de réimprimer mon roman[2] ; à l'heure qu'il est, il est sous presse et il me semble difficile qu'on arrête maintenant une œuvre qui a eu tant de publicité par le journal ; mais ce ne sera pendant dix-huit mois qu'une édition de cabinet de lecture. J'en enverrai un exemplaire à mon père.

A l'heure qu'il est, fatigué de mes deux grands

1. Chez Gustave Courbet.
2. *Monsieur de Boisdhyver*.

romans, un peu vide d'observation, je vais tenter le théâtre en grand ; c'est une bien autre affaire et je ne sais si j'y réussirai. J'ai à faire deux grandes pièces à spectacle qui, si je les réussis, pourront me rapporter alors de quoi vivre tranquillement.

Ne manque pas, ma chère maman, de me donner des nouvelles de ta santé le plus souvent possible. Tu ne saurais croire combien tes lettres me font plaisir. Écris toujours à Paris, mon quartier général, de là mon concierge me fait passer mes lettres suivant mes indications.

Adieu, ma chère maman, je t'embrasse ainsi que papa et Noémie [1].

Ton fils et ami.

—

29 septembre 1856.

Ma chère maman,

... Huriet me dit que tu as été chagrinée de mon roman [2] ; je regrette d'avoir laissé échapper le mot de Friponneau, car tu verras par la

1. Sa nièce.
2. *La Succession Le Camus*.

suite que je suis loin d'attaquer la mémoire de ma tante ; au contraire, sauf quelques petits ridicules, j'ai tâché d'en faire ressortir le bon sens.

A ce propos j'ai déjà reçu une lettre très indignée de M. J. D..., à qui je n'ai pas répondu. Je laisse dire et j'attends que le roman soit complètement publié, pour qu'on voie ce que j'ai voulu faire.

A l'heure qu'il est, je suis vivement attaqué par tous les petits journaux ; j'en ai bien dix à mes trousses ; j'attribue cela à ce que je publie beaucoup et que je suis un des rares hommes qui travaillent ; on me reproche toutes mes fautes de français, et il est rarement question de mes qualités. Je laisse dire, et j'attends plein de confiance dans l'avenir, qui a toujours été aux travailleurs. Pour moi, je suis certain que je suis en progrès et qu'il y a une différence immense entre mes premiers livres et mes derniers ; mais telle est la vie littéraire. Balzac fut insulté de la sorte pendant son vivant, et il a fallu deux ans passés après sa mort, pour qu'on lui rendît justice.

Jusqu'à mes amis m'accusent d'écrire mal exprès, afin de faire parler de moi ; tu penses s'il est utile d'employer de pareils moyens...

9 octobre 1856.

Ma chère maman,

Je ne t'écrirai pas longuement, je suis accablé de besogne.

Je rédige *moi seul*, une *Revue* [1] qui paraîtra tous les mois, et tu ne peux douter jusqu'à la fin d'octobre quels tracas j'ai à traverser, affaire à lancer, entreprise à mes frais, imprimeurs, brocheurs, journaux, correspondance de toute sorte.

Mon but est de devenir mon maître absolu, de créer ce que font les Anglais, une sorte de recueil où je publierai romans, contes, critique, etc.

Si je ne réussis pas, je m'arrêterai dans six mois: mais d'ici là j'ai des montagnes à soulever...

Quand mon affaire sera bien en train, j'irai t'embrasser sans craindre l'effet du roman qui ira s'affaiblissant et dont on verra le but, à mesure de la publication. Il n'est pas si terrible que tu te l'imagines, car Édouard en paraît médiocrement satisfait; il trouve que j'ai pein

1. C'était la *Gazette de Champfleury*, qui eut deux numéro (1er novembre et 1er décembre 1856).

ma tante trop bonne et que j'ai affaibli les portraits. En volume je supprimerai le nom qui t'a fait mal et je me reconnais coupable de légèreté...

Dis à papa qu'il m'envoie les vers satiriques qu'il compose contre moi; je suis curieux de les voir. Il a eu de l'esprit de bien prendre son portrait, j'en étais certain d'avance.

J'ai rencontré le procureur impérial que j'ai prié de ne pas me poursuivre et au besoin de m'accorder son indulgence, car il y a un portrait de président qu'on voudra peut-être reconnaître malicieusement.

—

4 novembre 1856.

Ma chère maman,

Ta dernière lettre m'a fait beaucoup de peine : J'étais loin de m'attendre au scandale que ce roman allait causer à Laon par sa trop grande publicité, et comme tu le penses, je n'avais nullement spéculé sur ce moyen; mais j'espère que tu t'exagères la portée du livre dont le fond est honnête.

Chose étonnante, à Paris, ce sont les femmes

qui m'ont défendu; la majeure partie des hommes n'aiment pas ce livre ; et cependant il n'y a guère d'intrigues ni de moyens romanesques, mais il faut croire que le sentiment maternel a trouvé de l'écho. Ces femmes, je ne les connais pas, mais ce sont mes éditeurs, mes imprimeurs qui me le disent.

Le premier numéro de ma *Gazette* a paru ; je ne sais encore quel en sera le sort. Je me suis mis sur le dos pas mal de frais, j'espère en sortir et m'en tirer; mais si je ne sentais pas le public venir à moi, j'abandonnerais cette idée...

Comment vas-tu, ma chère maman ? Voilà l'hiver et les brouillards et je crains pour toi cette rude saison. Je ne souffre pas beaucoup, mais la bile me tourmente maintenant presque toujours et me rend triste; je ne sais comment changer tout ce système et le régulariser. Pourtant je suis plus fort et je passerais bien la moitié de la journée à monter à cheval, à faire des armes, et à jouer au mail ; mais tout cela coûte beaucoup d'argent et je ne peux y songer encore.

Ce que je trouve pénible, est d'entasser livres sur livres ; il faudrait un repos d'une année quelquefois, et c'est impossible. Voilà pourquoi j'avais entrepris cette *Gazette*, espérant me

délasser du roman par le journalisme, mais je me suis aperçu que le journal était encore plus fatigant, à cause de sa chaîne ; je veux aller te voir un jour et j'espère que le séjour de Laon ne me sera pas interdit à tout jamais, à cause de mon livre. Qu'il se soit dressé quelques inimitiés[1] contre vous, c'est ce que je n'attendais pas, et dont je me repens beaucoup, mais trop tard.

Adieu, ma chère maman, écris-moi, quand tu le pourras ; j'attends toujours de tes nouvelles avec impatience.

J'embrassse papa, Édouard, Noémi et ma sœur.

Ton fils et ami.

—

1. Ces inimitiés provenaient des portraits intimes ou de famille, auxquels la petite ville aime à se reconnaître, dans les romans en renom qui se passent chez elle. *La Succession Le Camus* n'en est pas moins une œuvre saine, et plutôt encourageante pour le jeune homme qui la lit. Elle pousse au travail, à sortir de l'ornière. Elle aurait mérité un prix de vertu, auquel Champfleury n'eut pas la malice de songer. Quelques années après, je sais qui en aurait donné l'idée et l'aurait proposée à l'Académie, avec chance de réussir.

15 décembre 1856.

Ma chère maman,

Je ne t'écris qu'un mot, accablé de besogne, de fatigues et d'affaires saugrenues. Tu en jugeras par le prochain numéro de la *Gazette*, si rien ne s'oppose à sa publication.

Mon petit voyage s'est bien passé...

A Soissons, j'ai eu une curieuse entrevue avec la supérieure de l'Institution Saint-Médard, à qui j'avais été présenté malicieusement par l'abbé D..., que je tiens pour un peu plus que farceur. C'est une femme très bonne et très naïve, qui, entendant parler de livres sur les évêques (elle n'a jamais ouvert un roman de sa vie), m'a engagé fortement à écrire un ouvrage sur la Sainte-Vierge. Je me suis récusé très poliment, mais elle m'a quitté et priera désormais, pour que j'arrive à la publication d'un livre pieux.

A mon retour à Paris, j'ai été demandé par le ministre d'État, qui m'a remercié de lui apporter des idées ; mais le scandale que je prévoyais, a éclaté dans la littérature à mon propos, et tous mes ennemis sont revenus à la charge d'une telle façon que je suis obligé d'exposer ma vie littéraire depuis dix ans...

(1858)

Ma chère maman,

... J'ai une demi bonne nouvelle à t'annoncer : enfin mon roman [1] paraîtra mardi à Paris. Je suis en train actuellement de corriger le commencement et je suis moins effrayé. Il me semble difficile qu'on me fasse aucune difficulté. Le tout est de l'effet qu'il produira et de la curiosité qu'il peut inspirer. S'il n'y a pas d'obstacles, je rêve un grand succès et j'aurai fait un pas immense. Ce livre me fait voir sous un nouveau jour. J'ai peint pour la première fois de beaux et grands caractères en province ; le côté comique et satirique ne vient qu'en seconde ligne.

Pourquoi ma pauvre sœur n'est-elle plus là pour voir combien peu ses craintes étaient fondées ? La sœur de Balzac vient de publier les lettres que son frère lui adressait [2]. Mais elle croyait en son frère et le soutenait dans ses

1. Il s'agit encore ici de *la Succession Le Camus* qui avait paru en 1857, en deux volumes, à La Haye et à Bruxelles. En 1858, elle parut pour la première fois, à Paris, en un volume, chez Alexandre Cadot. — On eut ensuite l'édition de Poulet-Malassis, en 1860, avec frontispice dessiné et gravé par Bonvin.

2. *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa Correspondance*, par Mme de Surville, 1858.

idées, quelles qu'elles fussent. Rien n'est plus intéressant.

Cette religiosité mal comprise a tout gâté ; je sens combien il est difficile de rester dans un bon sens absolu, quand on est pris par une passion semblable. En même temps les femmes n'y vont pas à demi, et leurs sensations sont plus vives que les nôtres.

Je me porte toujours d'une manière chancelante : la vérité est que je m'ennuie de vivre seul, que ce vide m'attriste et que rien ne me satisfait, ni travaux, ni amis, ni voyage.

Je rêve un intérieur tranquille si difficile à réaliser et qui peut se transformer en enfer, voilà le danger.

Comme je suis cloué pour deux grands mois à Paris par mon roman, je vais sans doute aller demeurer à Neuilly, mais le côté nouveau de la maison est perdu pour moi, et la solitude m'y pèse encore plus qu'à Paris.

Enfin je vais être très occupé et mes idées tristes s'envoleront, je l'espère...

—

La mort de la mère de Champfleury mit le dernier signet aux lettres qu'il lui écrivait. Si j'osais, je renverrais à un volume, qui parut il y a quelques années, tiré à un nombre ridiculement restreint (comme s'il n'avait pas paru pour ainsi dire), et qui n'eut de succès que parmi les amis de l'auteur, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul entre autres, qui l'en félicita et qui n'était pas précisément prodigue de louanges banales. Émile Deschanel et Jules Claretie s'y intéressèrent vivement. C'est une page vivante d'histoire littéraire. Je n'en parle aujourd'hui que parce que les renseignements généalogiques qu'on y lit sur la famille de Champfleury achèvent de la faire mieux connaître. Ce volume se présentait énigmatiquement sous ce titre justifié, mais incompréhensible pour qui n'avait pas lu Balzac (et je crains qu'il n'y en ait de plus en plus dans ce cas, à l'heure qu'il est): *Une amitié à la d'Arthez — Champfleury, Courbet, Max Buchon — Suivi d'une conférence sur Sainte-Beuve* [1].

J'y avais mis toutes mes admirations et tous mes cultes.

Il est très documentaire, et c'est pour cela que j'y renvoie le lecteur.

1. Un vol. in-18, Paris, Lucien Duc, éditeur, 35, rue Rousselot, 1900.

# SAINTE-BEUVE ET CHAMPFLEURY

Il fut un temps où la littérature seule occupait tous mes loisirs. J'étais secrétaire de Sainte-Beuve, et ce n'était pas une sinécure. Champfleury m'avait donné à lui, — je le répète pour l'explication des lettres qui vont suivre, — et je leur servais de trait d'union ; je colportais de l'un à l'autre leurs pensées, leurs projets d'études, de travaux. C'était un plaisir d'aller de la rue Montparnasse à Montmartre, chargé pour ainsi dire de tout un pollen d'idées que je transmettais au maître réaliste de la rue Germain-Pilon, — en ce temps-là rue Neuve-Pigalle, — lequel à son tour me renvoyait le lendemain à Sainte-Beuve avec toute sorte de vues nouvelles, originales, actives, agissantes, dans la tête. Sainte-Beuve aimait à me les entendre exposer. Il me demandait toujours : « Qu'avez-vous fait hier avec Champfleury ? » Et je lui racontais, si c'était un lundi matin, nos visites à l'hôtel Drouot, ou nos soirées d'été au concert Besselièvre ; — l'hiver, nous allions au casino Cadet, — les Folies-Bergère du temps, — où Champfleury se livrait à toute son humeur joyeuse. Il y mettait la pantomime en action. Je ne pouvais pas toujours répéter à Sainte-Beuve les farces funambulesques dont j'avais été témoin et complice : il l'aurait cru fou, et en aurait redouté les suites pour son secrétaire. D'autres soirs, nous restions chez lui, à ranger par séries

et collectionner l'œuvre complet de Daumier; ou à faire place sur les dressoirs à de nouvelles faïences qui tapissaient toute la salle à manger, jusqu'au plafond. Quelquefois il se mettait au piano, et se répétait à lui-même les Chansons populaires des provinces de France, qu'il a recueillies avec Wekerlin.

En quelques mois, j'étais initié à tout ce qu'il y avait de sang nouveau dans l'art; je connus Courbet, Manet, et quand Baudelaire venait dîner chez Champfleury, il n'était question que de Wagner.

Je rapportais le lendemain toutes ces conversations à Sainte-Beuve, qui avait toutes les curiosités. Nous visitâmes ensemble l'atelier de Chintreuil, — une petite Normandie, pleine de soleil et de pommiers en fleurs, — à la hauteur d'un cinquième étage, en sortant du passage du Pont-Neuf, rue de Seine. Nous ne laissions pas passer un Salon sans y aller. Sainte-Beuve s'y retrouvait Joseph Delorme devant certaines peintures, surtout celles qui rappelaient la misère et la souffrance; *la Route au milieu*, de Rousseau, l'arrêta un jour beaucoup : c'était une route que pas un arbre n'abritait, traversant un village pauvre, dans un paysage aride et désert ; mais le peintre de portraits littéraires se réveillait en Sainte-Beuve, devant les jeux de physionomies donnés par Heilbuth à deux cardinaux qui se saluent.

Les lettres que je lui lisais de Champfleury touchaient à tout ce qui l'intéressait lui-même; c'étaient mêmes préoccupations et mêmes soucis de la littéra-

ture, chacun dans sa sphère, l'une plus reposée, l'autre toujours sur la brèche. Ils se comprenaient à chaque rencontre; les visites de Champfleury devenaient de plus en plus fréquentes, à mesure que je faisais davantage partie intégrante de la maison. Ce fut une véritable liaison entre le maître et lui.

La passion littéraire lui tenait souvent lieu de style, mais il l'avait sincère et il l'exprimait telle qu'il la sentait. — On en jugera par les lettres que je donne ici; j'ai choisi parmi les plus amusantes et les plus mordantes.

La Correspondance de Champfleury, recueillie dans son entier, éclairerait l'histoire littéraire du second empire d'un jour particulier et nouveau, quelque peu discordant. Ce serait, dans tous les cas, une note personnelle, intéressante, en lutte perpétuelle contre ce qu'il appelait l'art de cour par opposition à celui de ville, qui était le sien, — et qui a fini par triompher ; — mais, comme à tous les précurseurs, on lui en sait peu de gré. On tâche même de le reléguer parmi les oubliés et les dédaignés.

Sa Correspondance est là pour le faire revivre.

—

Toulouse, 28 avril 1862.

Mon cher Troubat,

Je suis installé dans la ville du *gai savoir* où je prépare mes décors; je ne me suis guère

occupé jusqu'ici que d'archéologie, cherchant de vieilles maisons pour y loger les personnages de mon roman et j'ai fait de curieuses trouvailles, piloté heureusement par un avocat qui, ayant connu autrefois la bohème, m'a reçu à merveille et semble le moule prédestiné où je devais couler mon livre.

Les Jeux floraux sont mal vus ici. On n'attendait qu'un romancier; mais j'aurai de la besogne [1]. Il s'agit de ne pas commettre de légèretés, si je veux porter un coup à cette vieille machine inutile et grotesque... qui frémit au nom de Voltaire.

Je m'attends bien à quelque scandale pareil à ceux de *Sainte-Périne* et de *la Mascarade ;* mais au moins y serai-je préparé [2].

C'est une singulière ville que Toulouse et on s'y occupe plus de Paris que nous ne le pensons. Une partie de mes bonshommes y a échoué. Jean Journet [3] est mort à Toulouse; Chien-Cail-

1. Champfleury allait étudier sur place son roman de *la Comédie académique*, *la Belle Paule*, qui parut en 1867 à la *Librairie internationale*, Lacroix, Verboeckhoven et Cie.

2. Ces deux romans, *les Amoureux de Sainte-Périne* et *la Mascarade de la vie parisienne*, avaient été supprimés par la censure, l'un dans *la Presse*, l'autre, dans *l'Opinion nationale*.

3. Voir le volume intitulé : *les Excentriques*.

lou y a demeuré *six ans;* Privat s'y est installé. George, le fameux expert George, l'homme au petit chapeau pointu de l'hôtel des ventes, y brocante des flamands de cinq cents francs et y demeure. Je viens de rencontrer Delaporte [1], et, cinq minutes après, je suis conduit de force au café par de petits jeunes gens de la *Revue fantaisiste* qui est sortie, le saviez-vous ? de Toulouse.

Le directeur de la *Revue de Toulouse*, un vieux monsieur, rayonnait hier en wagon ; nous le conduisions en bande à Foix, patrie du fameux *Sylvestrou* [2], qui était jadis très gai, quand il n'écrivait pas de pamphlets. Le frère de Peyrat [3] est curé de Foix ; il ne va pas six personnes à l'église ; mais il y a une auberge, au bord de l'Ariège, où nous avons fait un de ces admirables dîners de province, qu'aucun restaurateur de Paris ne saurait trousser de la sorte. Le chef avait étudié chez Véfour ! Il fallait voir l'enthousiasme de la maison depuis la maîtresse de l'auberge jusqu'au marmiton : ces gens-là ont la conscience de leur gai savoir plus sérieux

1. Un des organisateurs des Orphéons, qui fondèrent partout des sociétés chorales.

2. Le critique Théophile Sylvestre.

3. Alphonse Peyrat.

que celui des mainteneurs, et ils sentaient qu'ils allaient avoir affaire à de robustes appétits. Il était midi ; nous étions levés depuis cinq heures du matin, et nous avions escaladé les rochers du château des comtes de Foix. On deviendrait gourmand dans ces pays qui ne ressemblent en rien au Languedoc : riches cultures ou gaies verdures comme dans le Nord.

Je m'arrêterai certainement à Carcassonne ; il paraît que Demmin [1] a raison en comparant cette ville à Pompéi.

Peu de faïences ; rien qui rentre dans ma collection. Je pense à mon roman, d'ailleurs. Je voudrais avoir assez d'argent et de temps pour le dégrossir à Naples.

Écrivez-moi poste restante cette semaine à Toulouse ; j'ai lu le dernier article de Sainte-Beuve et j'attends avec impatience le deuxième numéro à cause du *Poème des Champs* [2], que

1. Auteur de publications érudites sur la céramique.

2. *Le Poème des Champs*, par M. Calemard de Lafayette. — Sainte-Beuve passait en ce moment en revue « un convoi de poètes », comme il disait, et il y faisait entrer tous ceux qui avaient quelque voix et droit au chapitre, sans trop s'inquiéter si la postérité ratifierait ses jugements. Il ne se croyait même aucun droit sur elle. Il ne s'enquérait, en vrai critique, que du présent. — Le curé des Vosges, dont parle Champfleury, était l'abbé Constantin Roussel, un poète lakiste, dont j'ai moi-même

je ne connais pas. Ces poésies *Barbares*[1] me laissent absolument froid, et M. Lacaussade m'a toujours ennuyé ; mais je donnerai certainement une *églantine réservée* à cet abbé inconnu qui, du fond de son presbytère, composant de touchantes poésies, me fait penser à ces silhouettes de ministres protestants poétiques, le ministre de Wakefield, par exemple. C'est une heureuse trouvaille que celle de ce curé des Vosges.

Dans ce même ordre de sentiments, où le cœur a plus de place que l'art, je me rappelle un certain poème sur les mères de famille, publié il y a quelques années chez Plon, par l'auteur d'un livre sur Marie-Antoinette. Il doit y avoir quelques pièces très remarquables ; mais Sainte-Beuve doit le connaître. Rappelez-moi à son

publié, par la suite, un volume de vers, *les Fleurs des Vosges* (Librairie académique Didier et Cie). — Les articles de Sainte-Beuve ont été recueillis dans *les Nouveaux Lundis*, t. II.

1. Leconte de Lisle le lui rendait bien. Incompatibilités d'humeur. Un jour que je rapportais chez Alphonse Lemerre des épreuves des *Salons* de Champfleury, — un livre posthume dont j'ai *procuré* l'édition, — l'auteur des *Poèmes Barbares*, habituellement là à ces heures, me dit : « Qu'est-ce que vous faites avec ce... *réaliste ?* » — « Ce sont des *Salons* plus passionnés et plus vivants que ceux de Diderot », répondis-je. — « Je n'ai lu et ne lirai pas plus les uns que les autres », répliqua le poète dédaigneux. — Tant pis pour vous, pensai-je.

souvenir, je vous prie, mon cher Troubat.

... Je vais aujourd'hui courir à mes vieilles façades et à mes vieux marteaux de portes, que je n'ai qu'à regarder pour que mon roman se dessine.

Adieu et écrivez-moi bientôt.

A vous cordialement.

—

6 mai 1862.

Mon cher Troubat,

Je suis échoué à Marseille, où je reste forcément jusqu'à *samedi* soir pour mille raisons indépendantes de ma volonté : questions d'argent, de paquebot, niaiseries qui me font rester pour peu de chose et je perds un temps précieux.

Heureusement j'ai préparé une forte besogne à Toulouse, et j'y ai recueilli des matériaux solides. Mon roman était presque fait avant de partir de Paris, et, chose merveilleuse, la réalité n'a pas été au-dessous de ce que j'imaginais.

Il ne m'a manqué que des études de femmes du pays, et c'est fâcheux ; mais je suis capable de retourner exprès.

Carcassonne est une merveille, mais pur Wal-

ter Scott. Que diable peut-on faire aujourd'hui d'une ville gothique comme décor ? Il n'y a qu'un homme à qui ces choses sont utiles, M. Viollet-Le-Duc, que j'ai rencontré à l'hôtel et qui restaure la ville tout entière, comme il restaure aussi toute la vieille France. Demmin avait raison : Carcassonne et Pompéi.

Sans vouloir m'arrêter plus d'une nuit et d'une demi-matinée, je suis tombé le dimanche dans la famille Troubat, qu'on ne pouvait plus trouver, la ville [1] étant en l'air à cause de la foire. Après un séjour d'une heure et demie chez la marchande de tabac, enfin tout le monde est arrivé. Vous vous doutez si on a parlé de Sainte-Beuve et de Troubat. Nous avons soupé ; j'ai chanté l'éloge de Troubat sur mes meilleures cordes ; tout le monde est rassuré, je crois, sauf le père à qui il reste encore quelques vieux instincts positifs que j'ai essayé de combattre de mon mieux. Le petit frère est très gentil ; votre mère est une excellente femme nerveuse à l'excès. Son bras vibrait quand je lui donnais le mien pour la conduire et qu'il était question de vous. J'ai dû laisser chez la marchande de tabac et dans le pays un commencement de légende...

1. Montpellier.

Parti le soir même. Arrivé à Marseille le matin. J'ai vu *le Sémaphore* et l'ancien maire de Marseille. Réception moins littéraire qu'à Toulouse. Toulouse ne parle que littérature, Marseille qu'arrivages de navires. Le début n'est pas bon; on ne danse pas, des cafés-concerts idiots; j'ai été me consoler au café Vivaux, et je vous écris en sortant, peut-être un peu amoureux d'une danseuse espagnole, je crois, qui ne chante pas mal et qui vaut tous les rats de l'Opéra... On jouait la pantomime d'*Arlequin Squelette,* vous pensez si les matelots ouvraient des yeux. Ou je me trompe fort, ou j'emporterai de Marseille quelques *Sensations de Josquin* [1].

J'ai vu le père Boys et j'ai acheté deux volumes assez forts de Bibliothèque bleue ; j'irai demain matin chez le directeur du Musée.

... Répondez-moi poste pour poste.

Mes amitiés à Sainte-Beuve. Réellement le ciel de Marseille éclaire bien toutes ces figures de grisettes sous les platanes.

Un mot de M. Viollet-Le-Duc va peut-être me pousser à Rome. Je dois trouver des caricatures de *l'Énéide* (VIe siècle) à la Bibliothè-

1. Titre d'un volume de Champfleury.

que du Vatican [1]. Arriverai-je au Vatican? Arriverai-je même à Rome? Mon passeport n'a pas été visé pour les États Romains... About a gâté les affaires des gens de lettres, et la singulière politique actuelle, qui mène le pays Dieu sait où, ne fait pas courir au-devant des Français. Quoique ne m'occupant pas de politique, j'ai peur d'être inquiété et arrêté. Notez que je n'ai pas une seule lettre de recommandation pour Rome. J'écris ce soir au Père Cahier [2] qu'il m'envoie une lettre pour le Père Garucci; mais tout cela est bien vague...

Les articles de Sainte-Beuve ont du succès à Toulouse, très démocrate, à cause des Jeux Floraux... Les passions sont vives dans ce Midi rétrograde... La majeure partie des écrivains prête la main à la réaction ; sous une forme aimable, Sainte-Beuve a donné d'excellents conseils à M. Calemard, que je connais, mais qui

1. Champfleury préparait en ce moment son *Histoire de Caricature antique*.

2. Le Père Cahier, un savant jésuite de la rue des Postes, que Champfleury consultait pour ses publications sur l'Histoire de l'art populaire, notamment sur la légende du Juif-Errant, sans craindre le rapprochement avec le roman célèbre d'Eugène Sue, dont les jésuites, comme on sait, font les frais. Le Père Cahier était trop érudit pour y attacher la moindre importance.

est réellement trop arriéré dans ses campagnes du Velay. La province est toujours sous le coup de ses frayeurs de 1848 [1], et 89 reste comme une époque de massacre. Voilà pourquoi le livre de Victor Hugo (*les Misérables*) est utile et voilà pourquoi aussi il faudra montrer la Révolution aimable, grâce à l'art symbolique... Autant les adversaires de 89 sont violents, autant il faut se montrer calme, souriant et poli [2].

Adieu, je bavarde, à vous cordialement.

—

Sainte-Beuve, avec son flair plein de pénétration, avait deviné, à de certaines réserves timides, que je n'avais pas habituellement avec lui, qu'une crise aiguë traversait la vie de Champfleury, dont je l'entretenais continuellement ; et il m'avait posé quelques questions bienveillantes et discrètes au sujet d'un projet de mariage, qu'il soupçonnait être la cause de mon silence embarrassé, depuis quelques jours. J'avais informé

1. Champfleury reprend ici la propre expression de Sainte-Beuve : « Telle est ma réponse aux endroits polémiques du livre qui se ressentent trop des luttes de 1848 et que je voudrais voir disparaître de ce doux poème... » (*Le Poème des Champs*). (*Nouveaux Lundis*, t. II.)

2. Champfleury couvait et mûrissait de longue date son *Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution*, et c'est à quoi fait allusion ce qu'il dit de l'art symbolique.

Champfleury de la consultation de Panurge, où le maître s'était inquiété de sa fortune, de son avenir, et c'est ce dont il le remerciait dans la lettre suivante :

Héricy, 30 août 1862.

...Présentez mes amitiés à Sainte-Beuve et dites-lui bien que je ne comptais pas sur une réponse. Je le remerciais de l'intérêt qu'il me portait, et c'est moi qui me regarde comme son débiteur. Je sais bien par ses beaux articles sur Waterloo [1] quel effrayant travail se cache sous ces deux articles. Raconter une bataille comme celle-là, il serait plus facile de la gagner...

—

Septembre 1862.

... Je pars lundi pour Bruxelles, invité à un banquet que donnent les éditeurs de Victor Hugo [2], et rien au monde ne peut m'empêcher d'aller serrer la main à l'homme qui le premier a eu une action sur mon avenir.

1. *Nouveaux Lundis*, t. III.

2. Le banquet des *Misérables*. Toute la presse de l'opposition s'y rendit ; j'accompagnai Champfleury à la gare du Nord, et il me dit : « Ne parlez pas de Sainte-Beuve... » Ce n'était pas, en effet, le moment.

20 septembre 1862.

... N'oubliez donc pas de présenter mes amitiés à Sainte-Beuve, dont j'ai lu l'article à propos de M. de Persigny [1] ; ces collections existaient déjà dans nombre de provinces et faites par des particuliers. Voilà bien des amabilités de la part de Sainte-Beuve. En sera-t-il jamais récompensé ? Ce gouvernement n'aime pas les Lettres et les gêne plutôt qu'il ne les protège. M. de Vigny n'a jamais pu arriver au Sénat : il le désirait et le méritait par sa vie si bien remplie. C'est à désespérer.

... Je suis allé au banquet de Victor Hugo parce que, après les journées de Juin, au moment où les journaux étaient aussi gênés qu'aujourd'hui (et cela n'a pas duré dix ans), M. Hugo est allé au-devant d'écrivains qui auraient pu terminer là leur rôle, s'ils n'avaient été soutenus et par les encouragements du général Cavaignac et par *l'Événement*. J'étais à Laon, plein d'anxiété, me demandant si je devais accepter les offres de mon frère qui me proposait de rester dans son imprimerie. Une lettre spontanée

1. Article sur *la Diana*, recueilli dans *les Premiers lundis*, t. III. — Sainte-Beuve ne croyait pas tant faire acte de complaisance, que le dit Champfleury, en signalant la fondation de la nouvelle Société savante.

de Victor Hugo me tira de cette impasse, en m'annonçant qu'il m'avait fait inscrire sur la liste des écrivains encouragés. Ce fut la seule fois où quelqu'un soit allé au-devant de moi. Je ne l'ai pas oublié.

Le peu que j'ai fait de 1848 à 1862, je le dois donc à Victor Hugo. De même un jour, je ne manquerai pas de dire aux adversaires de Sainte-Beuve que le seul homme qui a lutté pour la *liberté* à propos du roman, dans une époque si peu libre, ce fut l'auteur des *Causeries du Lundi* [1].

Voilà mon indépendance en tout et je la garde, dussé-je en être victime.

—

Le 31 janvier 1863, Champfleury m'écrivait :

1. Les articles de Sainte-Beuve sur *Madame Bovary* et *Fanny* le firent traiter de... *réaliste*. — Il répondit par une *Lettre au directeur du Moniteur sur la Morale et l'Art*, qui avait pour objet « bien moins, disait-il, de louer tel ou tel roman d'un de nos amis que de replacer la question littéraire et d'art sur son véritable terrain ». (*Causeries du Lundi*, t. XV.) C'est ainsi qu'il justifiait ce que Champfleury dit de lui, qu'il fut le seul défenseur de la liberté dans le roman, pendant ces années de compression littéraire. Il appelait son propre roman, *Volupté*, et trois autres, *Mademoiselle de Maupin*, *Madame Bovary*, *Fanny*, « les quatre Bibles de ce temps ».

Mon cher ami,

... Dimanche, s'il fait beau, nous allons à la campagne dîner chez le frère de Bonvin, peintre très distingué, musicien, cabaretier dans la plaine de Clamart. J'irai chercher tout à l'heure l'adresse et je vous y donne rendez-vous pour dimanche...

—

Nous y allâmes en effet en compagnie de Lorédan Larchey, qui partageait quelquefois nos parties fines du dimanche. Les messieurs amenaient leur dame, — ceux qui en avaient. — Le frère de Bonvin avait pris pour enseigne : « A bon vin pas d'enseigne » ; — et il faut avouer que son nom le prédestinait à tenir cabaret. — Il avait installé le sien en dehors des fortifications, dans cette partie triste de la zone, semée de carrières et de grandes roues, qui lui prêtent du caractère. — L'honnête cabaretier donnait surtout à boire et à manger à des carriers et autres travailleurs des bois avoisinants, braves gens dont je ne saurais oublier le verre de vin qui passa de main en main, à tour de rôle, dans leur hutte d'Esquimaux, un jour de printemps et d'école buissonnière, où l'orage troubla une promenade sentimentale à deux, au plus épais des taillis.

Le frère de Bonvin était un brave homme, doux et simple, d'une hospitalité que les cabaretiers actuels n'ont pas remplacée avec ces immenses boîtes à grand orchestre, qui font tant de tapage. Il ouvrit son piano-

orgue, et nous joua des morceaux de choix, qui vont au cœur des artistes. Champfleury, le seul d'entre nous qui fût véritablement musicien, goûtait et appréciait en connaisseur cette musique intime et de chambre. Le cabaretier nous fit ensuite les honneurs de son œuvre propre, une collection d'aquarelles, paysages fins et de petite dimension, qu'il aurait donnés pour rien, si l'on avait eu l'indiscrétion de les lui demander. Ce malheureux artiste, si délicat, qui ne faisait pas ses affaires, finit par être trouvé pendu dans les bois de Clamart. Ses aquarelles se vendirent dès lors à prix d'or. On n'en avait pas une à moins de 80 francs chez Cadart et Luguet, rue Richelieu, où Courbet exposait quelquefois ses tableaux.

Les Bonvin étaient une famille d'originaux. Celui qui a donné son nom à une rue du XV^e^ arrondissement, François Bonvin, s'étant remarié sur le tard, avait pris Champfleury pour témoin ; et au dessert, il tint ce petit discours à sa femme : « Ma femme, n'oubliez pas que vous entrez dans une famille de robe et d'épée ; de robe, par ma mère qui était couturière ; d'épée, par mon père qui était garde champêtre. »

Et cependant, ce grand artiste, rival de Chardin, par les *cuivres* qu'il fait reluire, dans ses arrière-boutiques de marchands de vin du faubourg Saint-Jacques, n'était pas démocrate ; — mais par ses voûtes et ses escaliers de cloîtres et la vie religieuse qu'il surprenait chez les nonnes, Bonvin était aussi, à sa manière, un « Poussin janséniste », comme Théophile Gautier a appelé

le grand peintre de Port-Royal, Philippe de Champagne.

—

Champfleury mérita un jour d'être appelé le « Corneille de la pantomime, » et il y avait des droits. Ses *Souvenirs des Funambules*, un livre plein de joyeuseté et d'humour, en font foi. Il se sentait encore travaillé, en 1863, par une dernière pantomime, *la Pantomime de l'avocat*, qui fut jouée au théâtre des *Fantaisies Parisiennes*, le 2 décembre 1865 ; mais il lui fallait une scène à lui, et il rêvait de devenir directeur. La liberté des théâtres, qui date de la même année, n'existait pas encore, et il venait de demander le privilège du théâtre des Funambules qui se trouvait vacant. M. Camille Doucet, de qui cela dépendait au ministère de la Maison de l'empereur et des beaux-arts, objectait mille petites raisons pour ne pas donner l'emploi ; il se faisait tirer l'oreille. — Champfleury, qui n'était pas moins tenace, m'écrivait (31 janvier 1863) :

Je ne lâche pas l'affaire des Funambules, et chaque jour mon plan d'attaque se dessine. Mais il faut frapper sur Camille Doucet comme sur le Turc de la machine à coups de poing, jusqu'à ce que le *mille* sorte. Je n'ai contre moi que mes titres : c'est beaucoup. Avoir fait des pantomimes, avoir écrit un volume sur l'avenir de

cet art, j'en tremble et j'ai peur qu'un mathématicien ne soit nommé.

Je tiens cependant un moyen, mais délicat, et il faut être bien diplomate pour l'employer.

En tout cas, j'ai pour système d'en parler partout, quand même et toujours ; et ce moyen m'a déjà tellement réussi que hier, sur l'impériale d'un omnibus, j'ai pu faire connaître l'objet de ma demande à M. Mocquart [1].

Triomphe de l'idée fixe.

Mille amitiés à Sainte-Beuve.

Et à vous cordialement.

—

Je me chargeai du coup de poing à donner sur la tête de Turc pour faire sortir le *mille ;* ou plutôt je n'en laissai pas échapper l'occasion, qui se présenta un lundi matin chez Sainte-Beuve, pendant que je collationnais des épreuves avec Mme Dufour, femme de charge, qui me doublait comme secrétaire. Elle avait lu *les Souffrances du professeur Delteil*, et elle aimait beaucoup Champfleury. Camille Doucet avait coutume de venir voir le critique des *Lundis* le lundi matin ; il le savait moins occupé ce jour-là, et non encore attelé au prochain *Lundi*, celui du jour ayant paru le matin même. — On causait volontiers à domicile le lundi. —

1. Secrétaire de l'empereur.

L'aimable directeur des théâtres, qui comblait de billets toute la maisonnée, faisait sa cour à Sainte-Beuve pour le bon motif, en vue de l'Académie. Quand je l'entendis sonner, comme je m'y attendais, je dis à Mme Dufour, tenue au courant de la situation : « Allez lui demander le privilège des Funambules pour Champfleury. » Elle descendit en coup de vent, et fit cette entrée *ex abrupto* dans le salon où Camille Doucet attendait que Sainte-Beuve le fît prier de monter : « Eh bien, monsieur Doucet, quand est-ce que vous donnerez le privilège des Funambules *à mon ami* Champfleury ? » C'était bien là ce qui pouvait l'étonner le plus qu'on lui en parlât jusque chez Sainte-Beuve, et qu'on s'y intéressât à des questions pareilles, à un genre aussi peu officiel, à un art de ville aussi populaire, aussi en dehors du classique et de l'académique que celui qui rendit célèbre le grand Deburau. Il ne put s'empêcher de s'en ouvrir à Sainte-Beuve, et de lui en exprimer un léger trouble, avec l'arrière-pensée toutefois que ce n'était peut-être là, après tout, qu'un propos d'antichambre, — et prétextant d'ailleurs que Champfleury valait mieux qu'une direction d'un théâtre de Funambules, mais ne proposant rien à la place.

— Qu'est-ce que cela fait ? répondit Sainte-Beuve ; donnez-la-lui, puisqu'il y tient ; il sait bien ce qu'il veut...

L'affaire était enlevée, et le privilège ne tarda pas. Malheureusement il précéda de très peu la liberté des théâtres, qui l'annula.

Quand je rentrai dans la chambre de Sainte-Beuve, où il travaillait, il me dit :

— C'est encore vous qui avez fait ce coup-là?... vous avez bien fait.

—

Toute prud'homie à part qui tenait tant à la nature de l'homme que de ses fonctions, Camille Doucet était un galant homme, à qui je me ferais scrupule de ne pas rendre ce témoignage. Il vint une fois prier Sainte-Beuve d'intervenir en faveur de Mme Louise Colet, à qui le maréchal Vaillant voulait supprimer sa pension, — la pension qu'elle tenait de Cousin, — pour un pamphlet qu'elle avait publié à Milan contre l'empire.

— Un pamphlet... à Milan... et par une femme !... Quelle portée ça a-t-il? disait Doucet ; Mme Colet a besoin, pour vivre, de sa pension...

On n'y toucha pas, grâce aux démarches de Camille Doucet et de Sainte-Beuve.

Cet homme d'esprit me reprochait un jour, amicalement, de ne lui jamais rien demander. « Attendez, lui dis-je. » L'Exposition de 1867 approchait, et avec elle la reprise d'*Hernani*. Je lui écrivis : « Monsieur le directeur, j'ai un frère qui vient pour la première fois à Paris ; c'est un jeune homme ; il voudrait bien voir *Hernani*, mais s'il n'y a pas moyen, envoyez-moi un billet pour *Antony*. » On jouait dans le même temps *Antony* à Cluny. — Je reçus un magnifique fauteuil

d'orchestre pour les Français. D'autres l'auraient payé bien cher, ou ne l'auraient peut-être pas eu.

Mais là où je reçus de Camille Doucet une sérieuse marque de confiance et d'amitié, qui témoignait de l'estime particulière qu'il me portait, c'est quand Jules Janin dut prononcer son discours de réception à l'Académie, en remplacement de Sainte-Beuve. Camille Doucet était chargé de lui répondre. Le futur secrétaire perpétuel de l'Académie française demeurait encore rue du Bac ; il me pria de venir déjeuner chez lui le jeudi de l'Assomption, où nous aurions tous les deux notre journée libre ; j'étais employé chez Michel Lévy. J'eus l'honneur ainsi de déjeuner avec celle qui devait être la belle-mère de M. Paul Deschanel. Personne ne se serait douté, dans la famille, de cette alliance républicaine, que ménageait l'avenir. Je crois qu'au fond on y professait, en matière politique, le scepticisme du fonctionnaire, qui en a vu bien d'autres et qui a servi plusieurs régimes consécutifs.

En sortant de table, le maître de la maison me fit passer dans son cabinet. « Je vais vous lire, me dit-il, le discours de Janin et le mien ; vous me ferez vos observations à mesure... je vous prie de garder le silence là-dessus... » Je le lui promis, et je l'ai gardé jusqu'à ce jour; mais, depuis 1872, le personnel de l'Académie a été si souvent renouvelé que je me sens relevé du secret confidentiel. Je pus ainsi redresser quelques erreurs dans le discours du récipiendaire, pavé de mauvaises intentions à l'égard de son prédécesseur. Camille

Doucet en profitait et piquait délicatement mes remarques dans la réponse qu'il devait faire. Son discours fut plein de tact et de mesure ; nous réparâmes ainsi, autant que possible, les incohérences de Janin qui n'eut pas la force de lire son discours lui-même le jour de la réception. Ce fut M. Cuvillier-Fleury qui le lut, et l'on peut dire que Sainte-Beuve y fut ainsi crucifié entre deux ennemis. Tous les deux en faisaient profession au *Journal des Débats*.

—

### LETTRE A SAINTE-BEUVE

6 avril 1863.

L'affaire Malassis [1] est fixée au *mercredi* 22, 8e chambre. Le président est M. Alexandre, le substitut est M. Sevestre.

Vous avez bien voulu jusqu'ici donner des

1. L'éditeur Poulet-Malassis méritait bien qu'on s'intéressât à lui, à qui les écrivains de cette génération devaient tant ! Il fit connaître beaucoup d'auteurs, qui n'attendaient qu'un éditeur pour publier leur premier livre. Qui se souvient de la boutique de Poulet-Malassis et de Broise (deux beaux-frères) au coin de la rue Richelieu et du passage des Princes (en ce temps-là passage Mirès) ? Elle était ornée de médaillons en peinture des principaux auteurs de la maison. Poulet-Malassis aimait tellement ses éditions, qu'il les voyait s'écouler avec peine ; il préférait les garder et nuisait à son propre commerce. Il était trop artiste pour faire bien ses affaires. C'était une nature distinguée et généreuse à l'excès.

preuves de votre sympathie à Malassis, et voici une nouvelle tracasserie du juge d'instruction.

Il ne veut pas joindre au dossier la lettre que vous lui avez écrite, prétendant qu'elle est *confidentielle* et *personnelle*. Il a même assez mal reçu l'avocat qui demandait à en prendre connaissance.

Et cependant une lettre signée de votre nom, mon cher maître, est une pièce à décharge de la plus haute importance.

J'espère que vous en aurez gardé copie et que vous ne jugerez pas indiscret de ma part de vous en demander une nouvelle, adressée à M. Philis, avocat, 4, rue des Beaux-Arts.

L'affaire de Malassis est devenue meilleure ; avec quelques efforts on peut le tirer de ce mauvais pas, et c'est la spontanéité avec laquelle vous m'avez demandé le nom du président qui m'a engagé, mon cher maître, à vous tracasser au milieu de vos travaux.

J'espère demain vous écrire et vous remercier de la part que vous avez prise à ma nomination [1]. Croyez-moi, mon cher maître, votre bien affectueux, CHAMPFLEURY.

1. Sa nomination de directeur des Funambules, pour laquelle, comme on l'a vu précédemment, Sainte-Beuve l'avait appuyé auprès de M. Camille Doucet.

15 avril 1863.

Merci de l'article. Mais pauvre article ! Manque de flamme ! Et surtout manque de sincérité, je le crains.

M. Chesneau [1] n'a pas connu de vieillards de la Révolution ; et il ne fait pas connaître surtout l'ardeur révolutionnaire, qui circule au milieu des catalogues de M. Renouvier.

Les Goncourt ne comprennent rien à cette époque ; mais cela est clair dans chacune de leurs lignes. Et M. Chesneau veut faire croire qu'il comprend. Lourd, lourd, lourd !

Est-ce pour faire oublier l'article d'hier sur *Sybille* [2], plus net et plus vif encore que le premier ? Il était plein de fines pensées sur les femmes et j'ai ri à ce mot de « petite sotte », amené avec toutes sortes d'adresses.

On ne peut pas dire que c'est le coup de poing de la fin : ce serait un éloge pour Veuillot ou Proudhon ; mais Sainte-Beuve a besoin d'être défini autrement. Je pense à un joli petit chat

1. Il s'agissait d'un article d'Ernest Chesneau, dans *le Constitutionnel*, sur l'*Histoire de l'Art pendant la Révolution*, œuvre posthume de Jules Renouvier, frère du philosophe.

2. Le deuxième article de Sainte-Beuve sur le roman d'Octave Feuillet (*Nouveaux Lundis*, t. V).

qu'on m'a apporté, qui m'a tout de suite un petit peu griffé pour faire connaissance et je l'ai embrassé.

On m'appelait hier à Amiens pour voir un Le Nain.

On m'appelle aujourd'hui chez un médecin pour constater l'authenticité d'un autre Le Nain. J'ai bien envie de répondre que chaque consultation se paie un louis d'avance...

Les Le Nain, on le sait, étaient ces « peintres de la réalité sous Louis XIII », auxquels Champfleury a consacré de si remarquables études dans un volume, qui fit le sujet d'un article de Sainte-Beuve dans *le Constitutionnel* du 5 janvier 1863 [1]. — C'était l'article de Sainte-Beuve qui attirait l'attention sur le livre de Champfleury, et lui valait toutes ces consultations.

—

1er mai 1863.

Mon cher Troubat,

... Dites de ma part à Sainte-Beuve qu'il aille voir au théâtre Déjazet *les Pantins éternels*,

1. Recueilli depuis dans les *Nouveaux Lundis*, t. IV.

une pièce amusante et sans prétention, une sorte de pantomime parlée et lestement menée. Ou je me trompe fort ou il s'amusera. J'ai ri bruyamment tout seul et j'ai dû scandaliser mes voisins d'orchestre. Les acteurs, contents de leur pièce, la mènent rondement. Est-ce vieux ou nouveau ? Je ne m'en inquiète guère, les auteurs n'ayant d'autre prétention que d'égayer, et ils y réussissent.

Mes amitiés au maître.

Et à vous cordialement.

—

6 mai 1863.

Mon cher Troubat,

Allez, je vous prie, savoir des nouvelles de Mme Colet, qui se dit très malade et en effet avait la figure fortement altérée.

Peut-être n'est-ce qu'une grippe violente ; peut-être est-ce plus sérieux.

J'ai passé une bonne heure près d'elle et je l'ai quittée pour la laisser mettre au lit.

Elle parle de la mort comme tous les êtres violents, dont la maladie abat aussitôt le moral. Elle veut que je lui promette d'empêcher les prêtres d'approcher d'elle, etc.

J'espère que ce ne sera pas une maladie dangereuse ; cette diable de femme travaille toute la nuit et prend si peu d'exercice, sauf de la voix, qu'elle doit se tuer par les angoisses de toute nature.

Allez savoir de ses nouvelles ; j'ai mal au pied, ayant beaucoup trop marché, et je suis forcé de m'arrêter moi aussi.

—

C'était pendant le Salon du mois de mai 1863. Champfleury ajoutait à sa lettre ce détail sur un de mes compatriotes, peintre réaliste, qui rentrait dans ses cordes :

Un nommé V..., de Montpellier, a un grand tableau de nature morte, cuisinière, potirons, choux et carottes, qui ne manque pas d'aspect, quoique le motif soit bien connu. Dieu, que ces peintres sont bêtes !

Il aurait pu dire : nature morte... et vivante, puisqu'il y avait une cuisinière.

—

14 mai 1863.

Les articles des *Débats* [1] ne sont pas du premier venu, mais bien longs. Il y a quelques

1. *De la critique biographique.* — *Nouveaux Lundis*, par Ernest Bersot, *Journal des Débats*, des 7 et 9 mai 1863.

observations justes sur les *Causeries du lundi* et sur la nature d'esprit de Sainte-Beuve; mais le prologue, si toutefois c'est un prologue, manque de vivacité ; et que sera la pièce, grands dieux, si elle a le développement que semble nécessiter ce liminaire ? L'article est évidemment d'un honnête homme ; malheureusement, le critique ne s'est pas assez inspiré du critique à qui il aurait pu emprunter quelques reflets en passant. Ce brave et digne ours n'avait qu'à regarder les spirituelles gentillesses du chat ; mais, après tout, peut-être a-t-il aussi bien fait de rester ours, si sa nature ne se prête pas à une transformation.

—

Le livre de Champfleury sur les Le Nain suscita, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er juillet 1863, un article du critique assermenté, Ernest Chesneau, sur *le Réalisme et l'esprit français dans l'art*, que Champfleury appréciait de la manière suivante :

10 juillet 1863.

Mon cher ami,

J'ai lu l'article de M. Chesneau dans la *Revue*. Hélas ! mon Dieu !

Ce jeune homme fera du chemin — mais pas parmi les gens sincères.

C'est un professeur. Il s'adresse perpétuellement aux jeunes gens : « Jeunes élèves ! » — et il parle en 1863 des « saines doctrines ». Et Planche ! Et la tradition ! Et les miniatures qu'il ne connaît pas ! Et les erreurs ! Cet admirable Philippe de Champagne *réaliste !* Le peintre des pâleurs du cloître à côté de Le Nain et de Chardin !

Manque absolu de gaîté et de scepticisme.

Je me tiens à quatre pour ne pas lui répondre un mot de remerciement avec cette adresse : *A M. Chesneau professeur*.

Chesneau était un peu sa tête de Turc, comme toute cette école, en général, qui procédait de Gustave Planche, et justement l'article débutait par une citation sèche et pédante du vieux critique de la *Revue des Deux Mondes*, où il était dit que le réalisme, c'est-à-dire l'art moderne, et tout ce qui sort du pastiche, ne reproduirait jamais « les merveilles de Phidias et de Raphaël ». — La lettre de Champfleury est plus amusante.

—

Vous m'étonnez bien, avec cette musique de *la Belle au jardin d'amour*, dans *la Chercheuse d'esprit*, que j'ai vu jouer il y a bientôt

trente ans. Il y a quelque mystère là-dessous. Je connais les brunettes de cette époque ; quelques-unes sont charmantes ; mais je vais contrôler le fait. Il se peut qu'un chef d'orchestre quelconque ait plaqué cette musique populaire sur un couplet de Favart.

J'avais entendu chanter, dans *la Chercheuse d'esprit*, au Vaudeville, une des plus jolies pièces du Recueil de *Chansons populaires des provinces de France*, publié par Champfleury, avec accompagnement de piano par Wekerlin.

La belle est au jardin d'amour...

et je l'avais signalé à Champfleury. On en chantait une autre, dans le même temps, qui faisait le tour du monde et qui se trouvait aussi, paroles et musique, dans le même recueil :

J'ai un pied qui r'mue...

Ces motifs-là n'appartenaient sans doute à personne, mais rien ne dit non plus que ce ne fût pas le volume de Champfleury et Wekerlin qui les eût fait *retrouver*. *Trobaire*, trouvère, chanteur...

—

La lettre de Champfleury se continuait ainsi :

Mon feuilleton[1] m'inquiète fortement. Avec les *chiquettes* qu'en donne *la Presse*, il va durer un mois, quand il aurait dû être avalé en douze jours et encore surprendre le public, rien n'étant conçu suivant les règles, et le milieu étant fort languissant.

Ma déclaration au public n'a pas été assez nette : je ne l'ai trouvée qu'aujourd'hui. En entrant à *la Presse*, Girardin a dit qu'il n'y avait plus de romanciers ; en effet, il n'y a plus, sauf Ponson du Terrail, de romanciers-feuilletonistes.

Le roman d'aujourd'hui est une insurrection contre l'abonné du soir, c'est-à-dire ce que les directeurs de journaux appellent l'abonné, un être collectif dont ils ne connaissent pas le sentiment.

Je fais le mort avec ma timidité habituelle, et on ne me ferait pas entrer à *la Presse* pour cent mille francs.

Il veut dire dans les bureaux de *la Presse ;* c'était trop de timidité, puisqu'il y publiait un roman.

De loin et ne voyant personne, ajoutait-il, je suis comme l'autruche qui, la tête dans ses plu-

1. *Les Demoiselles Tourangeau*, qui ont formé un volume chez Michel Lévy.

mes, se dit : « Le chasseur ne me voit pas, puisque je ne le vois pas. »

Ces *Demoiselles Tourangeau*, somme toute, un de ses bons romans, étaient une étude à base scientifique et physiologique, ayant pour but d'observer et de surprendre les manifestations du talent ou du génie dans une même famille, — les essais et les tâtonnements de la nature pour produire un homme supérieur. Champfleury s'étayait sur le docteur Moreau de Tours, qui appliquait des recherches analogues à la science pure; mais l'idée était dans l'air, sans qu'on se l'empruntât, et Sainte-Beuve l'avait largement esquissée, dans son article de 1862, sur *Chateaubriand étudié par un ami intime* [1], où il attachait une si grande importance à la connaissance des ancêtres, des alentours, des parents directs, les plus proches ou les plus éloignés, quand on pouvait les atteindre, d'un grand homme ou tout simplement d'un homme distingué. — Il m'est bien permis de révéler aujourd'hui que Champfleury avait en vue, dans *les Demoiselles Tourangeau*, le peintre Courbet et sa famille.

—

J'achève la lecture de cette lettre évocatrice. — *La Vie de Jésus* venait de paraître, et elle faisait un bruit... du diable; à Marseille, notamment, un glas funèbre était sonné régulièrement tous les jours pour l'exorci-

1. *Nouveaux Lundis*, t. III.

ser. Champfleury appréciait ce livre retentissant à un point de vue peu banal:

Je suis enchanté du livre de Renan, m'écrivait-il; toutes mes préventions sont tombées. Quelle adresse et quel travail! Il faut au moins quarante mille francs pour faire un tel livre!

Je ne sais pourquoi, continuait Champfleury, cédant à l'impulsion générale, mais les excellents articles du cher maître sur Littré, le livre de Renan, la scie de la liberté de Girardin, les élections et, si j'ose dire, les évolutions que je montrerai d'ici à deux ans, et qui me viennent on ne sait d'où, indiquent quelque bouillonnement particulier dont les conséquences me sont inconnues. Il me semble qu'il se prépare quelque chose. Quoi? Je n'en sais rien.

—

Champfleury parlait comme Luther, qui disait : « Je ne sais pas d'où me viennent ces pensées. » Et Louis Blanc, de répondre : « Insensé qui ne s'apercevait pas qu'elles lui venaient de son siècle ! » L'année 1863 fut en effet fertile en événements littéraires, et ceux que signale Champfleury marquent encore dans les éphémérides de la pensée. Les élections de 1863 annonçaient un réveil de l'opinion, Girardin proclamait l'innocuité de la liberté de la presse et en faisait sa

panacée universelle, — il prêchait les pires sourds en ce moment-là, — Sainte-Beuve venait de répondre par une magistrale étude à l'échec qu'avait subi la candidature de Littré [1], soutenue par lui, à l'Académie. L'illustre auteur du Dictionnaire était encore inconnu du grand public et méconnu par les coteries intéressées ; Sainte-Beuve le révéla à l'admiration de tous. C'est un service à la Plutarque qu'il rendit au monde lettré. — Champfleury se sentait entraîné par le mouvement et subissait sa part d'évolution, qui allait se faire jour dans une série de publications, où il fit preuve de tant d'originalité et de savoir, la *Caricature* avec documents à l'appui, c'est-à-dire la révolte de l'esprit à toutes les époques de lutte caractéristique contre l'oppression et la routine, l'histoire des *Faïencences révolutionnaires*, sorte de journal du peuple en un siècle d'émancipation où le peuple ne savait pas lire, et toutes les manifestations d'art populaire (imagerie, Bibliothèque bleue, etc., etc.) qui ont souvent été la source du grand art et où se cachent tant de pensées malicieuses de ce vieil esprit gaulois toujours résistant. C'est vers cet ordre de travaux successifs qui ont paru à leur temps et à leur heure, qu'évoluait l'esprit de Champfleury, quand il m'écrivait la lettre si curieuse qu'on vient de lire. Il a bien mérité que son nom ait été donné, récemment, à une rue de Paris.

Dans la suivante, il me rabrouait :

1 *Nouveaux Lundis*, t. V.

24 octobre 1863.

Mon cher Troubat,

Je ne sais où vous avez la tête.

J'ai ri agréablement des frères Goncourt, deux amateurs moins forts et surtout moins gais que Caylus ; mais ce n'est pas moi qui me charge de dévoiler leurs falsifications historiques qui partent peut-être d'une extrême jeunesse, mais qui n'en servent pas moins aux Chesneau de 1863 pour tromper le public sur l'état des esprits sous la Révolution.

Vous me demandez des épreuves pour communiquer à Sainte-Beuve ! Quelles épreuves ?

L'écrivain qui publiera un jour un travail sur les pensées qui agitaient l'esprit des grands artistes en 1789 ne m'a pas offert de me les communiquer. Et même il garde pour lui le titre de la brochure du temps qu'il a retrouvée, et qui apporte la lumière sur la question et détruira les falsifications historiques des frères Goncourt.

Cela ne me regarde pas. Il ne s'agit pas du reste de polémique, mais de rétablir des faits si peu connus qu'ils ont échappé à M. Renouvier.

J'attends avec impatience la fin du Gavarni [1], qui trouble les critiques d'art. Ils voudraient garder pour eux ce ronronnement ennuyeux dont ils semblent faire un monopole ; et toute étude qui n'est pas coulée dans leurs vieux moules usés fait que les catalogueurs, les tireurs de feux d'artifice, les mesureurs de marges de gravures [2], qui ne sont guère habitués à faire marcher de front l'homme et l'œuvre, restent dans l'ébahissement.

J'ajoute aujourd'hui une note à mon chapitre sur Gavarni et Daumier [3], pour montrer que Sainte-Beuve, de tous les admirateurs du premier, est le seul qui n'ait pas jeté la pierre au second.

Ce sont d'ailleurs d'inutiles comparaisons. Y a-t-il quelque chose d'intéressant à comparer

1. Les articles de Sainte-Beuve sur Gavarni, qui paraissaient dans *le Constitutionnel*, et qui ont été recueillis depuis dans les *Nouveaux Lundis*, t. VI.

2. Les tireurs de feux d'artifice, c'étaient... Paul de Saint-Victor, dont Champfleury disait encore : « Ses articles s'étalent en queue de paon » ; les mesureurs de marges de gravures ?,.. Un jour Champfleury, sortant du cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale, me dit : « Georges Duplessis n'est occupé qu'à mesurer des marges de gravures... toute sa critique est là... »

3. Presque tout le volume de l'*Histoire de la Caricature moderne*, de Champfleury, est consacré à Daumier.

Balzac à Hugo, Musset au Dante, Henry Monnier à Homère ?

Demain, dimanche, entre quatre et cinq heures, chez la Muse, on doit tirer la loterie.

A vous cordialement et mes amitiés au cher maître.

Mme Louise Colet, sur le point de partir pour l'Italie, d'où elle rapporta *l'Italie des Italiens*, un livre vécu, avait imaginé de mettre en loterie, au prix de un franc le billet, un galet rapporté par elle de Guernesey, sur lequel Victor Hugo avait écrit : « A madame Louise Colet, souvenir de l'exil, V. H. » — On est tenté de sourire ; il y avait pourtant quelque chose de grand dans la manière dont le cadeau était offert : un bijou quelconque aurait été de moindre valeur, et Victor Hugo avait conscience que le caillou, ramassé par lui sur la grève, portant la marque authentique de sa main, — les initiales du lapidaire, — allait se transformer en pierre précieuse. — Je ne sais plus qui la gagna à la loterie de « la Muse ».

Je continue de dépouiller la Correspondance de Champfleury.

—

12 novembre 1863.

... Les scènes de la bohème ont été écrites rue des Canettes, sans idée de livre et suivant

les besoins du *Corsaire*. Colonie d'alors : Barbara, Fauchery, ou rassemblement chez Dagneaux avec Pierre Dupont, Bonvin, Courbet, Banville, Baudelaire, etc. [1].

—

### LETTRE A SAINTE-BEUVE

24 décembre 1863.

Avant de partir, mon cher maître, je vous envoie par la poste une brochure curieuse pour votre étude sur *Don Quichotte* [2]. Un peu en défiance à propos de ces livres-types où les nationaux prétendent trouver tout, je m'étais adressé jadis à un savant aliéniste, le docteur

1. Cette lettre répond à une question de Sainte-Beuve, qui préparait ses articles, recueillis depuis dans les *Nouveaux Lundis*, t. VI, sur *Théophile Gautier*. Il y annonce les Mémoires de Champfleury, qui parurent en 1872, sous le titre de *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, et il y compare les deux *bohêmes*, celle des *Jeunes France* de 1833, qui se réunissaient impasse du Doyenné, et celle de la rue des Canettes, postérieure de dix ans environ. Naturellement, Sainte-Beuve, romantique de la première heure, prenait parti pour l'impasse du Doyenné, bien qu'il n'aimât point les « dagues de Tolède et les yatagans damasquinés ». Je crois même que ce sont ces affectations et ces prétentions, de plus en plus affichées, d'un art aussi peu naturel, qui le détachèrent peu à peu du tronc romantique.

2. *Nouveaux Lundis*, t. VIII.

Baillarger, médecin de la Salpêtrière ou de Bicêtre, qui lui-même m'a montré divers passages relatifs au portrait de la Maritorne, qui prouvaient en effet que Cervantes avait étudié de près certaines lois positives relatives à la physionomie ou à la forme du cerveau...

Croyez-moi, mon cher maître, votre bien affectueux.

—

31 mars 1864.

Mon cher ami,

Il y a eu hier soir un grand banquet donné en l'honneur de Daumier.

Je croyais qu'il s'agissait d'une douzaine d'amis et d'enthousiastes ; nous étions à peu près cent !

Daumier n'en savait rien. Quelques anciens amis de l'île Saint-Louis, qui avaient monté ce banquet, l'entraînèrent chez Champeaux et vous n'avez jamais vu un homme aussi pâle et aussi ému.

C'était réellement émouvant.

A chaque pas il rencontrait des amis venus de tous les coins de Paris, de la campagne, Théodore Rousseau, Stenheil, Corbon (l'ancien

vice-président de l'Assemblée), Millet, Geoffroy-Dechaume, Pascal, Barye, Daubigny et ce brave Corot, plus épanoui que jamais.

Tous plus heureux et plus fiers que si Daumier venait de recevoir une récompense digne de ses longs travaux [1].

J'étais à table à côté de Cham et en face d'Huart ; je ne peux vous dire quelle surprise et au fond quelle déconvenue pour tous les deux, en présence de cette manifestation.

On a porté quelques toasts. Vous connaissez ma timidité. Je n'avais bu que de l'eau pendant le repas. Et je me suis levé pour acclamer Daumier et la liberté.

Tout s'est bien passé ; je regrette — comme d'habitude — au lieu de quelques mots troublants par leur brièveté, de ne pas avoir parlé de l'art de la ville et de l'art de la cour [2].

1. On sait que Daumier refusa sans bruit la croix qui lui était proposée à la fin de l'empire. Il resta fidèle, en cela, à de vieux principes républicains.

2. Champfleury prit sa revanche aux funérailles de Daumier, à Valmondois, le 13 février 1879, où il caractérisa l'œuvre du grand artiste, comme il l'avait fait dans son Histoire de la *Caricature moderne.* — Je renvoie à mon propre volume, *Une amitié à la d'Arthez,* où j'ai cité ses paroles et dit la part que j'avais prise, chez Champfleury, à la collection de l'œuvre de Daumier, rassemblé par lui et dispersé dans les ventes qui eurent lieu après sa mort. — Autant de perdu pour l'ensei-

Tous ces artistes qui étaient là, quoique certains aient été récompensés, sont de race indépendante et sans collier: Barye, Pascal, Millet, Rousseau, Corot. Pour tous la vie a été plus ou moins une lutte, soit contre la pauvreté, soit contre la famille, soit contre l'indifférence du public.

Le plus grand, Corot, est celui qui a été le plus comprimé. Heureusement il avait de la fortune ! Et comme je lui témoignais mon admiration pour son rajeunissement à chaque œuvre de ses vieux jours, il m'a dit combien la compression lui avait été utile, pénible et fortifiante.

On ne devrait jamais s'entretenir qu'avec les hommes qui ont beaucoup travaillé, beaucoup lutté.

Corbon est une nature grave et sérieuse. Je suis enchanté de lui, car notre conversation a fait jaillir une idée de roman superbe que j'exécuterai cet été.

Excellente soirée que je redoutais, tant j'ai horreur de ces banquets ; ici tout le monde était au ton ; mais Nieuwerkerke, quoiqu'il ne

gnement de l'art et pour la ville de Marseille, en particulier, où ne s'élève pas encore la statue de son illustre enfant, conseillée par Champfleury dans son discours de Valmondois.

demande pas mieux que de favoriser le développement des arts, serait sans doute très étonné des hommages rendus à un *caricaturiste* par tant de grands artistes.

A vous cordialement et mes amitiés au cher maître.

—

27 avril 1864.

Mon cher ami,

Votre dernière lettre, si émue, m'a beaucoup touché et je suis heureux que vous vous entendiez si bien avec le cher maître.

J'espère bien le rencontrer chez M. Guérin et lui dire combien Labiche a été content de la petite mention...

Sainte-Beuve avait parlé de Labiche dans son article sur *Collé* et de sa tentative à la Comédie-Française qu'il avait rapprochée de celle de l'auteur de *Dupuis et Desronais :* « Pour moi, disait Sainte-Beuve, j'aime mieux nos deux auteurs franchement chez eux, Labiche dans *Célimare le bien-aimé*, et Collé dans *la Vérité dans le vin*, deux petits chefs-d'œuvre qui ont quelques traits de commun, des ornements du même genre légèrement portés... »

Nous nous tordions, Champfleury et moi, aux pièces

de Labiche, qu'on goûte moins aujourd'hui, où le comique s'est déplacé et renforcé comme la musique, « qui n'est plus celle de nos pères ». Quand Champfleury allait seul au spectacle, il m'écrivait ; « Dites à Sainte-Beuve d'aller voir telle pièce », et c'est ainsi qu'il lui désigna un jour *Célimare le bien-aimé*.

M. Guérin, dont il est question dans le court billet ci-dessus, était un riche marchand de vin du bord de la Seine à Bercy, ami du docteur Veyne, qui offrait tous les ans ce qu'il appelait « une matelote », c'est-à-dire un grand dîner, à de hautes notabilités de la littérature, de l'art et du commerce. Le docteur Veyne y amenait Sainte-Beuve et son compatriote, ami d'enfance, le célèbre avocat et député bonapartiste, Nogent-Saint-Laurens ; et comme il était également fort lié avec Juste Olivier, l'ancien correspondant de Sainte-Beuve à Lausanne [1], qui s'était fixé à Paris, et un autre illustre Vaudois, le peintre Gleyre, on les retrouvait tous à la table de M. Guérin.

Entre temps, l'élection d'Eugène Pelletan s'y préparait aussi, mais pas devant les mêmes convives.

Au premier dîner, Nogent-Saint-Laurens dit à Sainte-Beuve : « J'ai lu *Volupté*, et je n'y ai rien compris. » — Sainte-Beuve me dit le lendemain : « Il est bête, Nogent. » — Ils revinrent plus tard de leurs préventions l'un sur l'autre.

—

1. M. Léon Séché a publié, à la Société du *Mercure de France*, un volume de Lettres de Sainte-Beuve à Juste Olivier.

Champfleury passait l'été à Puteaux, où il avait loué un pavillon dans un ancien parc morcelé ; et il s'y fit cette année-là de nombreuses farces. Un pâtissier du faubourg Montmartre, à prétentions littéraires, qui faisait graver sur ses cartes de visite un couteau à découper et une plume en sautoir, avec ce mot écrit dessus : *Spes*, avait désiré faire la connaissance de la comtesse d'Agoult.

— Rien n'est plus facile, répondit Champfleury ; je vous présenterai à elle dimanche ; venez dîner à Puteaux.

Il m'écrivit d'amener Mme Dufour, la femme de charge de Sainte-Beuve, et de la préparer au rôle qu'elle devait jouer.

Mme Dufour s'en tira en comédienne accomplie. Seulement le pâtissier Gru (voilà que son nom me revient) fut frappé d'une chose, dès qu'il vit la comtesse d'Agoult.

— Les journaux disent qu'elle est blonde, dit-il tout bas à Champfleury.

Et Mme Dufour était tout le contraire.

— Si vous croyez ce que disent les journaux ! répondit Champfleury.

La journée se passa joyeusement, comme dans certaines scènes de *Don Quichotte*. Elle tourna même à la Diderot ; Champfleury trouva le moyen d'enfermer la comtesse et le pâtissier dans une cave ; ce furent alors des rires et des cris étouffés. Le personnage devenait pressant. Il fallut rouvrir... à temps.

— Eh bien, si j'avais du faux, vous le sauriez, dit la comtesse.

C'est cette folle journée que le pâtissier Gru reprochait de longues années après à son auteur, dans une lettre à *la Constitution*, où Champfleury reprenait une nouvelle série d'*Excentriques*.

—

Il ne manquait jamais une occasion d'un voyage, son humeur vagabonde le portant à se déplacer souvent. Il aimait les chemins de fer.

Le 16 juin 1864, il m'écrivait de Fontenay-le-Comte, où il entretenait de bons rapports avec le célèbre collectionneur, Benjamin Fillon :

Mon cher ami,

J'arriverai dimanche matin à Puteaux et je compte sur vous...

Nous avons eu hier une véritable fête dans les ruines de l'abbaye de Maillezais, où Rabelais joua un grand rôle dans sa jeunesse.

Les assises archéologiques devaient se tenir dans une grande salle de l'abbaye, là où Rabelais avait sans doute mangé ; mais jamais il n'y a bu comme nous. Nous étions une centaine de convives, et je vous assure que l'appétit allait ferme.

Pas mal de prêtres faisaient partie du congrès. L'un d'eux ne s'avise-t-il pas au dessert de prononcer un discours sur les grands hommes du pays, où il parle à la Pontmartin des *fanges* de Rabelais? J'applaudis cet idiot à tout rompre, et on commence à sentir que le repas ne finira pas tranquillement. Il fallait venger Rabelais qui n'en a pas besoin ; mais pour le principe, cela était d'autant plus nécessaire en Vendée.

Tout à coup une jeune fille traverse la salle avec un bouquet gros comme un arbre, s'arrête devant moi avec son arbre et me l'offre. Je n'avais joué aucun rôle dans ce congrès ; vous connaissez mes habitudes en route de jouer le moins possible de ma personne ; j'étais étonné au plus haut degré de la présentation de ce bouquet. Enfin je l'accepte, j'embrasse nécessairement la jeune fille (la vérité m'oblige de vous dire que la Vendéenne est rarement jolie, et toujours plate comme une planche, avec moitié moins de gorge qu'une amazone) ; chacun applaudit. Les archéologues, dont la plupart m'avaient pris jusque-là pour un peintre joyeux, se demandent, M. de Caumont en tête, pourquoi cet honneur décerné à un homme qui, depuis huit jours, se moque des voies gallo-

romaines. C'est alors que songeant à un remerciement public, je prononce un petit toast à la mémoire de Rabelais, en réponse au prêtre.

Encore une fois comme au banquet de Daumier, j'ai jeté un froid. Il y a dans le pays quelques éléments révolutionnaires, et je semblais arriver de Paris pour leur prêter mon concours ; mais devais-je laisser insulter Rabelais en public et par un prêtre imbécile ?

L'affaire en resta là. J'ai su depuis que cet énorme bouquet que je retrouvai dans ma voiture m'était adressé par les fils du propriétaire qui nous offrait ce somptueux banquet.

Il faut absolument prendre quelques leçons d'art oratoire pour l'avenir. J'en aurai besoin en Angleterre encore.

Chose assez singulière. C'est à quelques lieues de là, à Saintes, que Courbet a vécu un an ; croiriez-vous qu'il y a vidé avec quelques amis *une cave tout entière !* Toujours l'influence rabelaisienne.

Je reviens ce soir gai de ces promenades, et je vous en dirai davantage dimanche prochain.

A vous bien cordialement.

*P.-S.* — Mille amitiés au cher maître.

1866.

Mon cher ami,

Je réponds à vos deux lettres.

Et d'abord il est possible que le poète de province, dont vous me parlez, soit reçu à la Société des Gens de Lettres ; mais il est également possible qu'on le prie d'attendre que la revision des statuts (séance extraordinaire, 15 décembre prochain) ait réalisé la création de sociétaires *adhérents*, classe dans laquelle devront entrer tous les membres qui jouiront des avantages de notre association avec quelques restrictions commandées par leur peu de notoriété parisienne, et le faible besoin qu'ils ont d'être appelés à voter les affaires d'une société qui, de jour en jour, veut se servir de ses armes et désire des recrues résolues.

Priez donc votre protégé d'attendre du 15 janvier au 15 février 1867. Je ferai alors tout ce que je pourrai pour lui être agréable.

Il est certain qu'un nombre considérable de gens étant appelés à fournir aux besoins d'un journalisme facile, il en sortira plus de gredins qu'auparavant et que les honnêtes gens seront plus insultés que de coutume.

Mais à qui doit-on faire remonter les causes de ce journalisme d'écouteurs aux portes qui

n'ont pas besoin de grands frais d'imagination pour citer le nom des gens qui vont dans les soirées, espèces de domestiques de lettres auxquels, au louis qu'on leur paie pour cette besogne, on devrait ajouter une bouteille de vin ?

J'en reviens à ceci. Qui a favorisé l'éclosion d'un tel journalisme ? Je ne sais si on doit en accuser le gouvernement actuel. Il faut prendre garde d'être injuste. Ce mouvement tient peut-être à d'autres causes, à une époque troublée, à l'embarras des carrières, etc. Le cher maître, mieux qu'un autre, pourrait vous le dire.

Quelle que soit l'origine de ce mouvement, un nouveau ministre, qui en sent le danger, y applique un système de répression auquel j'applaudirai, à une condition, c'est qu'en réprimant, en suspendant, en condamnant, il favorisera activement la création de feuilles d'un ordre intellectuel plus élevé où la littérature, pouvant vivre, exprimer ses idées et non celles imposées par la plupart des directeurs de journaux, montrera à la jeunesse qu'elle peut trouver un libre emploi de ses facultés.

Pensez donc à ceux qui sont obligés de travailler pour Villemessant qui veut de l'actualité scandaleuse, ou pour Marcelin qui demande des Crébillon fils, frottés de Bourse, ou pour Gre-

nier qui demande des romans militaires, etc., etc.

J'ai vécu à une époque où l'écrivain imposait son sujet. Cela existe moins que jamais.

De temps à autre, l'empereur se plaint de la littérature de son temps. Qu'il en accuse les ministres qui subventionnent des journaux comme *l'Étendard*, où chaque jour je lis le nom d'un jockey qui vient de changer d'écurie. Cela est peut-être intéressant à la condition que la partie littéraire fasse contrepoids à ce jockey célèbre ; mais c'est ce qui n'existe pas.

Il appartiendrait donc plus particulièrement à un ministre de l'Intérieur de favoriser un mouvement intellectuel. Mais il faudrait de grandes vues, l'amour des Lettres et pas d'affiliation à la société Saint-Vincent-de-Paul.

M. Pinard réprimera un certain temps, sans rien changer à la gredinerie littéraire et politique ; et comme nous traversons une période de publicité américaine, vous verrez triompher à force d'audace des V... et des L...

Adieu. J'abandonne bien vite cet accès de misanthropie. Comment va le cher maître ?...

A vous bien cordialement.

De telles lettres s'adressaient, par-dessus ma tête, à Sainte-Beuve, à qui je ne manquais pas de les commu-

niquer. Il trouvait dans celle-ci la confirmation de sa propre pensée, du but qu'il avait toujours poursuivi, qu'il a exprimé dans un article sur *l'Ouvrier littéraire* [1], et aussi dans ce fameux *Papier trouvé aux Tuileries,* qui lui valut tant d'injures posthumes et où il demandait purement et simplement l'œil attentif de l'État, une protection littéraire, qui élevât à elle et dirigeât les plumes vers une étoile polaire, qui n'existe pas.

Tout porte même à croire, avec les tendances actuelles, qu'elle se perdrait de plus en plus dans la brume, s'il s'en produisait quelque rayon en haut lieu... démocratique. Nous ne sommes plus au siècle de Périclès : — et d'ailleurs l'utopie, rêvée par Sainte-Beuve et par Champfleury lui-même, qui mettait le doigt sur tant de plaies, alors actuelles, n'est partagée, ni même comprise, aujourd'hui, par aucun membre de la Société des Gens de Lettres.

Il était bon tout de même de publier cette lettre, qui s'ajoute à l'œuvre de Champfleury comme une remarquable page posthume et qui nous dépeint, avec tant de sincérité et d'amertume, des mœurs dont il avait lui-même tant à se plaindre.

—

19 juin 1868.

Mon cher ami,

Vous avez sans doute vu la réclame écrite

1. Dans son étude sur M. *Le Play, Nouveaux Lundis*, t. IX

par Mme Michelet elle-même dans *le Figaro* d'hier sur son *Chat*.

C'est une petite malice de femme contre un rival [1], mais je n'ai pas peur, car je viens de lire les *Mémoires d'un enfant*. Toujours de la prose qui coule et de la prose de *bas bleu*.

Donc rien à craindre de ce côté, sauf toutefois la vente.

Il faut que je tâche de paraître premier.

Il faut aussi que le livre soit très bien ; c'est pourquoi, malgré vos travaux et vos tracas, je vous envoie les premiers placards que je vous prie d'annoter au crayon.

Voir surtout le texte grec [2].

Enfin, conseils sur conseils, voilà ce que je souhaite — et sur les inutilités et sur le style, etc.

Tâchez de revoir vite. Vous remettriez le paquet bien enveloppé à mon adresse chez Rothschild, en priant qu'on le fasse parvenir le plus tôt possible...

A vous cordialement.

1. Champfleury préparait la publication de son livre sur *les Chats*.

2. Je ne me chargeais pas d'annoter le texte grec, mais j'avais recours au savant répétiteur dont se servait Sainte-Beuve, l'épirote Pantasidès. — J'ajoute avec fierté que Champfleury me dédia son livre sur *les Chats*.

5 janvier 1869.

Mon cher ami,

L'article de Sainte-Beuve publié par *le Temps* montre bien l'abâtardissement auquel conduit le journalisme officiel. Ainsi voilà une polémique en termes courtois avec un prêtre qui ne peut être publiée dans un journal indépendant! Ce pauvre Dalloz garde la marque du collier et il est à craindre que jamais le poil ne repousse à cette partie de son cou où était rivé le carcan. L'article est fort mesuré quoique piquant, et il est certain qu'il eût été une bonne fortune pour *le Moniteur ;* mais qu'importe ? il sera plus lu dans *le Temps*, mieux apprécié et poussera Sainte-Beuve à en donner d'autres sur des sujets actuels.

Du reste, les journaux, les quelques personnes que je vois sont d'accord sur l'effet de l'article. Je crois me rappeler maintenant que Pointel est tout à fait voué aux intérêts religieux ; il en a le droit, mais cela ne regardait pas Sainte-Beuve...

—

Le 4 janvier 1869, Sainte-Beuve venait d'entrer au *Temps* et d'y débuter par un article sur les *Leçons*

*de M. Paul Albert pour les jeunes filles, à la Sorbonne*, institution récente de M. Duruy. Cet article, Sainte-Beuve l'avait écrit d'abord pour *le Moniteur universel*, où il était revenu depuis un an, voulant bien marquer, avait-il dit à M. Paul Dalloz, directeur du *Moniteur*, qu'il ne se croyait pas dégagé de son traité, par l'expiration du caractère officiel qui n'avait pas été renouvelé avec lui. C'est de ce moment-là que le titre de *Journal officiel* fut donné à l'organe du gouvernement, M. Dalloz ayant intenté un procès qu'il gagna pour revendiquer le titre de *Moniteur universel*, qui lui appartenait en propre. Sainte-Beuve n'était pas fâché, au fond, de se séparer lui-même de l'officialité, ne voulant pas, dit-il à M. Dalloz, aller écrire sous certaines égides, de plus en plus contraires à ses tendances et à ses convictions philosophiques. Il voulait se rendre tout à fait libre, et il espérait justement le devenir davantage au *Moniteur*, qui n'était plus désormais qu'un journal officieux ; mais M. Paul Dalloz avait un associé, M. Pointel, qui demanda, dans l'article de Sainte-Beuve, la suppression d'un passage, où le critique relevait « un manque de goût » de l'évêque de Montpellier, M. Le Courtier, qui avait traité « d'étudiantes » (style du quartier Latin) les jeunes filles qui suivaient les Leçons de la Sorbonne. — Sainte-Beuve, piqué au jeu, retira son article, et l'envoya au *Temps*, où il parut *modéré*, un peu au-dessous du ton de ce journal d'opposition. — Sainte-Beuve y resta, et il y couronna sa carrière (ce fut sa dernière année) par u

série d'articles sur *Talleyrand*, *Jomini*, etc., qu'il n'aurait pas pu écrire dans la presse officieuse, s'il y était resté, avec la même indépendance et liberté.

—

20 mars 1869.

... Dîné cette semaine chez Michelet avec toute la libre pensée : Renan, Taine, Robin, Henri Martin, Challemel-Lacour, Ferry, Étienne Arago, etc. Ma femme était très curieuse de tout ce monde. Il n'y avait avec elle que M^lle^ Renan. C'était la dernière soirée. Taine est un naïf et quand on ne le prend pas au mot, il ne sait que dire. Avec Michelet, Renan est le plus fort ; il a une certaine chaleur qui fait croire qu'il croit ce qu'il dit. Le fond, conciliant et girondin.

Soirées agréables ; malheureusement appartement trop petit et trop bas. Ceux qui veulent écouter Michelet vont dans une petite pièce voisine où il se plaît à soutenir des thèses.

Renan admirateur de la *prose* de Baudelaire, et, ce qui m'a étonné, de son *esthétique* en matière d'art. J'ai refeuilleté le tout dernièrement, et, malgré mon amitié pour l'homme, je trouve bien peu d'idées, et cette lecture me laisse triste et vide.

4 avril 1869.

... Je n'aime pas cette querelle Colet-Karr, elle ne trompera personne. Elle eût beaucoup mieux fait de glisser sur les épisodes avec son Cousin. (Mais quelle rage de jeux de mots me pique ce matin ?) Dix lignes devaient suffire et encore c'étaient dix lignes de trop. La Muse a affaire à un vieux journaliste, depuis longtemps usé, qui ne demande qu'une polémique. Je ne sais si vous vous rappelez qu'après mon passage à Nice, où j'étais resté deux heures à causer amicalement avec lui dans son jardin, lui donnant toutes les nouvelles de Paris dont il avait soif, cet animal m'empoigna dans *les Guêpes :* « J'ai reçu, dit-il, la visite de *l'apôtre du réalisme* », etc. Or, pas un mot n'avait été dit entre nous à ce sujet, et vous savez si j'ai jamais fait le métier de convertisseur. Mais Karr, en éreintant le réalisme et son prétendu apôtre, s'imaginait naïvement que je répondrais. Je le laissai tranquillement continuer ses *Guêpes* de province, et je suis certain que c'était le meilleur parti à prendre. Avec un journaliste on joue toujours le rôle du diable dans les conférences religieuses.

—

Mme Louise Colet n'était pas femme à suivre ce conseil ; elle avait l'humeur belliqueuse, toujours sur la défensive. Alphonse Karr l'avait provoquée ; il avait réveillé une vieille querelle, celle du coup de couteau, donné... dans le dos par la Muse, qu'il avait gravement insultée dans *les Guêpes*. — Mme Colet avait eu, dans cette circonstance, le geste... *tragique*, plus apparent que réel ; si, au lieu de lever le bras, elle avait frappé directement, il est probable qu'elle n'aurait pas manqué son coup ; — mais, dans le moment même, en lisant l'article des *Guêpes*, où il était fait allusion à sa grossesse, elle était partie précipitamment de chez elle, emportant la première arme qui lui était tombée sous la main, — un long couteau de cuisine, — et s'était rendue rue Bréda, au domicile d'Alphonse Karr, où elle l'avait rencontré sur sa porte ; elle lui avait demandé un instant d'entretien, peut-être sans se faire connaître ; et comme il la priait de le suivre, et qu'il reprenait sa clef chez son concierge, il la vit, dans la glace, qui levait le couteau sur lui. — Ce n'était pas précisément le geste de Charlotte Corday. — Il se retourna et le lui retira des mains. Il se vengea, en donnant le dessin du couteau dans *les Guêpes*. — En 1869, il revenait sur cette histoire du temps passé ; Mme Colet alla prier Sainte-Beuve, dont Karr rappelait le rôle intermédiaire qu'il avait joué entre lui et le philosophe Cousin, ministre de l'Instruction publique, pour arrêter l'affaire, de se joindre à elle pour confondre le pamphlétaire ; mais Sainte-Beuve fut de l'avis de Champ-

fleury, et d'ailleurs sa santé lui interdisait toute polémique. Mme Colet lui en voulut, et se vengea, à son tour, de ses refus d'avoir jamais rien écrit sur elle, dans le volume intitulé : *les Dévotes du grand monde*. Sainte-Beuve y est bien arrangé, — moi aussi, par ricochet, bien que nous ne fussions pas plus des dévotes que du grand monde (moi du moins, très humble légataire chargé de reliques).

—

9 avril 1869.

Mon cher ami,

Nous sortons de *Rienzi*. Manque de chuteurs. Pour le public, quelques beautés. Déjà (l'opéra a 30 ans, je crois) se révèle une sérieuse nature de croyant à l'art et peut-être à la religion. Cela laisse le public un peu mou. Un grand bref d'excommunication avec accompagnement de cire à cacheter, placardé à la porte d'une église contre Rienzi, ne remue guère le public de 1869. Poème sans valeur et toujours avec ces maladroites redites de situations dont ne se rend pas compte Wagner. Rienzi aurait peut-être du succès s'il était sifflé. Je propose le moyen à Pasdeloup ; mais il croira que je me moque de lui.

J'ai fait lire l'article sur Mme Valmore à ma

femme ; cela l'a très émue. Ce second article est particulièrement très remarquable et je ne doute pas que Sainte-Beuve n'en ait reçu de vifs compliments. Cette existence si peu connue d'une femme délicate laisse un grand charme. Je comprends que ce brave Veyne ait ressenti une douce sensation en se trouvant si naturellement et si justement mêlé à cette biographie voilée. Le mot du maître le paie bien autrement qu'en argent de tant de dévouement aux souffrances des pauvres gens. Et certainement je crois que si sa carrière était à recommencer, il n'agirait pas autrement [1].

—

Mai 1869.

Mon cher ami,

Il faut prendre garde de répandre des idées fausses dans les masses.

Je ne connais pas M. Pagézy; je crois pourtant qu'il défendait les intérêts commerciaux du Midi avec connaissance de cause, ce que ne pourra faire M. Picard, du moins avec autant

1. Dans ses articles du *Temps* sur *Madame Desbordes-Valmore*, Sainte-Beuve avait été amené, par une lettre de Mme Valmore, à donner un éclatant relief au nom du « plus humain », du « plus ami » des médecins, — le docteur Veyne.

d'insistance [1]. Là-dessus, je suis ignorant ; mais je peux vous parler de M. de Jouvencel... Il me paraît regrettable que Renan n'ait pas été nommé à sa place. Quelle que soit sa modération, Renan pouvait traiter les questions religieuses et d'enseignement [2].

Ne sachant pas s'il est utile qu'à cette heure l'empire soit renversé, je tiens pour les esprits pratiques et travailleurs qui, sans s'inquiéter de la forme du gouvernement, défendent des intérêts et se préoccupent du bien-être de la nation...

—

Vorges [3], 24 juillet 1869.

Mon cher ami,

Quelque temps avant mon départ, Gondinet m'écrivait (ce qui est fort rare de la part d'un

1. Ernest Picard fut nommé député, aux élections législatives de 1869, à Montpellier, contre M. Pagézy, candidat officiel, maire de la ville.

2. Renan s'était porté candidat en Seine-et-Marne, concurremment avec M. de Jaucourt, ancien secrétaire de M. de Persigny, et Paul de Jouvencel, qui fut nommé.

3. Vorges-sous-Laon, où Champfleury passait l'été chez son frère, M. Edouard Fleury.

confrère)[1] qu'on attendait quelque chose de nouveau de moi au Palais-Royal et que la direction était on ne peut mieux disposée à mon égard. Cela prouve que mon essai de l'an passé[2] avait frappé jusqu'à un certain point les gens du théâtre; mais quoi qu'en pense Veyne, qui me demandait un jour pourquoi je ne faisais pas un livre comme *Gil Blas* ou une pièce comme Sardou[3], je ne me sens porté ni vers la scène, ni vers le roman.

Très fatigué et assez profondément depuis quelques années, il faut bien que ma plume subisse ces défaillances ; il m'est impossible d'entreprendre aujourd'hui une œuvre de longue haleine. *Les Enfants,* dont j'écris une page,

1. C'est que Gondinet, puisque l'occasion se présente de lui rendre ce témoignage, avait une supériorité de cœur, qui n'en faisait pas un confrère ordinaire.

2. Cet essai consistait en une comédie en trois actes, extraite de son roman : *l'Avocat Trouble-Ménage*, et précédée d'un prologue. Champfleury la fit imprimer, et tirer à 12 ou 15 exemplaires seulement. Elle n'était imprimée que d'un seul côté, à l'état d'épreuves. — Cet avocat *Trouble-Ménage*, dans la pensée du romancier, était Jules Favre.

3. Le docteur Veyne, qui avait le coup d'œil hippocratique si sûr, parlait de la littérature en homme du monde, dont ce n'était pas l'art ou le métier. On ne fait pas à volonté du *Gil Blas* ou du Sardou ; cela ne se commande pas, mais l'on suit sa voie propre, surtout quand on a un tempérament à soi comme Champfleury. Le succès est quelquefois au bout.

une demi-page à loisir, sont conçus sous des impressions nouvelles, dont je ne pourrai vous donner un aperçu que par des fragments, quand ils paraîtront ; mais encore là il faudrait pouvoir garder le livre un an en portefeuille, pour que ces divers morceaux représentent un tout satisfaisant [1].

Après toutes sortes de diplomaties, j'arriverai sans doute la semaine prochaine à la conquête de monuments infiniment précieux pour l'histoire de la *beauté*. Ne riez pas ; les preuves en main, à mon arrivée, j'irai les montrer au cher maître, qui en régalera ses yeux. Je ne peux vous en dire encore davantage, tant j'ai peur d'échouer au dernier moment [2].

L'article de M. Scherer [3] sent un peu son pédant et son genevois. — N'est-il pas de Genève ? — Il ne me paraît pas s'être occupé suffisamment de poésie, mais j'affirme qu'il ne sait pas le premier mot de l'art. Cette trilogie

1. C'est bien ce qu'il fit. *Les Enfants* ne parurent qu'en 1872 (chez J. Rothschild, 13, rue des Saints-Pères).

2. La maladie et la mort prochaine de Sainte-Beuve (13 octobre 1869) empêchèrent sans doute cette intéressante communication.

3. Dans *le Temps* du 20 juillet 1869. — M. Edmond Scherer avait pu faire ses études à Genève, mais il n'était pas de Genève.

de Baudelaire, Courbet, Manet n'a aucune raison d'être. Courbet a donné des œuvres parfaitement saines et robustes. Manet a trouvé des moyens de rendre les objets visibles par des colorations nouvelles ; il peut ne pas trouver l'élégance, il la cherche avant tout. Rien de commun ne les relie tous trois, sinon des questions d'âge pour les deux premiers, d'amitié pour le troisième.

Je trouve des duretés de mots qui ne sont pas à leur place dans cet article. Quelques-uns pourraient être de Barbey d'Aurevilly, quand il fait le matamore.

Certaines citations de Baudelaire me paraissent condamner M. Scherer. Il ne manque pas de choses bizarres dans ces quatre volumes ; — rien que la dédicace au « Maître impeccable » eût suffi.

M. Scherer s'étonne à la fin de son article de se préoccuper de pareilles choses ; moi aussi je m'étonne autant que si moi-même demain je m'avisais de traiter des questions d'exégèse.

Banville dans son beau temps, Vitu même auraient tiré fort bon parti de cet article ; mais les poètes n'ont pas de journaux, tout appartient aux chroniqueurs. Je vais cependant envoyer le journal à Duranty qui, s'il est dans un

de ses bons jours, a suffisamment de bec et d'ongles pour riposter.

...J'ai enfin lu à la campagne ce dernier livre (*l'Homme qui rit*), et je l'ai lu tout entier. Nous ne devons pas être beaucoup en France de cette force. Deux ou trois chapitres dans le premier volume où se remarque la griffe du maître. Je ne sais comment qualifier le reste. C'est là dedans qu'il y a une décadence profonde et inexplicable. Il eût été si facile à Hugo *riche* de ne pas publier un tel livre. Vers 1838 il existait un certain *Xavier Forneret,* dont on trouve quelquefois les livres sur les quais ; ils sont habituellement imprimés en gros caractères sur le *folio* des pages dont le *verso* est blanc. Cet excentrique qui, dans vingt pages de folies, trouvait quelquefois une pensée à peu près ingénieuse, mais toujours maniérée, pourrait avoir écrit les quatre cinquièmes du roman d'Hugo. Ce n'est pas de la raillerie, mais une tristesse profonde qui vous envahit pendant cette rude lecture. Imaginez *Han d'Islande* (l'avez-vous lu?) avec l'action dans le drame remplacée par l'amplification, l'énumération, la déclamation... Je m'arrête, car je deviendrais trop facilement pédant. Pour me résumer, c'est un de ces rares livres qui échappent à la critique ; la décadence

de Lamartine n'était rien à côté de celle d'Hugo.

J'aime Hugo et le souvenir de ses beautés m'empêchera d'écrire jamais ce que je pense de son œuvre des derniers jours ; mais j'ai été pris plus d'une fois par l'impatience en lisant *l'Homme qui rit*, et je l'aurais volontiers laissé de côté. Heureusement cette fois la somme d'étrangetés et de précieux est tellement débordante qu'il est impossible qu'elle ait une action sur la jeunesse et peut-être se fait-il que le pauvre Baudelaire porte la peine des terribles imaginations d'Hugo.

Mes plus affectueux compliments au cher maître. Ne lui montrez pas mon propre fatras ; je me suis laissé entraîner par la chaleur qui me chasse du jardin et j'en veux à M. Scherer de m'avoir rappelé *l'Homme qui rit*.

Ne vous ruinez pas, mon cher ami, en frais de poste en m'envoyant le livre sur les Femmes de M^me^ André Léo. Je connais cette dame ; elle est laide et ses livres manquent d'esprit. Elle a peut-être raison dans le fond ; sa forme lui donne tort. J'ai besoin de lire des choses amusantes et je vais relire les *Aventures de Renard*.

... Pardonnez-moi mon bavardage de campagne... Veuillez aussi m'envoyer le numéro de la *Chronique illustrée* où se trouve un dessin

du tableau du foyer de l'Odéon, de Lazerges.

Je ne sais plus de quel projet d'article il s'agissait dans la lettre suivante, mais je la donne tout entière parce qu'elle me paraît aujourd'hui essentiellement utile et pratique. — On fera les réserves qu'on voudra sur la fin, d'une perspicacité qui est plutôt celle d'un presbyte que d'un myope, comme l'était Champfleury.

Vorges, 9 août 1869.

Mon cher ami,

Pourquoi vous embarquer dans des frais avec G..., qui ne vous en saura aucun gré? Pensez que G..., marchand de vin, écrit aussi facilement que s'il faisait une facture, qu'il a engagé une polémique fort ennuyeuse contre Nieuwerkerke, qu'il est riche, qu'il trouve actuellement des enthousiastes de ses élucubrations, qu'il marche avec *Monsieur* Thiers, qu'on le pousse dans ce monde contre l'administration des Beaux-Arts, qu'il est tout petit, par conséquent vaniteux, que pour lui *homme de lettres* ne veut rien dire puisqu'il est devenu lui-même si facilement homme de lettres, qu'il est de nature serré comme un marchand, qu'il ne vous tiendra aucun compte de votre temps, de vos découvertes, de vos frais...

... Je ne vois pas que le sénatus-consulte soit autre chose qu'une abstraction pour les masses. Cela paraît une concession à la bourgeoisie. *Le régime parlementaire*, le *droit d'interpellation*, très bons pour les G... Le peuple ne sait pas ce que c'est, et je l'en félicite [1].

Reste à savoir qui triomphera de l'empereur ou des G... Si j'avais l'honneur de faire partie des G..., je craindrais fort d'être dévoré à mon tour par le socialisme.

L'empire renversé, les d'Orléans rétablis momentanément sur le trône n'empêcheront pas le socialisme de se produire. Et s'il dévore les G... et *Monsieur* Thiers, avouerai-je que je n'en serai pas mécontent, la race des êtres qui ne fondent rien m'étant indifférente ?

Tous nous serons plus ou moins atteints par les crocs de la bête qui a faim ; je me laverai les mains de m'être occupé de politique...

—

24 août 1869.

Mon cher ami,

... Je suis très content d'avoir pu trouver ce La Fontaine ; il sera sans doute la base d'un

1. Il l'a appris depuis.

musée consacré au fabuliste, car vous savez sans doute que, par souscription publique, les habitants de Château-Thierry viennent de racheter la maison de La Fontaine, qui va être restaurée par Viollet-Le-Duc, disent les journaux.

Vous vous rappelez que nous avons visité ensemble cette maison peu curieuse ; mais le jardin semblait intact, un jardin du temps, sombre, humide, adossé aux anciennes fortifications de la ville.

Je n'ai que le temps de vous écrire ce mot. La poste me presse ; j'ai un quart de lieue pour aller affranchir, c'est-à-dire à Bruyères, qu'Arsène Houssaye va mettre en émoi dans une quinzaine.

Grandes réjouissances publiques — vin défoncé, cochons tout entiers pour tous ceux qui voudront aller à ce qu'on appelle « le château de Brueil [1] ». Je vous conterai ça plus tard ; ce sera certainement comique.

—

Vorges, 10 septembre 1869.

Mon cher ami,

J'ai été on ne peut plus surpris de trouver mon nom dans cet article sur Johnson, et je

1. Brueil, manière douce de prononcer Bruyères.

vous prie d'en remercier d'autant plus Mme Blanchecotte [1], qu'il y a là une intention sympathique très visible.

Mais l'ensemble de l'article m'a encore plus surpris par son bon sens et sa fermeté. On n'y sent guère la main d'une femme et je ne croyais pas que Mme Blanchecotte fût aussi virile. Enlevez son nom et vous jurerez que ce début est d'un *rewieuwer* exercé en ces sortes de notices. L'homme est surtout bien présenté, et cette figure de critique un peu rude intéresse tout d'abord.

J'attribue ce grand sens, si rare chez les femmes, à la connaissance approfondie de la littérature et des écrivains anglais, où les caractères sont bien moins fondus que chez nous. Je lisais ces jours-ci des notices de peintres anglais par ce pauvre Thoré [2] ; ce sont presque tous des hommes. A Paris, nous n'avons affaire qu'à des artistes qui abusent de *l'artisture*.

1. Mme Blanchecotte, poète et critique. Elle écrivait des articles littéraires dans *le Moniteur universel*. On peut lire sur elle un article de Sainte-Beuve, dans *les Causeries du Lundi*, t. XV.

2. Thoré, qui venait de mourir, et qui a laissé de si remarquables livres sur les Musées de Hollande, sous le pseudonyme de William Burger. — Champfleury lui avait dédié son livre sur les *Le Nain*.

Une personnalité, beaucoup plus prononcée en Angleterre qu'en France, a dû réagir sur Mme Blanchecotte, et je lui en fais mes compliments.

Je vais écrire un mot au maître sur son article-discours. Le *qu'est-ce que ça nous fait* et son retour désagréable — pour les gens graves de la politique — est une trouvaille.

—

Il s'agissait de la *Lettre à M. Nefftzer sur le sénatus-consulte*, parue dans *le Temps* du 7 septembre 1869, et recueillie depuis dans *les Premiers Lundis*, t. III. Sainte-Beuve y faisait entendre l'unique refrain, qui revenait sans cesse sur la bouche d'un puissant ministre, qui n'était autre que M. Rouher. A tout ce qui concernait l'état des Lettres et des esprits, il répondait invariablement : *Qu'est-ce que cela nous fait ?*

Le jour même que Théophile Gautier venait d'être battu à l'Académie (le 29 avril 1869), par une coalition dirigée contre l'empire, qui nomma d'ailleurs un autre grand poète à sa place, l'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier, choisi exprès pour ce qu'il avait dit contre Napoléon :

Sois maudit, ô Napoléon !

j'accompagnais Sainte-Beuve, au retour de l'Académie ; nous rencontrâmes sur le trottoir de la rue de Seine,

au sortir du passage du Pont-Neuf, deux ministres, MM. Rouher et de la Valette, qui venaient probablement du Sénat et cheminaient lentement, avec une insouciance profonde. Sainte-Beuve leur exprima, avec chaleur, tout le dépit qu'il éprouvait de l'échec que l'empire venait de subir à l'Académie par la faute de ses propres amis, qui avaient mieux aimé voter pour le prétendu candidat de l'empereur et celui de M. Guizot, M. de Champagny, que pour celui de M. Thiers, qui avait promis le concours de ses amis pour Théophile Gautier, si on lui accordait M. Duvergier de Hauranne. (Il y avait deux élections le même jour, et M. de Champagny fut nommé.)

M. Rouher répondit de son haut, dédaigneusement : « L'empereur ne recevra plus les académiciens... on leur continuera leur traitement... voilà tout... » Pour un peu, il aurait ajouté : *Qu'est-ce que cela nous fait ?*

—

Vorges, 20 septembre 1869.

Mon cher ami,

J'ai lu avec toute l'attention qu'elle mérite la nouvelle de Mérimée [1], et je me suis demandé : qu'est-ce que cela prouve ? Cet assassinat vulgaire par un fou ne vaut guère la peine d'être

1. *Lokis, nouvelle russe*, qui venait de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre 1869.

conté. Certainement on peut en dire autant de bien des récits d'aujourd'hui ; mais, malgré l'extrême soin avec lequel cette nouvelle est traitée, je n'y vois pas œuvre d'art. — La *Gazette des tribunaux* renferme plus d'une cause bien autrement émouvante et avec moins d'étalage de philologie.

Lisez dans le même numéro le début d'une nouvelle ou d'un roman de Droz ; sans les fortes qualités de Mérimée, il y a là quelque chose de plus *moderne* et de plus à la mode de 1869. Ce que cela deviendra peu importe. — La nouvelle de Mérimée ne peut *devenir*...

Si Buloz était farceur, je croirais qu'il a mis exprès sous la même couverture les deux récits.

En tous cas je vous remercie de m'avoir mis à même de les lire...

... Nous sommes au lendemain de la petite fête rustique que malheureusement le temps a changée en fête des parapluies. Pensez à l'effet de 3 à 4 mille parapluies vus du premier étage du *château*. Les chroniqueurs se garderont bien de dire la vérité. La plus grande dame était M^me^ de P..., ; l'art était représenté par M^lle^ Marie C..., mauvaise actrice, et ce qui est de pis mal bâtie ; la comtesse ou baronne de S... était censée tenir la place des grands noms ; cette baronne de

S... est une D... qui fait les articles de modes dans les journaux d'Houssaye. On y voyait du Corps législatif M. de T... député, de l'Aisne, personnage idiot. Pour son malheur, arrivait par le dernier train Olivier Métra.

Ici nous touchons à Hoffmann.

Métra reconnaît dans M. de T... un bonhomme, inventeur de cordes à violon *de bois* qui en fourrait de force des paquets dans les poches des musiciens de Mabille.

Métra me conte l'affaire ; je le prie de la répéter à table devant les chroniqueurs. — Voilà des cordes à violon de bois qui vont faire tort aux calembours du député, qui passait tout son temps — sans se douter de la terrible révélation — à conter des douceurs à M^lle^ Jenny Sabatier, poète.

Vous vous rappellerez ma méchanceté habituelle, si je vous dis que j'ai réussi à faire réciter trois fois de suite à cette jeune dame une pièce de vers improvisée en l'honneur de l'hôte de la maison.

La fête publique, malgré la pluie, a été un mélange de Gamache et d'Homère, une Gamachomérie. Houssaye doit être désolé. Les paysans sont tombés sur les bœufs et les moutons à peine cuits ; on les déchirait entiers. J'ai vu un

homme triomphant se promener avec une cuirasse de poitrine de mouton. Les gens se sauvaient dans les taillis pour dévorer en paix toutes ces viandes saignantes d'un côté, calcinées de l'autre. Deux charmants petits cochons devaient fournir une course; malgré la présence du maître de la maison, malgré les pompiers, la populace s'est ruée sur ces cochons, les a étouffés et peut-être mangés vivants. On n'en a rien retrouvé. C'était atroce. Nous nous sommes retirés devant ce spectacle; Houssaye en paraissait peu content.

Il a fait une faute en voulant renouveler les distributions gratuites de jadis auxquelles l'administration a sagement fait de renoncer. Ce vin, cette viande ne sont pas bons à être distribués de la sorte aux gens qui en manquent. Ici les paysans sont aisés et vivent en travaillant. Dans de certaines parties de la France, nous aurions pu passer un mauvais quart d'heure, les instincts sauvages étant trop remués. Sans les grilles du château qui commençaient à plier, il est possible que les invités du premier étage fussent débordés.

Il va falloir beaucoup de rubans, de mouches et de fard pour présenter galamment cette fête un peu trop rustique.

Je crois avoir compris, par un article de *la France* du 19, que le maître a publié un nouvel article. La conclusion de l'article est à garder : *Pourquoi une voix comme la sienne* (celle de Sainte-Beuve) *ne s'est-elle pas fait entendre dix ans plus tôt* (à propos de la littérature) *dans les hautes régions du pouvoir ?*

C'est réellement naïf d'impudence et quelle belle réponse on prépare à Sainte-Beuve !

Mon cher ami, faites bien nos meilleurs compliments au cher maître, nous voudrions bien le voir soulagé de son mal...

—

Le dernier article de Sainte-Beuve venait de paraître, en effet, dans *le Temps* du 7 septembre 1869 ; c'était sa *Lettre à M. Nefftzer sur le sénatus-consulte*, dont il est question dans la lettre ci-dessus, du 10 septembre. Sainte-Beuve, qui n'était sénateur que depuis 1865, et qui n'avait jamais été au pouvoir, y faisait entendre le même langage qu'il avait toujours tenu pour la défense des Lettres, et il y constatait une fois de plus l'indifférence à laquelle ses efforts avaient toujours abouti dans ces « hautes régions », qui n'avaient jamais été les siennes. — *La France* se faisait illusion là-dessus. — Il s'en était déjà expliqué dans ses *Notes et Remarques* de 1864, où il regrettait, à propos des *Nouveaux*

*Lundis*, « de ne pouvoir aider à rien de grand et de ne pas sentir le souffle élevé régnant dans l'air et enflant de conserve toutes les voiles, les petites comme les grandes. » — « Je dus, y dit-il, me rabattre à la simple littérature, comme je l'entendais, et à faire mon œuvre individuelle de mon mieux [1]. » Ce fut le programme de toute sa vie ; il y revenait encore dans sa *Lettre sur le sénatus-consulte*. Il avait été, de tout temps, un *avertisseur*, quoi qu'en dît *la France*.

C'est encore Champfleury, qui lui rendra cette justice dans une note posthume, qui résume excellemment l'état des Lettres sous le second empire :

... Qu'il y ait eu des hommes de valeur poursuivis, arrêtés dans leur développement, on ne pourrait le nier. Ces hommes vivaient dans leur coin, sombres et attendant l'heure de la justice. Qu'il se soit produit de certains essais, qui auraient pu donner de belles récoltes, cela n'est pas niable ; mais la nation avait été abêtie par quinze ans d'une pression absolue, sans air et sans lumière ; elle suivait le courant. Ce qu'elle appelait intelligence était le journalisme de cancans. On lisait des journaux plus que des livres. Nourriture malsaine. Le cancan et

1. *Causeries du Lundi*, volume de la *Table générale*, page 42, *Notes et Remarques*.

la blague avaient été élevés à la hauteur de nobles institutions.

Et la pensée était aux mains de rares hommes qui regardaient d'un œil inquiet cette décadence...

On se rappelle quelle scène éclata entre cette Altesse violente et Sainte-Beuve, l'un des rares hommes sous l'empire qui eût conservé le véritable amour des Lettres et de l'indépendance, et qui se crut appelé au Sénat pour y exposer ses idées et non celles de la Cour.

Aussi combien l'académicien déplorait-il l'affaissement intellectuel, combien il cherchait à relever le courage de ceux qui luttaient, combien il avait souci de l'honneur de la littérature, et quelles afflictions et quelles rancunes remplissaient l'esprit de celui qui se sentait *seul* au milieu de tous ces courtisans !

—

Ainsi parlait et pensait Champfleury, mon premier maître. — Dieu me garde de faire encore l'application d'aucune de ces vérités à l'heure actuelle !

Champfleury fait allusion, dans sa note posthume, à la scène violente que la princesse Mathilde vint faire à Sainte-Beuve chez lui pour son entrée au *Temps*, et qui les brouilla. Elle eut confiance en M. Rouher plus

qu'en Sainte-Beuve qui criait casse-cou, qui se rangeait lui-même de la gauche de l'empire, et qui essayait encore, dans le début d'un article sur l'*Histoire de César*, qu'il me dicta, au moment de l'apparition de ce livre, de retenir l'État dans son penchant, « sur leurs épaules même inégales [1] ». — Il paraît que l'empereur les avait ainsi.

—

Laon, 7 octobre 1869.

Mon cher ami,

Jugez un peu ce que doit penser un brave provincial, abonné du *Constitutionnel*, qui, après s'être formé le goût pendant de longues années par les articles du maître, tombe tout à coup sur un enthousiasme semblable à celui de Barbey, à propos de *Notre-Dame-de-Lourdes* et de M. Henri Lasserre, comparé à Bossuet et à Balzac, et que Barbey dit les dépasser [2].

Ne pensez-vous pas que ce brave provincial va faire acheter ce chef-d'œuvre ? Car moi-même j'ai été tenté de le lire, malgré mes dé-

1. J'ai recueilli ce début d'article dans *les Nouveaux Lundis*, t. XIII.

2. Barbey d'Aurevilly avait remplacé Sainte-Beuve au *Constitutionnel*.

fiances pour ce fou de Barbey. Mais avouez que le journalisme ainsi entendu devient bizarre. Hier Sainte-Beuve, aujourd'hui Barbey. J'aime mieux le système Villemessant, plus accusé. Ici *le Constitutionnel* est naïf ; il ment à son titre, à son passé et à un avenir qu'il n'aura heureusement pas.

Ne croyez pas que cet animal de chroniqueur, qui m'a joué le mauvais tour d'imprimer ma lettre sans façon, ait été blessé. Si j'avais cru qu'il voulût donner de la publicité à ma réponse, je l'aurais pris d'un peu plus haut encore, car réellement ces chroniqueurs ne peuvent passer pour des gens de lettres. Ils renferment dans leurs rangs un certain nombre d'argousins, peut-être bons à la recherche des cadavres, mais qui ne touchent en rien à la littérature.

Celui-là particulièrement... que j'ai rencontré aux fêtes d'Houssaye est une sorte de Falstaff joyeux et un peu mouchard, dit-on. Il faut bien vivre...

Techener a été fort aimable. Ces *Chats* [1] sont décidément accrochés au fameux clou qui est enfoncé pour vingt ans.

1. Le livre de Champfleury sur les *Chats*, qui avait paru chez Rothschild.

L'*Imagerie* [1] ne l'est pas. Et voici pourquoi. Je n'aurais dû publier que la monographie du *Juif-Errant ;* mais je n'aurais pas trouvé d'autre imprimeur que moi-même et Dentu ne m'eût pas donné douze cents francs.

Je me rattraperai avec *le Moyen Age* [2], tout incomplet qu'il soit. Il faudrait deux ans d'études et de voyages. Et comme moi seul encourage mes missions, il ne me reste qu'à rendre l'époque actuelle responsable des arrêts qu'elle oppose à notre développement intellectuel...

Comment se porte le maître ? J'espère bien le voir dimanche prochain. Nous partons mardi [3].

—

1870.

Mon cher ami,

Cette fois c'est une fille.

Qu'elle soit la bien venue, quoiqu'elle tombe dans un singulier moment.

Qu'allons-nous devenir, nous tous qui faisons un métier de luxe ?

1. *Histoire de l'Imagerie populaire,* par Champfleury. Paris, Dentu, 1869.

2. Le volume sur la *Caricature au moyen âge.*

3. Sainte-Beuve allait mourir le 13 octobre.

Cette guerre va encore favoriser les chroniqueurs, car le besoin de véritables gens de lettres se fait sentir moins que jamais.

Pour moi, mes projets longuement préparés et qui allaient aboutir à l'automne tombent comme de vieux plâtras...

Certainement, si j'étais plus jeune de quinze ans, je partirais pour l'Amérique ; maintenant c'est impossible [1].

Enfin j'ai encore trois mois à passer ici (*à Vorges*), et j'aviserai.

J'ai vu Houssaye et je lui ai fait part de votre réponse, mais il n'est pas convaincu [2]. Il

1. Un célèbre auteur dramatique, comique, et naturellement réactionnaire, comme ils ont tous une tendance à l'être, m'exprimait les mêmes pensées de désespérance, mais après la Commune et dans un moment où tout allait se rétablir. — « Partez pour l'Amérique », lui dis-je. — « Non, me répondit-il ; j'y trouverais encore la République, j'irais plutôt en Perse... » Il reprit peu à peu ses petites habitudes... parisiennes.

2. Arsène Houssaye s'était plaint d'une annotation de la main de Sainte-Beuve, relevée en regard du nom qui lui était attribué par l'auteur des *Jeudis de madame Charbonneau*, sur un exemplaire de ce livre, vendu, après la mort de Sainte-Beuve, à la vente de sa bibliothèque. — Arsène Houssaye s'offensait à tort et méconnaissait l'intention du critique, dont on peut lire l'article, plein de malice, sur le livre de M. de Pontmartin, dans les *Nouveaux Lundis*, t. III. — M. Ranc, proscrit, aimait à en citer le couplet en prose final sur Paris, que

aurait souhaité qu'on trouvât dans les papiers de Sainte-Beuve un mot d'enthousiasme pour ses écrits. Se blesser de ce que le mot *charmant* soit écrit au crayon par Sainte-Beuve en face du passage concernant *Mélibète* est réellement d'une grande naïveté et je ne vois pas l'utilité à ce que vous pansiez de telles plaies... J'ai répondu qu'une annotation au crayon sur un livre ne prouvait rien, qu'il faudrait d'abord commencer par voir l'exemplaire lui-même et qu'au surplus, note ou non, Houssaye devait juger Sainte-Beuve en toute liberté dans ses *Mémoires,* fatras qu'il a l'air de présenter comme une épée de Damoclès.

De semblables compromis, mon cher ami, seraient dangereux et n'empêcheraient pas la vérité de se faire jour. Sainte-Beuve est Sainte-Beuve et Houssaye, Houssaye. Il faut laisser Houssaye juger Sainte-Beuve qui n'a rien à craindre de ce côté.

J'approuve entièrement votre projet de publication des lettres de Sainte-Beuve à la prin-

Sainte-Beuve opposait au provincialisme de ce trop célèbre livre : « Paris, ville de lumière, d'élégance et de facilité, c'est chez toi qu'il est doux de vivre, c'est chez toi que je veux mourir ! »

cesse Mathilde. Très important, très curieux et en même temps bonne affaire que les

*Lettres à la princesse*,

car il faut que ce soit le vrai et l'unique titre, n'y pas ajouter un mot ni une virgule. Quatre mots.

Vous n'êtes pas engagé. Dans une préface très calme, vous raconterez sommairement les faits, les calomnies et les ennuis de toute sorte qui ont décidé la publication.

—

*Les Lettres à la princesse* parurent, en effet, en 1873 (chez Michel Lévy). Elles ne répondaient peut-être pas au bruit qu'avait suscité leur réclamation, à la mort de Sainte-Beuve. Tous les journaux répétèrent en ce moment-là que je ne voulais pas rendre celles de la princesse. Flaubert vint me trouver et me dit: « J'use ma salive à vous défendre; on a dit à la princesse que vous vouliez aller publier ses lettres en Belgique... » Le préfet de police, M. Piétri, fut même mandé à Compiègne à ce sujet; un ami, M. Demarquay, commissaire de police aux délégations judiciaires, que je tenais de Champfleury et dont j'avais fait un ami

de Sainte-Beuve, rassura son chef hiérarchique sur mon compte et sur mes intentions [1].

A tous ceux qui prenaient la peine de se déranger pour venir m'en parler, à M. Charles Giraud d'abord, le doyen de l'École de Droit, grand ami de la princesse, qui vint, presque la menace à la bouche, me réclamer ses lettres, puis à mon ami M. Demarquay, qui me connaissait et répondait de moi, puis à Flaubert, à qui je suis resté reconnaissant de son intervention bienveillante, je me bornais à répondre que Sainte-Beuve, la veille de sa mort, m'avait dit : « Si la princesse réclame ses lettres, vous les lui rendrez, et vous lui redemanderez les miennes. » Pour le moment, elles étaient sous les scellés qu'avaient fait apposer des gens qui revendiquaient l'héritage.

Les scellés finirent par être levés [2], les prétendants déboutés, les lettres échangées, et je publiai celles de Sainte-Beuve, en regard desquelles il est fâcheux qu'on ne puisse pas lire les réponses ou celles qui les provoquaient.

La princesse eut peur des vivacités qui échappaient à sa plume primesautière ; il y avait parfois des juge-

1. M. Demarquay était peintre, et il a fait de Sainte-Beuve un remarquable portrait posthume, qui est au musée de Boulogne-sur-Mer.

2. J'avais un excellent défenseur en Me Cheramy, qui consacre aujourd'hui les loisirs de son honorariat à reconstituer l'œuvre et la vie de Stendhal.

ments fort piquants et encore vrais, qui n'ébranleraient plus aujourd'hui l'empire.

—

Champfleury m'écrivit après la débâcle :

... Je n'ose accuser personne. Napoléon a été le grain de sable, mais pourquoi nous étions-nous donné Napoléon ?

Qu'est-ce qu'un peuple avide de conquêtes, de révolutions, qui ne sait pas profiter de sa prospérité pour attendre les progrès lents qu'amène le temps ? Nous sommes perdus par l'impatience, la vanité et la gloriole, et la nation est plus coupable que Napoléon, qui n'est qu'un détail.

—

J'avais rendu compte, en 1875, dans *l'Événement*, du *Secret de M. Ladureau*, un livre qui peut blesser le bon goût, mais non la morale, et dans lequel Champfleury avait fait reculer les bornes de sa gaîté habituelle. Il devenait naturaliste. Les journaux bonapartistes l'avaient fort maltraité, on ne sait pourquoi, car il n'y est nullement question de politique. Je l'y avais introduite dans l'article que je fis à *l'Événement;* Champfleury me remercia en ces termes :

... Une simple observation, si vous voulez bien. Vos préoccupations politiques sont si grandes que vous les affichez à propos d'un livre gai, fortement secoué, il est vrai, par les feuilles bonapartistes. Mais des considérations politiques et sociales, qui pourraient embrasser un groupe d'œuvres littéraires pendant une certaine période de temps, ne devraient pas, il me semble, se faire jour dans le compte rendu d'un conte.

Flaubert, Feydeau, les Goncourt en ce sens me paraissent des écrivains de l'ère bonapartiste, se rattachant à des maîtres d'une autre époque, mais venant à point sous Napoléon III, accueillis et acclamés par ses partisans, et complètement *nettoyés* après la fin de l'empire.

Je tiens à honneur de n'en avoir pas été, de me rattacher directement à 1840 et pouvant continuer en toute indépendance mon rôle.

Je n'ai pas été militant, je ne veux pas le devenir ; aussi heureusement, pour le présent et l'avenir, ne suis-je pas un de ces regretteurs du passé, comme ce pauvre Flaubert qui n'avait dans le ventre qu'un livre, beaucoup trop exalté, et dont la fin sera amère par manque de ressort, d'indépendance et de foi dans les époques qui vont suivre. Ces bonshommes, aigris

contre demain, parce qu'ils sont aigris contre eux-mêmes, regrettent les suffrages des princes et des princesses du passé : le libre jugement de la démocratie les inquiète. Voilà une vue d'ensemble que je ne vous propose pas, à cause de vos relations personnelles, mais que chaque minute qui s'écoule doit confirmer.

—

Quand je recevais de ces lettres-là, j'en étais, dans le moment même, consterné et bousculé : elles atteignaient, en effet, mes relations personnelles que m'avait léguées Sainte-Beuve, avec le plus grand de tous, Flaubert, dont je ne trouve pas encore aujourd'hui le *livre* (il ne peut être question que de *Madame Bovary*) « trop exalté ».— L'opinion qu'émettait là Champfleury était celle de quelques vieux journalistes grincheux, et de Mme Louise Colet, « la Muse », qui pouvait avoir ses raisons pour cela ; — mais je ne la partageais pas. — *Salammbô* a pu avoir les suffrages de l'impératrice, mais les *princes* et *princesses*, auxquels fait allusion Champfleury, avaient avant tout le goût qui convient aux familles dynastiques. L'empereur Guillaume n'affectait-il pas tout récemment sa haute admiration pour Racine, que venait de jouer devant lui Mlle Suzanne Desprès? Si on lui en servait tous les soirs, il demanderait peut-être de la comédie bourgeoise et actuelle,

malgré son mépris pour la réalité ! Le prince Napoléon l'avait dit une fois à Champfleury lui-même : « Je n'aime pas le réalisme », et encore avait-il le goût moins classique que sa sœur, puisqu'il admettait Delacroix, et qu'elle n'aimait que la peinture *historique*, — celle surtout qui rappelait l'histoire de sa famille. — Ils n'avaient l'un et l'autre Flaubert que comme ami.

Champfleury donne raison, dans sa lettre, à ce que disait Sainte-Beuve des deux bohèmes, celle de 1833 et celle de 1840, dans son article sur *Théophile Gautier* des *Nouveaux Lundis :* « Dans l'un et dans l'autre groupe, un trait qu'ils ont en commun, c'est l'absence de toute passion politique. Mais, dans le monde Murger, la politique est absente naïvement et par indifférence... » J'ai connu un Champfleury tout autre, mûri, réfléchi, grave, sérieux, s'étant fait une instruction à lui-même, ne répondant en rien aux préventions de ceux qui ne voulaient se souvenir que de l'avoir vu dans le monde Murger ou au *Corsaire*. Il n'en avait gardé que son inaliénable et invincible gaîté, que je ne rencontrais pas ailleurs.

Si la lettre ci-dessus témoigne encore d'un certain détachement politique, il en ressort aussi un enseignement philosophique, tiré de l'influence des événements sur la littérature. Chaque régime a la sienne, et c'est ce qui explique le succès des œuvres qui vieillissent par la suite. Elles sont le fruit du temps même qui les produisit. La politique les favorise, quand elle ne les

entrave pas, comme sous l'empire. La liberté de la presse, longtemps comprimée, devait donner l'essor au naturalisme, qui a fait oublier le doux réalisme de Champfleury.

# LETTRES DE CHAMPFLEURY
# A SON FRÈRE

Le frère de Champfleury, M. Édouard Fleury, directeur du *Journal de l'Aisne*, à Laon, a joué un rôle considérable dans le département comme publiciste. Il a fait faire, en outre, par ses travaux d'érudition, un grand pas à la science archéologique de la région. Comme historien, il a laissé des monographies de Babeuf, Camille Desmoulins, originaires de la contrée, et de Saint-Just, né dans la Nièvre, mais élevé jeune, tout enfant, à Blérancourt. — Le livre d'Édouard Fleury sur *Saint-Just* a été l'objet d'une *Causerie des Lundis* de Sainte-Beuve, et d'une critique vive d'Ernest Hamel, autre biographe de Saint-Just, mais d'un esprit tout contraire à celui de l'historien laonnois. — Je le dis sans prendre parti. — M. Édouard Pineau, neveu de Champfleury, a bien voulu faire un choix, pour moi, parmi les lettres que Champfleury écrivait à son frère et m'en communiquer quelques fragments essentiels.

Saint-Macaire (Gironde), 16 novembre 1870.

De Saint-Macaire [1], je pourrai communiquer

1. Pendant le siège de Paris, Champfleury avait émigré, avec sa femme et ses deux enfants, à Bordeaux. C'étaient trois bouches inutiles de moins à nourrir, dans la capitale assiégée, où la myopie de Champfleury aurait été d'un bien faible secours. Il n'était d'ailleurs plus déjà de la première jeunesse.

plus facilement avec Bordeaux où mes études m'appellent parfois, car je n'ai pas perdu mon temps, et je travaille à un concours sur l'éducation, pour l'Académie des sciences morales...

—

24 décembre 1870.

... Je ne me plains que de manquer de livres, car maintenant la Bibliothèque de Bordeaux, affectée à divers services, m'est fermée, mais les livres rendent un peu paresseux, et je travaille le plus que je peux, de mon propre fonds.

—

Sèvres (sans date) [1].

... Mon métier serait assez doux si je voulais, mais je tiens à ne pas remplir une sinécure. J'aurais surtout un énorme catalogue à faire, qui manque ; cela me demandera à peu près deux ans. Mais je n'abandonne pas mon véritable métier, loin de là. Et cette récompense, que je suis très heureux de devoir à la Répu-

1. Champfleury était devenu chef des collections de la Manufacture nationale de Sèvres.

blique, me permettra d'avancer d'un pas un peu plus sûr dans la vie, sans les préoccupations matérielles gênantes pour la pensée...

—

Sèvres, 15 octobre 1873.

... J'ai lu ton mémoire sur les *Singes* de Chauny, et je suis d'autant plus content que tu traites ce sujet, que j'ai recueilli diverses pièces de céramique ou dessins qui doivent, à un moment, faire partie de mon histoire de la *Caricature*...

—

Sèvres, 13 novembre 1873.

... Connais-tu les *Francs-P...*, poème ou aperçu historique sur la société des *Francs-P...*, fondée à Caen dans la première moitié du XVIII^e siècle, et suivi de notes historiques (Caen, Poisson, 1853, in-12) ? J'en vois annoncé un exemplaire à 10 francs chez Rouquette, passage Choiseul, dans le n° 325 de son catalogue. J'ai également un drame terrible sur la même matière, que j'ai écrit cette année. Cela paraîtra

sans doute l'année prochaine, mais le drame n'a rien d'historique[1].

Une nouvelle manie a gagné les bibliophiles : les collections d'*ex-libris*. Les libraires, qui dépècent les volumes pour répondre au goût des amateurs, vendent cela fort cher. J'ai obtenu de t'envoyer les deux suivants...

—

Sèvres, 28 mars 1874.

... J'ai reçu la brochure des *Singes* de Chauny, et je ne m'attendais pas à ce que Sinceny me fournît plus tard un chapitre pour l'histoire de la *Caricature* ; les détails sont très curieux et très nouveaux : j'en parlerai à un moment donné dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

J'ai également bien des livres qui n'attendent que le printemps pour prendre leur volée.

1. Champfleury en a fait *le Secret de M. Ladureau*, une des choses les plus comiques qu'il ait écrites, mais qui font boucher le nez aux « gens de goût ». — Un jour, en chemin de fer, je voyais un monsieur qui riait à se tordre, un livre à la main : il lisait *le Secret de M. Ladureau*. — Cela me rappela le mot de Philippe II, voyant un homme qui riait en lisant : « Ou cet homme est fou, ou il lit *Don Quichotte*. » C'est qu'il y a de cela dans *le Secret de M. Ladureau*.

Je demande seulement qu'ils partent avec la vivacité des hirondelles.

—

Sèvres, 20 janvier 1875.

... Je mets à la poste à ton adresse un livre qui n'est pas sans rapports avec tes recherches sur les *Singes* de Chauny ; mais, ce qui est facile à passer en archéologie, ne devient pas absolument commode sous forme de récit, et je suis assez inquiet sur l'issue de ces tentatives[1]...

—

Sèvres, 17 décembre 1878.

... Le portrait à l'eau-forte que je t'ai envoyé n'est pas de mon fait ; c'est une attention, un peu poussée à l'extrême, de mon collaborateur Adeline, l'architecte de Rouen, qui, modestement, s'est effacé devant le préfacier[2]. Le livre

1. *Le secret de M. Ladureau*, qui venait de paraître chez Dentu, 1875.

2. Champfleury avait écrit la préface des *Sculpteurs grotesques et symboliques de Rouen et de ses environs*, texte et vignettes par J. Adeline. Rouen, chez Augé, 1 vol., 1878.

a du succès et il est possible qu'en le continuant pour toute la France, je te demande un jour d'entrer en collaboration avec nous pour les sculpteurs de même nature de l'Ile-de-France. Je pense déjà pouvoir compter, pour la Vendée, sur le concours de Benjamin Fillon...

Il y a tout intérêt à confronter ces diverses sculptures qui, dans le livre actuel, me semblent plus symboliques que grotesques. Enfin, *grotesque* a paru à mes amis de Rouen d'un effet plus piquant pour le titre. Les quelques lignes dont tu me parles, tu les trouveras dans ma Préface ; j'ai omis d'ajouter que le miniaturiste, cette explication sommaire donnée, s'était enfoncé jusqu'au col dans le symbolisme...

—

Royat, 7 août 1879.

... Je ne vais pas trop mal, à la suite d'une succession de rhumes et d'une sorte de bronchite, attrapée à la soirée du maréchal de Mac-Mahon ; mais j'ai le travail pénible, particulièrement celui d'imagination, et peu à peu, je verserai dans une semi-érudition archéologique, où le public veut bien me suivre, mais qui me donne à moi-même très peu de satisfaction intérieure...

Sèvres, 22 mars 1880.

... Je suis devenu tellement prudent que je n'ose publier un volume assez facétieux, tant je suis certain de ne pas réussir pour avoir un prix de l'Institut en 1881. Cela, du reste, ne m'empêche pas de travailler [1]...

—

Sèvres, 30 mai 1880.

... J'ai beaucoup regretté, en revenant de voyage, de ne pas m'être trouvé à la maison. J'étais à l'Exposition rétrospective du Mans, et d'ici à six semaines, je vais être en camp levé pour le même sujet à Nevers, à Bruxelles et dans quelques villes de la Belgique. Sous quinze jours, tu recevras le dernier volume de cette longue Histoire de la Caricature [2] qui n'aura pas demandé moins de dix-huit ans d'exécution. Le diable est qu'il faudra continuer à nouveau.

1. Champfleury n'eut pas, en effet, le prix de l'Institut, pour lequel il avait envoyé toute son œuvre, sur le conseil et l'encouragement de M. Cuvillier-Fleury ; mais il publia, en 1881, *Contes de bonne humeur. Surtout n'oublie pas ton parapluie.* 1 vol., Paris, Dentu.

2. *Histoire de la Caricature sous la Réforme et la Ligue. Louis XIII à Louis XVI.* Un vol. Paris, Dentu. — Champfleury publia encore, en 1888, *le Musée secret de la Caricature.*

Sèvres, 30 décembre 1880.

... Mme Michelet, qui prépare un livre sur son mari, a pu retrouver certaines notes sur le père de l'historien, qui était natif de Laon, et chef de la maîtrise à la cathédrale ; y aurait-il d'autres documents à consulter à ce sujet ? Mme Michelet se propose d'aller au printemps ou à l'été visiter la ville, sans doute pour en donner un croquis. J'avais d'abord pensé l'adresser à Midoux, le seul artiste résidant à Laon ; mais je me suis dit depuis qu'il ne te déplairait pas de faire faire un tour de ville à Mme Michelet, qui, tu le sais, fut le collaborateur dans les dernières œuvres de son mari ; il serait plus convenable de la mettre en rapport avec toi...

—

Sèvres, 30 décembre 1881.

... L'an prochain ne se passera pas sans la publication de deux ouvrages importants à divers titres : un roman, *le Jardin du Roy* [1] que publiera dans sa *Revue* Mme Juliette Adam, et les

1. *Le Jardin du Roy* parut, en effet, dans la *Nouvelle Revue*, en 1882; il est devenu, en librairie, *Fanny Minoret* (chez Dentu).

*Vignettes romantiques*, un livre de grand luxe dont l'édition ordinaire ne coûtera pas moins de 50 francs. Le deuxième passera, pour la raison qu'on ne le lira pas, à cause des images : il est pourtant bourré de railleries jusqu'à la gueule. Quant au roman, le paravent dont il est entouré ne frappera peut-être pas le public, mais je crains que les intéressés ne crient [1].

Quand j'aurai publié une comédie sociale, l'*Apôtre* [2], que j'ai gardée vingt ans dans mes tiroirs, j'aurai besoin de me reposer...

—

Paris, 3 mars 1882.

...J'imprime actuellement les *Vignettes romantiques*, 30 feuilles in-4°, ce qui n'est pas peu de chose, et offre tout le développement possible pour ameuter contre moi toute la gent hugolatrique. Je publie également, dans la *Nouvelle Revue*, un roman d'une difficulté considérable, et dont l'auteur est presque aussi exposé qu'un

1. Les intéressés se reconnurent plus ou moins. *Le Jardin du Roy* ou *Fanny Minoret* était une transposition de la Manufacture de Sèvres au Jardin des Plantes.

2. *La Comédie de l'Apôtre*, Paris, Dentu, 1886.

coureur sur le haut d'un toit pendant le verglas.

Mais que serait la littérature sans quelques audaces ?...

—

Sèvres, 28 avril 1882.

Sous quinzaine, tu recevras le nouveau roman, qui a abrégé mes jours, mais qui me laisse triomphant sur mon toit...

—

Sèvres, 31 mai 1882.

...Je mets à la poste, en même temps que cette lettre, mon nouveau roman. Il a produit une terreur salutaire ; c'est la première fois qu'un roman me sera utile. Le paravent que j'ai choisi et derrière lequel je peux, au besoin, tirer un certain nombre de coups de revolver, a pris les proportions d'une forteresse très avancée et, comme on sait que je suis fortement outillé pour la guerre, on me laissera en paix.

Il y a une averse de *Camille Desmoulins* au Salon ; je n'en ai pas compté moins de quatre, à la Sculpture, tous plus ou moins fantaisistes

ou médiocres. Ces rempailleurs, car la chaise joue un grand rôle dans la figure, ont fait preuve d'un piètre sentiment de la réalité.

Je travaille beaucoup à l'impression de mon grand ouvrage sur le romantisme [1]...

1. *Les Vignettes romantiques* qui parurent en 1883 (chez Dentu).

# LETTRES A DIVERS

L'appel fait dans *le Figaro* du 30 novembre 1907 a été entendu de quelques correspondants de Champfleury, qui y ont répondu par l'envoi de lettres qu'ils avaient reçues de lui. Nous les donnons ici à la suite, à simple titre d'*Essai*, espérant que ce ne seront pas les dernières que nous recevrons. Il y en a bien d'autres qui dorment dans des tiroirs et que leurs possesseurs n'osent pas produire : elles sont toutes alertes, humoristiques, mais elles ont ce défaut, peut-être, d'être trop franches et trop vives. C'est ce qui les rend intéressantes.

Nous adressons un nouvel appel aux correspondants de Champfleury.

## A Hippolyte Lucas [1]

(Vers 1851.)

Monsieur et cher confrère,

On vient de me remettre l'article aimable que vous avez inséré dans *le Siècle* sur mes derniers *Contes*. Je suis complètement de votre avis sur l'abîme qui sépare les deux volumes, quoique cependant l'effroi m'ait saisi en lisant les mots *contraire à la morale,* derrière lesquels apparaît la sinistre figure d'un procureur de la République.

Je n'ai pas vu malice en écrivant les *Confessions de Sylvius,* qui sont sans doute ce qui vous a choqué, monsieur, car s'il y a immoralité, la légèreté de ces contes [2] doit l'absoudre de toute préméditation.

1. Je dois communication à M. Léo Lucas, fils d'Hippolyte Lucas, des lettres adressées par Champfleury à son père.

2. Consulter, sur la bibliographie de ces Contes, *l'Œuvre de Champfleury,* par Maurice Clouard, qui assigne aux *Confessions de Sylvius,* en volume, la date de 1850, et aux *Contes* : *Chien-Caillou, Pauvre Trompette,* etc., celle de 1851, en volume, chez Michel Lévy frères.

Laissez-moi vous remercier, monsieur et cher confrère, à une époque où la critique littéraire est si négligée, de donner leur part de soleil à des pauvres livres qui s'éteindraient, si la publicité leur manquait ; et veuillez recevoir, avec mes plus vifs remerciements, l'expression cordiale de mes sentiments les plus distingués.

—

A Philarète Chasles

(1851)

Mon cher maître,

Quoique vous soyez bon, vous avez dû nous regarder comme des espèces d'intrigants ingrats qui oublient la main qui les a nourris.

Mais moi je n'oublie pas.

Et votre volume que vous avez bien voulu m'envoyer me faisait trop souvent la grimace, quand je regardais dans ma petite bibliothèque.

Mais vous savez, mon cher maître, quelle difficulté nous avons à passer sur le ventre d'un tas de drôles qui gardent les journaux, les revues et le théâtre, avec plus d'assiduité qu'Argus.

Moi, je jouais beaucoup de la basse, ne craignant pas trop les sept plaies d'Égypte qui peu-

vent affliger la littérature, car on dansera toujours et je ne suis pas fier. Ainsi viennent révolution, suppression de journaux, censure, j'ai une basse dans un coin qui ne demande pas mieux que de se réveiller.

Enfin un nouveau journal a paru, ne nous payant pas très cher, mais nous laissant tout dire. Si vous lisiez le *Messager de l'Assemblée*, vous verriez quelles choses nous y avons imprimées jusqu'ici. Pour tout exemple, mon ami Baudelaire, être singulier et plein de talent, à fourré *onze sonnets* d'un coup dans le feuilleton.

On m'a donné la critique littéraire, à moi qui ne sais pas le français, mais j'ai des morceaux d'idées.

J'ai commencé par y mordre, tant que j'ai pu, notre ami Houssaye ; mon ami Murger y a été un peu maltraité, car j'ai pris une devise terrible [1] et mon cher maître y passera la semaine prochaine. Je vous écris parce que je ne serai peut-être pas à Paris, et que je ne suis pas sûr de vous envoyer le numéro. Ce sera sans doute soit le mercredi [2] ou jeudi ou vendredi. J'ai dit

1. Cette devise, que Champfleury mettait en tête de ses articles du *Messager de l'Assemblée*, était : « *Ne craindre ni amis ni ennemis* ».

2. Le mercredi 16 avril 1851, un article de *Critique littéraire*,

beaucoup de choses, car vous savez si je vous aime.

Tout à vous.

—

## A Hippolyte Lucas

(1853.)

Monsieur et cher confrère,

Je vous envoie sous bande les *Contes* d'Auerbach et les Poésies d'Hébel, qui sont traduites par mon ami Max Buchon.

Max Buchon est un Français *exilé* depuis le 2 décembre, je ne sais pour quel motif. Voici, monsieur, à quoi il passe son temps dans l'exil, sans colères et sans rancunes, se souvenant de la France et cherchant à lui faire connaître des poètes étrangers.

Ce que je ne demanderai pas pour moi, monsieur, je viens le solliciter pour mon ami *exilé*, un compte rendu non pas élogieux, mais sin-

de Champfleury, sur les *Études de littérature comparée*, par *M. Philarète Chasles*, parut dans le feuilleton du *Messager de l'Assemblée*, où Champfleury avait publié précédemment les articles qu'il signale dans cette lettre sur Houssaye et Murger.

cère et qui témoigne de la valeur de ces traductions.

Vous m'avez toujours traité, monsieur, avec tant de sincérité et de bonne volonté, que je n'hésite pas à vous demander ce service.

—

A Philippe Burty

Puteaux, 27 avril 1864.

Mon cher Burty,

Je ne sais si vous avez connaissance des détails suivants qui peuvent vous servir pour votre article sur Delacroix.

Dans sa jeunesse Delacroix, ayant sans doute besoin d'argent, accepta de M. Goubaux la commande singulière des portraits des élèves couronnés au grand concours. Ces portraits devaient, dans l'intention du chef de l'institution, tormer une galerie curieuse par la suite.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'était M. Goubaux, dont j'écris peut-être mal le nom ; mais si je ne me trompe, c'est le même qui, sous le nom de *Dinaux*, collaborait avec Dumas

et surtout avec Eugène Sue, qu'il aida dans les *Mystères de Paris*.

Plus d'une demi-douzaine de ces portraits furent exécutés par Delacroix, qui les signa et les data, quoiqu'ils ne portent pas trace de son génie.

Quand vous reviendrez à Paris, je vous aboucherai avec le propriétaire de trois ou quatre, qui les tient du successeur de Goubaux. La galerie des lauréats n'avait pas eu de succès sans doute, car elle avait été logée au grenier, et c'est là que furent retrouvés ces portraits.

Bien à vous.

—

### Au même

Puteaux, 1er septembre 1864.

Voici, mon cher Burty, ce que nous pouvons faire pour que vous voyiez les Delacroix, avant que leur propriétaire ne quitte Paris pour six mois.

Il est présumable que de dimanche prochain en huit, vous serez revenu. Nous déjeunerions à Puteaux entre dix et onze heures du matin, afin

d'être à Saint-Cloud à une heure (car les Delacroix sont là [1]).

J'ai bien envie de vous raconter la profonde stupéfaction de ce brave Soulié [2] qui, dans un dîner, parlant naïvement du génie de Delacroix qu'il croyait admis de toute la table, fut exposé aux railleries de Gautier et de Saint-Victor.

— En voilà assez, dirent-ils, ce génie a duré assez longtemps, et nous-mêmes n'avons pas médiocrement contribué à le vulgariser ; mais il manque à Delacroix les principales qualités du grand artiste : la majesté, la sérénité, le charme, etc., etc.

Vous jugez de l'anéantissement de Soulié qui naïvement s'imaginait qu'une plume est faite pour rendre les impressions sincères de celui qui la tient.

Il ne souffla plus mot du repas [3].

Ne croyez-vous pas, mon cher Burty, qu'il soit utile, dans votre étude sur Delacroix, non pas de mentionner le fait, mais d'indiquer l'admira-

1. Chez M. Arosa.

2. Eudore Soulié, conservateur du Musée de Versailles.

3. Cette scène a bien pu se passer au dîner Magny, dont Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor et Eudore Soulié faisaient partie.

tion *réelle* et *non intéressée* de la génération actuelle pour le maître?

J'ai toujours dit que l'auteur de *Fortunio* et de *Mademoiselle de Maupin* était un parfait garde national. Ceci sera amusant à montrer plus tard, et quand les cordons du masque seront coupés, on verra en peinture un élève et admirateur de Rioult ; et peut-être l'enthousiaste d'Hugo ne l'a-t-il été que comme ces jacobins terribles de la Révolution — par crainte.

Répondez-moi si je dois vous attendre le dimanche, 11 ou 12 de septembre.

A vous cordialement.

—

## A Hippolyte Lucas

(1865)

Merci, mon cher confrère, de l'article que vous avez consacré dans *le Siècle* à la *Caricature* [1]. Je n'ai eu communication du journal qu'aujourd'hui. L'irrégularité de la publication

1. Champfleury publia, en 1865, ses deux premiers volumes de l'Histoire de la *Caricature*, la *Caricature antique* et la *Caricature moderne*.

de vos feuilletons, la difficulté de lire les journaux chaque jour, font que j'ai dû oublier plus d'une fois de vous remercier de la sympathie avec laquelle vous portiez mes livres à la connaissance du public.

Vous êtes un critique consciencieux, et c'est pourquoi il est fâcheux que vous n'ayez pas votre jour, afin que vos amis, — et vous vous en faites de tous ceux dont vous critiquez les œuvres, — n'oublient pas vos cordiales intentions.

A bientôt, mon cher confrère, j'irai vous porter un gros volume qui n'est que grave, où s'il n'y a pas progrès, vous trouverez des tendances nouvelles.

Mille amitiés et remerciements.

—

A Charles Joliet

Juillet 1866.

Mon cher Joliet,

L'adresse était bien exacte sur mon carnet chez moi, et je ne comprends pas que la lettre ne vous soit pas parvenue.

J'en reviens à *l'Envers d'une campagne* [1], qui, à mon sens, est un des rares jolis livres de ce temps-ci, où la bonne humeur n'est pas commune.

Point de prétentions, ce qui également est rarissime.

Ce ne sont que des notes, mais derrière les notes on voit l'homme, un aimable compagnon.

Mon cher Joliet, vous ne referez pas deux fois ce livre, et comme vous l'avez fait une fois, il doit vous être compté.

Savez-vous qu'ils sont rares les livres où l'auteur ne pose pas? Stendhal est irritant avec ses prétentions à la simplicité. M. Taine est un cuistre en débauche qui parle d'art qu'il ne soupçonne pas; et vous avez eu le bon esprit, immense qualité, de ne pas parler peinture.

En revanche, il y a deux petits chapitres sur les Italiennes que tout le monde doit vous envier, tant ils sont vrais (quoiqu'ils puissent être arrangés), j'entends vrais selon l'art dans ses relations avec la nature.

Continuez ainsi, mon cher Joliet : prenez garde au didactique du roman-feuilleton, voire

1. *L'Envers d'une campagne, Italie, 1859*, in-12, 1866. Paris, Albert Lacroix, Librairie internationale.

même de la nouvelle, telle que la comprennent les parfaits directeurs de revues.

Moquez-vous des bâtards, des coups de pistolet comme dénouement, laissez de côté la peinture, le ragoût et la truculence aux gens qui n'ont pas deux idées dans la tête, étudiez de plus en plus ce XVIIIe siècle qu'on a mis un peu trop de côté ; faites aimer Voltaire, Diderot, Desmoulins, tous ceux qui ont eu le diable au corps, la manie de ne pas penser comme les autres, — et prenez garde de vous laisser dévorer par le journalisme.

A vous cordialement.

—

AU MÊME

15 août 1866.

Mon cher Joliet,

Je viens de donner à Meurice votre nom et votre adresse, afin de vous faire attacher à la collaboration d'un grand ouvrage de luxe relatif à Paris [1].

1. Il s'agissait de *Paris-Guide, L'Art, La Vie*, en 2 volumes, publié pour l'Exposition de 1867, par A. Lacroix, Librairie internationale. Charles Joliet donna dans le volume : LA VIE, *Les Ressources d'un bachelier de province à Paris.*

J'espère sous peu vous en dire davantage, à moins que vous ne receviez un mot plus direct.

A vous cordialement.

—

A EDMOND GONDINET

23 mai 1869.

Merci, mon cher Gondinet, d'avoir pensé à moi, car votre nouvelle pièce [1] m'a fort amusé.

Vous avez acquis maintenant une sûreté d'exécution très rare dans ce temps-ci, et la connaissance des nœuds dramatiques fait que vous pouvez aborder les sujets les plus difficiles.

Ce qui m'a plu particulièrement est le retour du Palais-Royal à la gaieté naturelle, sans traces de l'épilepsie, dont semblent avoir besoin les compositeurs de l'école d'Offenbach.

Vous êtes jeune et arrivez à l'heure où le public se lasse du rôle de singes dans les cocotiers, que les comédiens étaient obligés de forcer encore pour produire quelque effet ;

1. *Gavaut, Minard et Cie*, venait d'être représenté pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 17 avril 1869.

vous devez aider puissamment à la réaction qui se prépare, car vous êtes armé d'esprit et d'observation.

Je crois avoir lu que vous prépariez une pièce avec Labiche. A vous deux vous devez faire une merveille [1].

A vous bien cordialement.

—

## Au baron Ernouf

5 décembre 1872.

Mon cher Ernouf,

J'ai toujours prétendu garder ma liberté de penser plus encore avec mes amis qu'avec mes adversaires, et je ne crois pas avoir beaucoup changé depuis une vingtaine d'années.

Vous défendez l'empire contre des attaques bien innocentes. Je croyais avoir suffisamment prouvé en divers endroits des *Souvenirs* [2],

1. Ce fut *Le plus heureux des trois*, représenté sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 janvier 1870.

2. Le baron Ernouf avait publié un article sur les *Souvenirs et Portraits de jeunesse* de Champfleury.

par divers faits, combien j'avais été arrêté dans mon développement. Fallait-il dire les longs mois d'abattement où je me demandais si je devais quitter la littérature pour prendre une profession quelconque ? Et cela par la gêne qu'on imposait à ma pensée.

Les Billault, les Sérurier, les La Guéronnière et leurs agents, tous besogneux, affamés d'argent, faisant profession de foi de spiritualisme, un masque pour cacher leurs vices et leurs bassesses, méritaient la corde, et la révolution a été vraiment aimable de les laisser tranquilles.

Ne me croyez pas toutefois si sanguinaire. Je demande la liberté pour l'exercice de mon art, et me rappelant les souffrances peu morales par lesquelles j'ai passé, vous admettrez peut-être que je n'ai pas eu à me louer de l'empire.

Le réalisme ne se préoccupait pas de questions sociales et religieuses. Baudelaire était un mystique, Wagner que j'ai défendu dans la mesure de mes forces, l'est également. Ce que je suis et désire rester, c'est d'être libre et indépendant dans la façon de présenter mes idées.

Je me perds un peu à vous suivre défendant Proudhon. Lisez ce curieux dernier volume de Sainte-Beuve sur l'homme, et s'il n'en résulte pas l'opinion que l'auteur des *Lundis* ne voyait

cet écrivain violent que hors de ses livres, c'est-à-dire dans ses correspondances, je reconnaîtrai volontiers mes torts. Admettriez-vous par hasard le *Communisme intellectuel* que Sainte-Beuve, qui voulait absolument faire patte de velours n'a pas relevé avec l'indignation que commandait une telle aberration [1] ?

Pour moi je condamnerais volontiers un criminel lettré à ne lire pendant deux ans que du Veuillot et du Proudhon. S'il ne sortait pas de prison la tête vide, le cœur affadi par l'accumulation de tant d'injures hors de propos, alors je le mettrais dans les mains de M. Barbey d'Aurevilly.

Tous esclaves, ces gens, esclaves d'un système, d'un parti, et je me gare des gens qui ont « le col pelé ».

Je voulais vous remercier, mon cher Ernouf, du bien que vous dites de mon livre. Je me suis arrêté aux broussailles au lieu de suivre les grandes routes. Je ne crois pas que nous partagions les mêmes idées ; nous pouvons nous rencontrer toutefois souvent sur le même terrain. Vous êtes un adversaire si courtois qu'on

1. Il est à remarquer que l'étude de Sainte-Beuve sur Proudhon est restée inachevée, et qu'au point où il l'avait laissée, il n'avait pu s'occuper encore du *Communisme intellectuel*.

a plaisir à ferrailler à propos de l'art et de la philosophie.

J'ai soutenu des polémiques avec des esprits autrement prévenus, qui profitaient de la divergence d'opinions pour s'attacher aux défauts. Vous mettez en lumière les rares qualités d'un homme qui cherche et cherchera toujours la vérité. Que peut-on souhaiter de mieux [1] ?

A vous bien cordialement.

—

A Philippe Burty

Paris, 28 septembre 1874.

Mon cher Burty,

Merci de m'avoir envoyé l'article de *la République*. Il est bon : on ne me l'avait pas fait connaître. Il n'en a pas été de même pour celui concernant la Manufacture : les corridors en retentissaient. Je n'ai pas à discuter vos appréciations ; toutefois, certains points ne sont pas exacts. Renard n'a rien à voir avec les dessins

1. Cette lettre est extraite de *l'Amateur d'autographes*, janvier et février 1890, page 29.

des montures. La question des pâtes n'est pas traitée historiquement, et mon prédécesseur n'a rien à revendiquer dans cette application d'un procédé de la Chine. Une conversation ne peut être invoquée dans une revendication de brevet d'invention et d'adaptation. Des documents imprimés officiels pourraient être invoqués au besoin par les ayants droit.

Mais ces polémiques ne me regardent pas et je n'ai qu'à vous savoir gré du rendu-compte d'un livre qui a été d'une exécution fort pénible. La guerre, la Commune, les Napoléon, la Restauration, sans compter des familles comme celle de Cambacérès et de Talleyrand, qui n'aiment pas qu'on regarde de trop près dans le passé de leurs aïeux, m'ont plus que gêné. Des gravures à l'aide desquelles on peut arrêter un volume, à la fantaisie d'un commis quelconque, sont un danger permanent pour ces sortes d'ouvrages, et je n'ai pu dire tout ce qui, avant nos désastres, eût passé plus facilement.

Voici le dossier Delacroix, qui a déjà passé sous vos yeux. Je vous serai très obligé de ne pas le garder plus d'un mois, car il ne m'appartient pas. Vous le feriez déposer à la *Gazette des Beaux-Arts*, à mon adresse, et je vous prierai de

me faire savoir, par un mot, le jour où je pourrai le reprendre [1].

Bien à vous.

—

A Jules Assézat

Sèvres, le 28 septembre 1875.

Mon cher Assézat,

La divulgation de ma trouvaille du rapport de l'examinateur de la pièce de Diderot jeta, paraît-il, quelque trouble dans les régions administratives, chargées de veiller aux destinées de la Comédie-Française. Enlevé par Camille Doucet, alors que je passais rue de Rivoli. — « Le ministre d'État, me dit-il, me demande des détails sur cette comédie de Diderot. Vou-

1. Burty a écrit au bas de cette lettre, concernant les lettres de Delacroix qui lui avaient été confiées : « J'avais eu seulement communication des lettres de la toute jeunesse, 1816 à 1820, et de celles écrites du Maroc, que j'avais copiées et publiées dans la *Gazette des Beaux-Arts* et dans la *Revue de Paris*. Le reste était dans les mains de M. Piron, qui n'a pas dû s'en servir. Cette fois j'en ai copié 25 nouvelles, quelques-unes très longues, entre autres celles écrites d'Angleterre, du plus vif intérêt ; j'y ai passé un jour et la moitié de deux nuits, presque sans interruption. »

lez-vous m'accompagner chez M. Fould ? » Nous montâmes aussitôt chez le ministre et je lui dis que je n'avais rien à ajouter à ce que j'avais imprimé dans ma *Gazette*, mais que je comptais bien poursuivre ma campagne en l'honneur de Diderot. M. Fould ajouta quelques mots de remerciement pour l'intérêt que je portais au Théâtre-Français, et l'entretien en resta là.

Vous vous rappelez avec quelle naïveté j'avais entrepris la *Gazette de Champfleury*, les violentes polémiques qui m'abasourdirent, les volées de bois vert que distribuait votre journal *le Réalisme* et les ruades que j'en recevais de toute part, quoique étranger à votre publication. Peu disposé à perdre mon temps en querelles littéraires, je m'arrêtai après le deuxième numéro de ma petite Revue ; au milieu de ces troubles, je n'avais pourtant pas tout à fait oublié la comédie de Diderot. J'essayai d'intéresser à l'œuvre du philosophe Mme Plessy. Alors très occupée du prince Napoléon, elle ne répondit pas à ma lettre. J'avais jeté les yeux sur un comédien consciencieux, habile à composer les figures historiques, M... (je ne me rappelle plus son nom) ; il lut la brochure et me la rendit peu enthousiasmé. Je rencontrais alors quelquefois Got dans un manège où j'apprenais

à monter à cheval, comme un curé de campagne. Got me demanda à lire la comédie ; il vit bien qu'il y avait là-dedans quelque chose ; mais le résultat fut qu'il perdit cette brochure rare. D'un autre côté, Édouard Thierry, à qui je parlai de l'affaire, ne parut pas s'intéresser à mettre en scène cette amusante comédie et j'en restai là, renforcé dans mon idée que toute tentative dramatique d'un homme qui n'en fait pas métier est destinée à se jouer dans un tiroir, et que le mal que je me donnais pour Diderot aboutirait finalement à quelques coups de bâton de plus qu'il m'était indifférent de recevoir pour mon propre compte, mais non pour le compte d'un autre ; qu'il valait mieux rester tranquille désormais, et ne pas troubler indûment la « maison de Molière ».

Voilà, mon cher ami, tout ce qui est relatif à *Est-il bon ? Est-il méchant ?*

Quant aux renseignements que vous me demandez, je cherche et je fais chercher ; d'ici peu vous aurez une réponse.

A vous cordialement et bon courage dans votre entreprise[1].

1. Jules Assézat avait entrepris la publication de la grande édition des Œuvres complètes de Diderot (chez les éditeurs Garnier frères), que la mort l'empêcha de poursuivre. On sait

## A Maurice Tourneux

13 septembre 1876.

Monsieur,

Documents inédits, recherches, rectifications, notes, correspondance, je les ai prodigués à mon ami Assézat, quoique au début je me fusse bien aperçu qu'il traînait une charrette trop lourdement chargée.

Les éditeurs, MM. Garnier, sans se préoccuper de ma part de coopération et du temps que de grand cœur j'avais consacré au succès de leur entreprise, ont refusé à Assézat un exemplaire de Diderot qui m'était bien dû. Notez que j'offrais en outre un article à un moment donné.

Cela, je n'ai pu l'oublier et quoiqu'il m'en coûte de ne pas répondre, suivant mon habitude, à l'appel d'un écrivain qui cherche des renseignements positifs, je vous prierai de vous reporter à la lettre écrite à Assézat à propos des portraits, lettre qui devait être suivie d'autres, car j'en ai retrouvé, sur mon bureau, une interrompue par l'annonce de sa mort.

avec quelle conscience elle a été continuée et menée à bonne fin par Maurice Tourneux.

La question des MM. Garnier mise de côté, croyez-moi, mon cher confrère, votre bien dévoué en toute autre circonstance.

—

### A Philippe Burty

Sèvres, 25 janvier 1878.

Mon cher Burty,

C'est dans la *Revue de Paris,* sous la direction de l'infortuné La Madeleine, qu'a paru le *Delacroix conspirateur*. Si vous n'aviez pas le numéro, je peux vous prêter le mien.

J'espère vous voir d'ailleurs dimanche à la réunion pour Daumier.

Vous m'avez offert jadis quelques notes bibliographiques et courtes sur Monnier ; je vous en serai très obligé à l'heure qu'il est, car je termine un assez gros volume par une sorte de Bibliographie de l'œuvre imprimée et dessinée.

A vous cordialement.

—

## Au même

Paris, le 7 décembre 1878.

Mon cher Burty,

Avant d'entrer dans le cœur de votre volume, je dois dire que tout d'abord j'ai été froissé de la mention si brève accordée à Mme Pierret [1], qui vous avait permis, au début, de vous servir de cette correspondance de Delacroix, si précieuse pour tout ce qui concerne sa jeunesse ; et sans y attribuer plus d'importance, je crois que mon nom eût pu figurer au nombre de ceux que vous citez qui ont facilité votre travail, car sans mon insistance et l'assurance de la mise en ordre de ces papiers, vous n'en auriez pas eu communication à nouveau.

Par votre âge, vous avez davantage connu le monde *servante*, accaparant à son profit le grand artiste célibataire. La « fidèle Jenny » est une légende ; l'enthousiasme de ce filou de S... en est une autre. Tous deux s'entendaient et se comprenaient, étant de la même essence. On

1. Mme Pierret était la belle-mère de Champfleury ; son mari, M. Pierret, avait été l'un des meilleurs amis d'Eugène Delacroix, et Mme Champfleury était la filleule du grand peintre. Elle figure même parmi les enfants, dans le célèbre tableau de la *Médée* qui est au Musée de Lille.

comptait sur les dépouilles du mort ; et tout ce qu'il y a de bas dans la nature humaine était mis en œuvre par ces deux créatures.

Voilà une note qui manque à votre volume, surtout quand vous traitez si sommairement les relations et les amitiés de jeunesse.

Je n'ai pas démêlé cela à moi seul; mais ma liaison avec Villot jusqu'à ses derniers jours, les nombreuses traces de relations quotidiennes de Delacroix avec la famille Pierret, la candeur et le détachement de tout intérêt de cette famille, m'ont mis à même de voir clair dans cette exploitation du grand peintre par sa servante.

Un mot eût suffi ; vous l'avez oublié. J'espère qu'en revenant sur ces études, vous rendrez plus justice à des femmes qui ont tout fait pour vous être agréables.

Ceci dit, je reconnais que le volume se présente bien, qu'il offre une source de documents, de notes et qu'il dépasse les ouvrages qui l'ont précédé.

A vous cordialement.

*P. S.* — Les deux plaquettes sur Balzac vont vous être envoyées.

—

### Au même

Paris, le 9 décembre 1878.

Mon cher Burty,

Votre volume, par son développement et son importance, m'avait fait croire à un travail complet et à une édition définitive, et c'est pourquoi je vous avais, sous le premier coup, fait part du froissement personnel que la famille Pierret pouvait redoubler encore.

Je ne me rappelais pas les détails publiés, il y a bientôt deux ans, dans le volume in-18 : il sera ma justification auprès de ces dames, comme il est la marque de vos souvenirs avec elles, et j'aurai soin de ne leur communiquer ces deux ouvrages qu'ensemble.

Sans entrer dans ces misères qui attendent tout célibataire, fût-il un homme de génie, toutes ces cupidités, cet accaparement, cette garde et ce quasi-ensevelissement d'un homme avant sa mort, vous avez toute qualité pour l'indiquer sans trop appuyer. C'est la leçon que donne la nature à ceux qui échappent à ses lois : la nature ne connaît pas d'artiste, elle connaît des hommes et je crois que Sainte-Beuve, tout célibataire païen qu'il fût, eût indiqué cette nuance.

Sous un mois vous recevrez l'*Henry Monnier*

dans lequel, naturellement, je vous fais intervenir à diverses reprises.

A vous cordialement.

—

AU MÊME

Sèvres, 9 juillet 1880.

Mon cher ami,

Dans la correspondance de Delacroix que vous avez publiée et, me dit-on, augmentée dans l'édition in-18, avez-vous souvenir de quelque passage relatif à l'illustration du *Faust?* (Entre 1827-1828.)

J'avais dans l'esprit que Gœthe avait répondu une lettre à Delacroix ; mais je ne trouve pas ce renseignement dans l'édition de M. Stapfer, publiée chez Motte. Est-ce une imagination de ma part ?

Je vous serais bien obligé de me répondre un mot à ce sujet, et je vous en remercie d'avance.

Avez-vous reçu le cinquième et dernier volume de l'*Histoire de la Caricature sous la Réforme et la Ligue ?* Comme toujours, j'ai donné votre nom et votre adresse chez Dentu.

A vous cordialement.

## A Maurice Tourneux

Sèvres, le 11 février 1881.

Mon cher confrère,

Je travaille à un livre bizarre que j'émiette dans les Revues, les *Images Romantiques*...

Mes documents sont très nombreux et il m'en est arrivé un hier que je ne connaissais pas, une vignette lithographiée, à la plume, signée *Eug. Forest*, (*Lith. de Dezouche, faubourg Montmartre*). Si je me rappelle bien, M. Forest est votre parent, et je vous serais très particulièrement obligé si vous vouliez bien lui demander à quel livre romantique se rapporte le sujet suivant :

Une dame en robe blanche passe ses bras au cou d'un monsieur en pantalon blanc, qui montre des papiers (peut-être timbrés) à un vieillard en culotte courte, ce qui ne l'empêche pas de crisper les poings. Au fond un être naïf avec des yeux considérablement étonnés de se trouver près d'une sorte de Vautrin qui contemple la scène avec une mine de Méphisto.

Est-ce une scène du *Père Goriot?* Où a-t-elle paru ?

Vous m'obligeriez beaucoup, mon cher con-

frère, de m'éclairer autant que possible sur ce détail, et s'il est possible sur Eug. Forest en tant que romantique, sur son œuvre, dont ni Asselineau ni Malassis n'ont absolument rien dit.

A vous cordialement, mon cher confrère.

—

A Georges Duval

Sèvres (sans date).

Quel malheur pour Diderot s'il était compris par un académicien sourd qui s'appelle M. Augier ! La nouvelle que vous donnez me semble invraisemblable ; ce qui ne l'est point, mon cher confrère, c'est votre sympathie pour le philosophe, et pour ceux qui ont essayé jadis de mettre en lumière son œuvre.

A vous cordialement avec mes remerciements.

—

Au même

Sèvres, 19 janvier 1884.

Général,

Le commandant du 3e corps d'armée a l'honneur de vous informer que le général Magus

vient d'être porté à l'ordre du jour pour son intrépidité, sa bravoure, la sûreté de son coup d'œil dans trois combats livrés dans Paris, Lyon et Bordeaux pour la délivrance de Denis Diderot.

Avant de quitter des fonctions que l'urgence des événements l'avait forcé de prendre, et en reprenant sa place à vos côtés, l'ancien commandant vous remercie de votre précieux concours, général. La campagne est à son début ; vous recevrez de nouvelles instructions du comité d'attaque. En attendant, veuillez vous entremettre auprès du général Léon Chapron, et faire tous vos efforts pour l'associer à des combats futurs, qui doivent se terminer par une glorieuse victoire [1].

—

### Au même

Sèvres, 25 avril 1884.

Mon cher ami,

Votre conscience a dû vous crier que vous

1. Dans une de ses chroniques de *l'Événement*, qu'il intitulait *Mon Carnet* (celui du 5 janvier 1884), Georges Duval avait rappelé la campagne entreprise par Champfleury pour faire jouer au Théâtre-Français la comédie de Diderot, *Est-il bon ? Est-il méchant ?* et Champfleury convoitait le concours d'un autre chroniqueur de *l'Événement*, Léon Chapron.

aviez fait le 22 avril 1884 [1] un excellent article sur *le Roman nouveau ;* en ajoutant au titre : « *Le Roman nouveau, qui n'est pas neuf* », l'article eût été définitif.

Je m'occupe rarement des productions de mes confrères ; mais j'ai été tenté parfois de souffler sur la vanité de ces cocodès-de-lettres qu'on appelle les Goncourt, qu'ils soient deux ou un. Ce sont des animaux à sang froid, qui ne sentent ni ne ressentent aucune émotion. Et quels geigneurs pour des élèves de Théophile, qui n'admettait pas que le poète pût geindre ! J'ai lu d'eux, pour mon châtiment, un volume, *Idées et Sensations*, remarquable seulement en ceci, qu'il ne renferme quoi que ce soit qui ressemble à une idée ou à une sensation.

Descriptifs à la façon d'un clerc d'huissier se piquant de style, royalistes en histoire, ce qui les empêche de voir clair, compulseurs acharnés d'almanachs qui n'ont jamais passé pour ouvrir de vastes horizons intellectuels, disciples ou

1. Dans *l'Événement* du 22 avril 1884, à propos du dernier roman d'Edmond de Goncourt, *Chérie*, qui venait de paraître, Georges Duval relevait prestement et vivement les récriminations et prétentions injustifiées et maladives, contenues dans la préface de ce roman, et il disait avec raison : « Avant *Germinie Lacerteux*, il y a eu l'œuvre de Champfleury. Et Champfleury ne répudie pas ses prédécesseurs... »

plutôt valets de chambre de Gavarni..., favoris de la princesse Mathilde qui, par ordre, leur ouvrait les portes de la Comédie-Française, ils sont restés des *amateurs* en littérature aussi bien qu'en gravure, gobant tout ce qu'il y avait de faux dans Flaubert, Taine, Zola, Vallès, etc.

Cherchez un mot ému dans leur œuvre pénible, et je consens volontiers à les faire les égaux de Sedaine et de Bernardin de Saint-Pierre, qu'en compagnie, d'ailleurs, de Flaubert, ils méprisent absolument. Ces braves gens ont raison : on n'apprend pas à écrire *le Philosophe sans le savoir* ou *la Chaumière indienne.*

Sauf votre respect pour *Germinie Lacerteux* et *Manette Salomon,* qui n'apportent rien de nouveau dans le roman intellectuel, vous avez écrit un long paragraphe qui est d'un jet excellent [1] : « Ils se trompent au point de vue de la vérité » jusqu'à : « tous les faits qui ont concouru à le rendre tel qu'il est ».

Un point de vue si vrai, si humain, qui touche à l'éloquence, fait qu'on doit espérer encore beaucoup du journalisme, s'il se produisait plus

1. Le passage est trop long pour être reproduit ici, mais il serait à citer dans un traité d'esthétique, au point de vue de l'art et de la vie qui ne font qu'un tissu connexe dans ce qui constitue le roman moderne, l'étude de mœurs.

souvent des articles semblables à celui-ci.

J'en suis très heureux pour vous, pour votre avenir et je m'empresse de vous dire les sympathies que l'article a excitées en moi.

A vous cordialement [1].

—

AU MÊME.

Sèvres, 28 avril 1884.

Mon cher confrère,

Rien ne pouvait m'être plus désagréable que la publication de la lettre, dans laquelle je m'étais laissé entraîner à parler des Goncourt.

Cette lettre n'a-t-elle pas toutes les apparences d'une chose confidentielle?

En l'imprimant, vous lui avez donné un caractère agressif, dangereux, et qui détonne autant avec le journalisme qu'avec les lois de la courtoisie entre adversaires.

L'extrême vivacité des qualificatifs y prend des brutalités de coups de poing, car ils ne

1. Georges Duval, en vrai journaliste, qui ne sait pas garder la lumière sous le boisseau, reproduisit cette lettre si passionnée dans son *Carnet* de *l'Événement* du 28 avril 1884, ce qui lui en valut une autre de reproches, de la part de Champfleury

sont ni amenés ni préparés. On arriverait ainsi aux injures des catholiques et des protestants au XVIe siècle, ce qui n'est guère de notre époque.

Pour foncer le débat, les compositeurs semblent s'être donné le mot, en rendant ma pensée incompréhensible et mes mots sans justesse :

*Descriptions* pour *descriptifs ;*
*Achevés* pour *acharnés ;*
*Jeu* excellent pour *jet* excellent ;

Et enfin, « ces grands *seigneurs*, pour des élèves de Théophile Gautier, n'admettaient pas que le *peintre* pût *geindre* », au lieu de « grands *geigneurs,* chose bizarre pour des élèves de Théophile Gautier, qui n'admettait pas que le *poète* pût geindre. »

Grâce à votre légèreté, je suis exposé à recevoir une grêle de coups de bâton, que le public trouvera justes, s'ils sont vigoureusement appliqués. Comment faire comprendre qu'il s'agit ici d'une simple lutte entre la sensation et l'académique, entre l'émotion et la froideur, entre le *pas de phrases* de Molière et le verbiage des précieux de 1884 ?

Depuis trente ans, je me suis retiré des écoles,

avec une répugnance profonde pour les dépenses de charlatanisme qu'il y faut faire.

Petit à petit, j'ai égrené mon chapelet de publications diverses, sans avoir recours à la réclame. On a bien voulu m'en savoir quelque gré. Et vous me rejetez dans la fournaise, sans me demander la permission de me faire rôtir !

Vous avez agi inconsciemment, je le crois ; j'espère, mon cher confrère, que vous m'aiderez à sortir de la fondrière où vous m'avez entraîné.

Avec mes meilleurs sentiments.

—

A Charles Joliet

15 décembre 1886.

Mon cher Joliet,

Vous seriez bien aimable d'aller au Comité [1] lundi prochain; je vous demande votre voix pour Troubat (Prix Houssaye, 500 fr.). Il est très méritant à bien des points de vue, et si le chef du parti des Danseurs [2], Révillon, n'eût

1. Le Comité de la Société des Gens de Lettres.

2. Il faudrait un long chapitre pour raconter l'histoire de la *Société des Danseurs*, fondée par Tony Révillon, Charles Joliet

été porter ses pas dans le grand galop politique, il eût voté hautement en faveur de Troubat.

Merci pour ce que vous pourrez faire, et à vous cordialement.

et Champfleury. Elle n'est pas sans analogie avec l'ouvrage humoristique de Thomas de Quincey : *Du Meurtre considéré comme un des Beaux-Arts*, et on peut lui donner pour épigraphe le vers de Delille :

L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

(Note de Charles Joliet.)

# LE COU ROMANTIQUE
# D'YVETTE GUILBERT

19.

Eugène Baillet, le chansonnier, secrétaire de l'Eden-Concert, possédait la plus riche collection qui se puisse voir de chansons anciennes et récentes : il en avait de tous les siècles, depuis le XVIe, et il les conservait dans une précieuse armoire vitrée, pas plus grande que celle du fameux Enfer à la Bibliothèque nationale, et dont la clé aurait dû être un bijou en fer forgé, symbolisant toutes les clés de sol ou de fa, auxquelles elle donnait l'essor, quand l'armoire s'ouvrait à deux battants.

Je savais que Baillet avait été lié avec Champfleury, et je fis appel à ses souvenirs. Il me répondit par la lettre suivante (25 juillet 1900) :

« Champfleury me dit un jour : « Dans vos collections, avez-vous de vieilles romances ? Je recherche celles qui ont des dessins de Célestin Nanteuil, mais du Nanteuil de la première heure, du Nanteuil sauvage, et non de ces bonshommes bien dessinés, comme il en a inondé les éditeurs de musique depuis trente ans [1]. »

— « Donnez-moi une liste, lui répondis-je, et je tâcherai de vous satisfaire. »

1. Champfleury préparait son grand ouvrage sur les *Vignettes romantiques*. Paris, Dentu, 1883.

« Sa liste contenait environ vingt titres; je les lui procurai tous, il était enchanté... »

Le lendemain, Champfleury emmenait dîner Baillet rue Favart, « non loin de la maison où habitait Spuller, dans un restaurant très fréquenté autrefois par des littérateurs et des hommes politiques... »

C'est là que Champfleury recevait, quand il ne dînait pas à Sèvres :

« Maison calme, très calme, presque triste, m'écrivait Baillet, mais on y dînait très bien ». On but du Corton pour accompagner le fromage, et après l'on alla à l'Eden-Concert.

C'était un vendredi, jour de répertoire classique. On y pouvait entendre encore du Béranger, et cela avait bien son charme, quoi qu'en disent les détracteurs du vieux poète chansonnier ; mais on n'y donnait pas que du Béranger : tous les *princes* de la chanson, comme on dit aujourd'hui — Xavier Privas est le titulaire actuel — y passaient. On y entendait jusqu'à du Déroulède, dont la note patriotique rejoignait celle des vieux maîtres.

« Un certain nombre de chansons interprétées plurent beaucoup à Champfleury, me marquait Baillet, dont je reprends le récit; mais une des artistes attira son regard et le rendit flamboyant, sous le lorgnon qu'il portait en fronçant le nez. « Oh ! quel joli cou ! me disait-il en s'ex-

tasiant. Quel admirable cou !... Comment nommez-vous cette charmante personne ? »

— « Yvette Guilbert. »

— « Eh bien, Mlle Yvette Guilbert peut se flatter d'avoir le plus beau cou du monde. C'est ainsi que les dessinait Célestin Nanteuil dans ses meilleurs moments, un vrai cou romantique !... »

« Je dois vous dire, ajoute Baillet dans sa lettre, qu'alors Yvette Guilbert n'était pas l'artiste à grande réputation que nous avons connue depuis. C'était une modeste chanteuse, qui gagnait 400 francs par mois. Elle avait interprété ce soir-là *Grenadier, que tu m'affliges* et *la Déesse du Bœuf-gras*. J'accompagnai Champfleury au Louvre, où il monta dans le tramway qui le conduisait directement chez lui, à Sèvres.

« Quatre jours après, je recevais le billet suivant :

« *Mon cher Baillet,*

« *Je compte sur vous à déjeuner jeudi prochain, midi ; nous aurons quelques amis.*

« *Je dois vous avouer que je suis retourné seul dimanche à l'Eden-Concert pour admirer une*

*fois de plus le cou de M^lle^ Yvette Guilbert. Surtout lisez bien* [1]...

« *Cordialement.*

CHAMPFLEURY. »

« Vous voyez, cher ami, continue Baillet, que notre très regretté maître avait ses moments de gaieté. (*Cela, je le savais, il en avait même d'exubérants, et de réitérés.*) Quant à Yvette, je lui contai la passion que son cou inspirait ; elle en rit tout plein, et me demanda d'être présentée à Champfleury, mais la chose n'eut pas lieu...

« Ceci se passait environ un an avant la mort du joyeux conteur... »

Et c'est la vérité pure, comme chantait autrefois Thérésa.

Ce pauvre Baillet est allé rejoindre aussi, depuis, l'ami disparu, et il reste de lui un volume de *Chansons* [2], dont une, *Viens donc !* se chantait à tue-tête par toute la France, en 1858.

Je ne suis pas fâché d'adresser au bon chansonnier ce souvenir, auquel s'associeront l'excellent poète chanteur, Edmond Teulet, et d'autres amis de *la Lice chansonnière.*

1. L'écriture de Champfleury est, en effet, presque illisible.

2. *Chansons et petits poèmes, avec préface : Fragments de l'histoire de la Goguette.* Paris, L. Labbé, éditeur, 1885.

# TABLE

Champfleury jugé par Sainte-Beuve et Baudelaire. 7

Lettres de Champfleury a sa mère . . . . . 17

Sainte-Beuve et Champfleury. . . . . 187

Lettres de Champfleury a son frère . . . . 279

Lettres a divers:

A Hippolyte Lucas . . . . . 293
A Philarète Chasles . . . . . 294
A Hippolyte Lucas . . . . . 296
A Philippe Burty. . . . . 297
Au même . . . . . 298
A Hippolyte Lucas . . . . . 300
A Charles Joliet . . . . . 301
Au même . . . . . 303
A Edmond Gondinet. . . . . 304
Au baron Ernouf. . . . . 305
A Philippe Burty. . . . . 308
A Jules Assézat. . . . . 310
A Maurice Tourneux. . . . . 313

A Philippe Burty. . . . . 314
Au même. . . . . 315
Au même . . . . . 317
Au même . . . . . 318
A Maurice Tourneux. . . . . 319
A Georges Duval . . . . . 320
Au même . . . . . 320
Au même . . . . . 321
Au même. . . . . 324
A Charles Joliet . . . . . 326

Le cou romantique d'Yvette Guilbert . . . . 331

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.

4523 ( 151

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002246444b

CE PQ 2252
.Z5A4 1908
COO FLEURY, JULE SAINTE-BEUVE
ACC# 1222419